

La défroque

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SPÉCIAL POLICE - SPÉCIAL POLICE - POLICE



F L E U V E N O I R

LA DÉFROQUE

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Virus.

L'éternité pour nous.

(Porté à l'écran sous le même titre.)

Faux frère.

Haut vol.

Dernier convoi.

Afin que tu vives.

Un coup de chien.

Exhumation.

Chutes.

Les aveux.

Témoin unique.

Droit d'asile.

La mine.

Les détrousseurs.

La tentation.

Infortune.

Substitution.

Tel un fantôme.

Tatouage.

Les yeux fous.

Les intrus.

Notre oncle de Cincinnati.

Ronde funèbre.

Le rescapé.

Basse besogne.

Balle de charité.

Retour de fièvre.

Traumatisme.

Un charter pour l'enfer.

Séquelles.

Tendres termites.

Le cœur froid.

Au nom du père.

dans la collection « Espionnage » :

Forces contaminées.

Mission D.C.
Brumes jaunes.
Fac-similés.
Mainmise.
La cellule imparfaite.
Équipages en alerte.
Commandos perdus.
Fonds dangereux.
Convois suspects.
Les égarés.
Cargaison insolite.
Le Commander rit jaune.
Doublé par le Commander.
Le Commander souffle la torche.
Le Commander prend la piste.
Le Commander et l'évadé.
Piège pour une nation.
L'amnésique venu de la mer.
Échec au froid, Commander.
Coup de vent pour le Commander.
Le Commander et la Mamma.
Jouez serré, Commander.
Le Commander et le Révérend.
Des milliers de vies.
Le Commander et la combine.
Le Commander et les spectres.
Compagnons de sang.

dans la collection « Angoisse » :

Le dossier Atrée.
La mort noire.
Ils sont revenus.

dans la collection « Anticipation » :

Les croisés de Mara.

dans la collection « Grands Romans » :

L'enfer des humiliés.

*Les nuits fauves.
À l'ombre du défi.
Le sang d'un été.
De soleil et de boue.
Les lendemains sauvages.
La troisième moisson.
Noir est l'horizon.
Les seigneurs méprisés.
Les épaves de l'oubli.
Nous, les Lemonnier.*

G.-J. ARNAUD

LA DÉFROQUE

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel - PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Poussant son diable chargé de cagettes de cerises, Luigi Sorgho passa quatre fois devant l'homme installé à la terrasse du petit bar avant de s'y intéresser. La camionnette qu'il était en train de ravitailler se trouvait dans une rue transversale, à une centaine de mètres de la criée. Le gros épicier à qui elle appartenait lui avait glissé un billet de dix francs pour qu'il accepte de faire ces allées et venues depuis la criée jusqu'à son Estafette. Pour dix francs, Luigi Sorgho aurait accompli trois fois plus de chemin et porté deux fois plus de poids. Il posait une douzaine de cagettes à la fois, coinçait la dernière avec son menton en galoche, ce qui faisait rire tout le monde. Il s'en moquait. On l'appelait Galoche, bien sûr, mais il était très demandé pour ces transports-là par tous les acheteurs de fruits et légumes qui se pressaient dans le quartier de la gare depuis l'aube.

La vente tirait à sa fin. L'arroseuse municipale, les employés de la mairie commençaient le nettoyage. Doucement, pour ne pas bousculer les derniers clients. Il fallait ménager tout le monde car on y gagnait toujours quelque chose, un rosé, un pastis ou une pièce. Voilà ce qu'aurait aimé Luigi Sorgho. Travailler pour la mairie d'Hyères. Se hisser à l'arrière d'une benne à ordures et parcourir ainsi la ville. Plusieurs fois il avait essayé, mais il lui manquait toujours un papier pour que sa candidature soit acceptée. Et puis bien des gens étaient inscrits avant lui. De véritables Hyérois et non des Italiens comme lui. Peut-être un jour... Sa sœur Grazia faisait des ménages chez un conseiller municipal. Un jour elle lui parlerait de son frère, et peut-être que cet homme-là pourrait faire quelque chose pour lui. Mais, en attendant, Luigi Sorgho ne se plaignait pas. Bien sûr, on ne lui donnait pas toujours dix francs pour transporter cageots, cagettes, caisses et cartons de fruits et primeurs, mais plus souvent cinq francs. Il arrivait à se faire entre trente et cinquante francs par jour, dans les meilleures périodes. Un peu moins en hiver, évidemment.

Après avoir déchargé son diable au quatrième voyage, il revint rapidement vers la criée, ralentit devant le petit bar. C'était aussi le sien. Le travail fini, il allait y manger un sandwich, boire un rosé et parfois un café. Luigi Sorgho aimait beaucoup le café. Il en buvait une douzaine par jour, et dans le petit appartement qu'il partageait avec sa sœur, dans la vieille ville, la cafetière était toujours sur le réchaud à gaz.

L'homme portait une chemise blanche et un pantalon kaki.

Certainement un pantalon de soldat. Des espadrilles noires laissaient échapper leur ficelle. Ce n'était pas un touriste. Il buvait un verre de menthe à l'eau avec un commerçant du quartier que Sorgho connaissait bien. Il s'arrêta pour prendre une cigarette dans la poche arrière de son pantalon, la coupa en deux et l'alluma.

La chemise blanche n'était pas une chemise de touriste mais une bonne vieille chemise dont les manches avaient été retroussées et qui devait descendre jusqu'aux genoux. D'ailleurs, cela faisait un gros paquet informe sous le pantalon kaki. L'homme était mal habillé, c'est-à-dire qu'il ne portait pas les vêtements adéquats à la chaleur de cette fin mai. Cette chemise lui tenait chaud et il en ouvrait le col, en remontait les manches. Mais elle devait le serrer aux coudes et tout ce tissu dans son pantalon formait un cataplasme étouffant. Luigi pensa que l'inconnu n'avait peut-être pas beaucoup d'argent et qu'il s'habillait avec n'importe quoi. Mais il n'était pas tellement à son aise dans ces vêtements-là, comme s'il avait l'habitude d'en porter d'autres et ce fut cette remarque qui le tracassa le plus.

Évidemment, le visage de l'homme lui rappelait quelque chose. Il l'avait certainement vu ailleurs et dans d'autres circonstances. Certainement pas à Hyères où il habitait avec sa sœur depuis trois ans. Il revoyait toujours les mêmes têtes, soit à la criée, soit dans la vieille ville et, en principe, il ne s'égaraient pas dans les autres quartiers. Lorsque les ventes prenaient fin, il enfourchait son vieux vélomoteur et il remontait vers la place du Marché. Il n'était que 10 heures et il se mettait à sa fenêtre pour fumer des cigarettes tout en regardant les gens faire leurs courses. Avec l'été qui approchait, les touristes devenaient plus nombreux et il aimait cette ambiance.

— Bientôt fini, Luigi ?

Il hocha la tête, leva la main avec ses deux doigts en V pour indiquer simplement le nombre de voyages restant à faire.

— Fissa, Luigi, fissa, il faut que je file !

Il empila les cagettes de courgettes et quelques-unes de haricots verts, repartit vers l'Estafette. L'homme à la chemise blanche discutait toujours avec le commerçant. Ce dernier avait une curieuse boutique un peu plus loin. Il vendait des cordes, des ficelles, des tapis en raphia et en chanvre, des hamacs, des sacs en jute et toutes sortes d'objets fabriqués en matière végétale. Luigi allait parfois fouiller dans sa poubelle pour y récupérer des bouts de ficelle encore bons qu'il ramenait à la maison.

Lorsqu'il passa près de l'homme, ce dernier portait son verre à sa bouche. Il regardait dans la direction de Luigi. L'Italien reconnaissait ces yeux-là. L'homme reposa son verre et lui sourit. Ce fut une chose inquiétante pour lui. D'habitude on ne faisait pas attention à lui. On le bousculait même un peu gentiment, on se moquait de lui. On ne

l'invitait jamais à boire un verre. On lui disait simplement : « Tu as ton verre servi chez un tel ou un tel... »

Et lorsqu'il arrivait dans le café, il y avait son verre de pastis, de bière ou sa tasse de café au bout du comptoir. Les autres avaient bu ensemble à trois ou quatre en riant et en se faisant des blagues. Lui, il buvait seul et, en rentrant dans le bar, croisait celui qui l'avait invité et qui ne le remarquait même pas. Il ne parlait pas très bien le français et il fallait beaucoup de patience pour le comprendre. Ces gens-là étaient tous très pressés et n'avaient pas tellement de temps à lui consacrer. Avec sa sœur, il parlait italien, mais parfois ils faisaient un effort pour dialoguer en français au moins une heure. Il était rare qu'ils aillent jusqu'au bout des soixante minutes.

Pourquoi cet étranger lui souriait-il ? Comme s'il le connaissait. Où avait-il vu ces yeux bruns qui exprimaient une douceur continue. Mais pas une douceur particulière pour lui. Non, une douceur pour tout le monde. Il avait peut-être souri comme ça, machinalement, parce que le marchand de ficelle lui racontait une histoire drôle. Dans la criée tout le monde racontait des histoires drôles et si osées que jamais il n'aurait pu les rapporter à sa sœur. Pourtant il aurait aimé la faire rire lorsqu'elle lui demandait ce qu'il avait fait dans la matinée. Mais comment lui répéter ces mots crus et lui parler de choses dont elle n'avait même pas idée. Grazia était une vieille fille qui s'offusquait rapidement, surtout si lui, son frère, se permettait de se montrer grivois. Sinon elle ne paraissait jamais comprendre ce que disaient les autres. Chez le conseiller municipal elle avait affaire à des enfants mal élevés qui lui lançaient des mots grossiers et se moquaient d'elle. Mais tout glissait sur elle.

Luigi était certain que l'homme en chemise blanche n'aimait pas tellement les histoires cochonnes. Ou plutôt qu'il ne pouvait pas les aimer et sans qu'il puisse s'expliquer cette opinion toute personnelle. Il vida le contenu de son diable en toute hâte pour aller chercher les dernières cagettes. Le marchand de ficelle se levait, serrait la main de l'inconnu. Lui, restait assis à cette terrasse, et Luigi était choqué de le voir s'attarder là.

— Quand tu auras fini tu iras boire ton verre, lui lança l'épicier qui sortait d'un bar proche de la criée.

Sorgho s'en serait bien passé. Il aurait voulu pénétrer chez Henri, là où se tenait l'inconnu, pour l'approcher. Il ne voyait pas très bien son visage. Il ne pouvait quand même pas passer sur le trottoir avec son diable, et les voitures en stationnement le gênaient beaucoup. Rien que des utilitaires trop hautes pour qu'il poursuive son examen sans interruption. Il devait profiter de petites lucarnes, entre les moteurs et les arrières, pour regarder l'homme. Et, parfois, les portes se trouvaient ouvertes pour le chargement.

Enfin il eut terminé et il alla déposer son diable dans un coin d'une remise, passa dans le bar pour vider son verre de rosé que le patron avait placé contre le mur, tout au bout du comptoir. Il n'avait même pas besoin de demander si c'était bien le sien. Jamais il ne s'était trompé. Il le but d'un coup et ressortit pour se diriger chez Henri. Son cœur battait plus vite. Enfin il allait pouvoir passer près de l'inconnu et le détailler.

Mais il fut déçu car l'homme en chemise blanche plongeait son visage dans une vieille serviette en mauvais cuir, très fatiguée. Il ne pouvait pas s'arrêter et attendre qu'il relève la tête.

— Sandwich ? Pâté ? Saucisson ?

— Une saucisse.

— Seconde...

Lorsqu'il eut sa saucisse chaude dans son bout de pain et son verre de rosé servi, il se crut autorisé à faire quelques pas vers l'entrée. Il y avait un lien invisible entre le bar et lui, et son manège ne surprendrait personne.

— Ça gaze ? lui lança Henri.

— *Si, bene.*

— Sacré Luigi, va !

Toujours les mêmes paroles. Il revint vers son bar pour une gorgée de vin frais. Il le trouva meilleur que d'habitude et sut qu'il en boirait un autre verre à la fin. Il retourna à la porte. Les employés municipaux se lançaient à l'attaque des saletés et l'arroseuse suivait leur progression. Il aimait voir ça, Luigi, et il s'imaginait, armé d'un balai, en train de pousser les papiers, les débris, les fruits et légumes pourris vers de gros tas. Parfois il y avait des occasions. Des bananes intactes, des légumes sains. Les gars ramassaient tout ça dans un grand cageot qu'ils se partageaient ensuite, et il y avait aussi tout ce que les expéditeurs leur laissaient. Luigi pensa qu'ils auraient pu manger, sa sœur et lui, s'il avait travaillé pour la mairie, avec ce qu'il aurait rapporté tous les jours, économisant ainsi sur leurs salaires. Dans sa position actuelle, il n'osait pas ramasser quoi que ce soit. Il venait tout de suite après les employés municipaux, mais tout de même avant les clochards et les hippies qui guettaient parfois la bonne occasion. Et comme il ne voulait pas se disputer avec ces gens-là, il ne prenait rien. Sa sœur le lui reprochait, d'ailleurs. Parfois quelqu'un lui faisait cadeau d'un chou, de quelques artichauts ou d'oranges un peu talées. C'était tout. Il allait vite déposer ces trésors dans les sacoches de son vélomoteur, mais ce n'était pas tous les jours.

Il eut beaucoup de chance car l'inconnu se retourna pour appeler Henri.

— S'il vous plaît ?

Drôle de façon d'appeler le patron. Et avec une voix pleine de

respect comme si Henri était un grand personnage. D'ailleurs Henri n'obéissait pas à ce genre d'appel. Il fallait hurler pour qu'il consente à quitter son comptoir pour la terrasse. Les tables extérieures étaient pour sa femme mais en ce moment elle faisait ses courses dans le quartier.

— Vous voulez quelque chose, monsieur ? demanda Luigi aussi contracté qu'un comédien d'une générale.

En fait cela donnait : « Vo volé quek sose, messe ? » Mais l'inconnu parut comprendre et même son sourcil droit se hissa d'un cran au-dessus de son œil :

— Combien je vous dois ?

Pour qu'il le prenne pour le garçon, il fallait qu'il n'ait attaché aucune attention à Luigi. Pourquoi ce sourire tout à l'heure dans ce cas ?

Luigi retourna au bar :

— Il veut payer.

— J'y vais.

Henri revint avec un billet de cent francs. Payer ses consommations avec un tel billet intrigua Luigi. On avait toujours de la monnaie pour le bistrot. Ce type-là ne paraissait pas le savoir. Il se comportait comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude. Comme pour ses vêtements. Luigi contempla le fond de son verre.

— Un autre ?

Il le tendit et Henri le remplit à ras bord. En le ramenant vers lui, des gouttes tombèrent sur ses doigts et il les suça. Outre le goût du vin, il trouva celui des cerises, des fraises et l'âpreté des courgettes. Henri apporta la monnaie à l'inconnu qui la plia négligemment pour la fourrer dans sa poche.

Luigi désapprouvait de la tête. Il n'aimait pas qu'on se montre aussi désinvolte avec l'argent. L'homme poussa quelques pièces sur la table en formica. Un pourboire pour Henri ? Quelle bêtise ! Luigi s'en irritait. Par rapport à cet homme, il lui semblait habiter Hyères depuis des générations. Tout le monde savait qu'Henri était le patron. Lui l'avait appris le premier jour. Ce type-là devait venir du bout du monde, ou peut-être d'un autre pays. Pourtant il parlait bien le français et, là, il marquait un point sur lui.

Il finit par se lever, tapota son pantalon à la taille, là où la chemise formait un bourrelet qui devait lui tenir terriblement chaud. Il se retourna vers l'intérieur du café et sourit vaguement à tout le monde. Luigi, dans un réflexe stupide qu'il se reprocha ensuite, lui rendit la politesse.

L'homme était très grand. Du moins beaucoup plus que Luigi Sorgho qui dépassait à peine le mètre soixante. Il marchait d'une drôle de façon en s'effaçant à tout moment pour laisser passer les gens. Il finit

par disparaître dans la circulation. Tous les acheteurs partaient en même temps et ça faisait une grosse circulation.

— Qui c'est ?

Henri le regarda sans comprendre et Luigi dut designer la table vide.

— Je ne sais pas. Il vient quelquefois. Il apporte des cageots de cerises, je crois. Il achète de la ficelle à Marguin. De grosses quantités de ficelle.

— Il habite la ville ?

Le patron le fit répéter. Il était le premier surpris que Galoche pose autant de questions.

— Je n'en sais rien. Je crois qu'il a une voiture.

Luigi en fut stupéfait :

— Une voiture ?

— Ben oui, quoi, une voiture ! Tu ne sais pas ce que c'est ?

Pour l'amadouer, Luigi vida son verre et le tendit. Henri en profita pour laisser un faux col d'un demi-centimètre. Il comprenait vite lorsqu'il se sentait en position favorable. Et Galoche avait besoin de lui.

— Tiens ! regarde, il passe.

L'homme en chemise blanche était au volant d'une vieille, très vieille fourgonnette 2 CV. Si vieille que les portes arrière tenaient avec un fil de fer. Luigi se précipita sur le trottoir, heurta un des crieurs des ventes, un type énorme qui l'enferma dans ses bras puissants en riant.

— Je te tiens, Galoche ! Il partait sans payer, hein, Henri ?

Luigi explosa en italien et c'était si inattendu que le crieur le serra plus fort dans ses bras, instinctivement, si bien qu'il ne put lire la plaque minéralogique de la voiture.

— Lâche-moi ! mais lâche-moi !

— Tu cours après une fille, hein, coquin ?

Mais il le lâcha. Trop tard. Luigi retourna à son verre et le but d'un coup avec rage.

— Bois un coup, Galoche, ça dessoûle ! lui dit le crieur. Henri, sers-le.

— C'est le quatrième. Il va se casser la gueule avec son Solex.

Calme, Luigi avala son quatrième rosé. Il en avait bu une dizaine en tout et avait dépassé son chiffre habituel. Il se sentait très excité et se surveillait.

— C'est un propriétaire ?

— Qui ?

— L'homme qui était là.

Henri oubliait vite et il dut se concentrer pour se souvenir. Il haussa les épaules :

— Mais je n'en sais rien.

— De qui parlez-vous ? demanda le crieur.

Il s'amusait de voir Luigi Sorgho un peu parti.

L'Italien expliqua et, dans son début d'ivresse, l'italien remontait à ses lèvres, déformant encore plus son français. Le crieur lui faisait répéter et s'esclaffait.

— Je pars, déclara Luigi.

— Attends, bon sang, je le connais, ton gars. Il apporte des cerises et il dit qu'il aura aussi des courgettes, des tomates et même des melons, mais ça ne va pas chercher loin. Mais c'est de la belle marchandise.

— Où il habite ?

— J'en sais rien. On le paye par chèque... Mais il doit aller les toucher tout de suite.

— Pourquoi t'intéresses-tu à lui ? demanda Henri qui glanait le maximum de ragots et d'informations dans le quartier.

Il lui arrivait de monnayer tout ça aux agents de police. Donnant donnant.

— Pour rien, se hâta de dire Luigi.

— Je crois qu'il fait partie d'une communauté, lança le crieur. Oui, quelque chose dans ce goût-là. Il fait aussi des achats de pain et de pâtes au Casino. De grosses quantités. J'ai vu des cartons entiers dans sa fourgonnette.

La discussion démarra sur les communautés, sur les hippies, sur tous ces gens en marge qu'ils détestaient tous.

— Remarquez que le type en question est correct, dit le crieur, tellement correct que je me suis demandé au début s'il ne dirigeait pas une sorte de colonie de vacances. Rien à voir avec les voyous qui essayent toujours de chiper quelque chose. Non, lui c'est différent.

Il se rendit compte que Luigi l'écoutait bouche bée sur ses mauvaises dents.

— Peut-être du côté de Pierrefeu, dit-il à tout hasard et pour se donner de l'importance. Quoique les cerises ont l'air de venir de la vallée du Gapeau.

Des noms qu'il entendait souvent mais sans connaître les lieux qu'ils désignaient.

— Mais alors bien plus haut, vers Méounes. Là où les terrains ne valent pas trop cher. Et même je vais te dire, Galoche. Ce type, tu sais à qui il me fait penser ? À un curé.

CHAPITRE II

Depuis la fenêtre de leur petit logement, il vit venir sa sœur dans l'étroite rue Massillon. Parmi toutes ces fourmis vêtues de clair, Grazia montait la pente, noire et obstinée. Sa main droite tenait un cabas qui ne devait pas contenir grand-chose car il lui battait le mollet. Elle portait des bas noirs, un chapeau en paille noire. Si les gens ne s'écartaient pas, elle les bousculait au passage, et, lorsqu'ils se retournaient, ils n'apercevaient que cette frêle silhouette qui marchait penchée en avant vers la place du Marché. Ils comprenaient qu'elle aurait fait n'importe quoi pour passer, qu'elle ne les voyait pas.

Lorsqu'elle sortit de l'ombre de la rue, elle leva les yeux vers leur second étage, aperçut son frère à la fenêtre. Cela lui suffisait. Il arrivait plus tôt mais il commençait de bonne heure. D'un seul coup, elle passa dans le couloir qui sentait le plâtre moisi, attaqua le vieil escalier de bois. Elle grimpait dans le noir et, parfois, écrasait des blattes sous ses espadrilles.

Comme d'habitude, Luigi ouvrit pour qu'elle ait un peu de clarté à partir du premier. Mais comme il se tenait dans l'encadrement de la porte, Grazia n'y voyait pas mieux.

— Tu arrives, disait-il en français, un peu fort pour que les voisins sachent qu'ils n'étaient pas des sauvages et qu'ils savaient la langue du pays, mais, dès que la porte était fermée, ils discutaient en italien.

Elle gardait son essoufflement pour leur logement, explosait littéralement une fois chez elle, la main sur son cœur que nulle poitrine ne protégeait, regardant la silhouette courte et robuste de son frère.

— Il fait chaud, hein ! dit-il en italien. J'ai fait couler l'eau mais elle ne sera pas fraîche.

Il alla passer ses doigts sous le robinet, secoua la tête tandis qu'elle reprenait son souffle.

— Je mets combien de sucre ? Trois ?

Une moitié d'eau, une moitié de vin rouge, du sucre. Parfois, le soir, elle y trempait des lichettes de pain. Il lui en préparait un plein bol. Elle aimait bien ça.

— J'ai un bout de viande. Du porc. Les enfants sont partis et il en restait trop pour eux deux. Elle m'a dit de le prendre. Il reste des pâtes à la tomate.

Il approchait avec son bol et elle le prit, ne l'abandonna pas avant d'avoir fini, souffla une haleine sentant le vin :

— Ça fait du bien. Tu as travaillé dur ?

Luigi alla s'asseoir auprès de la fenêtre mais la regarda d'une étrange façon. Elle ouvrit son cabas pour y prendre la viande enveloppée dans un plastique, deux oranges.

— Tu ne sais pas qui j'ai vu ?

— Ici, à Hyères ?

Ils ne connaissaient personne. Ils avaient quitté l'Italie depuis dix ans, n'avaient aucun ami. Luigi hochait la tête, prenait une cigarette et la coupait en deux, glissait la moitié sur son oreille juste sous ses cheveux huileux.

— Qui tu as vu ?

— L'abbé Corti.

— Ici, à Hyères ?

Il inclina la tête, tapa de la main sur son genou :

— Ici. Et en civil.

— Tu as confondu.

— Non. Maintenant il est dans la région. Je ne sais pas où.

Elle déballait la viande, fronçait les narines. Peut-être qu'elle n'était pas très fraîche. Il faudrait la faire recuire un peu pour chasser cette odeur, la noyer de sauce tomate. Peut-être en la coupant en petits morceaux.

— Ici, à Hyères ? répéta-t-elle.

— Il me poursuit.

Elle haussa ses épaules pointues :

— Mais non !

— Tu te souviens ce qu'il m'avait dit ? Il voulait que j'aille me dénoncer à la police. Pour que mon repentir soit sincère. C'était ça qu'il voulait. Et comme il a su que je ne l'avais pas fait, il m'a cherché et, maintenant, il sait que je suis à Hyères. Il m'a reconnu, il m'a souri.

Grazia comprit que c'était bien plus grave que son morceau de porc.

— Tu as mal vu... Comment l'as-tu reconnu ? Ce jour-là il était dans le confessionnal et tu n'avais pas eu affaire à lui... Tu n'allais jamais à l'église.

— C'est toi qui as voulu, dit-il entre ses dents.

— Il fallait. Sinon, je n'aurais pas pu vivre avec toi. Et lui ne t'a jamais vu. Jamais. Il faisait sombre, dans cette église.

Tirant sur sa cigarette, les lèvres rentrées, il lui parut difficile à convaincre.

— Oui, mais ce que je disais, hein ? C'était autre chose que ce que racontent les autres... Moi, je l'ai fait sursauter. J'ai bien vu. Hop !... Une tache blanche qui sautait de l'autre côté du grillage. Et toi, tu avais voulu que j'aille vers celui-là parce que ce nom t'inspirait confiance. Un nom italien...

— Je n'aime pas les curés français, dit-elle méprisante. Ils se

moquent de la religion. On aurait dû rentrer au pays pour que tu te confesses à un vrai prêtre.

— C'est toi qui as voulu, dit-il, comme si désormais tout allait dépendre de sa sœur.

Grazia le comprit parfaitement tout en découpant sa viande en petits cubes. Elle sortit une poêle, y versa de l'huile et la mit à chauffer sur le réchaud à gaz. Outre la cuisine, il y avait une petite chambre où couchait Luigi. Sa sœur se contentait d'une sorte de divan, dans le coin près de l'évier.

— Je ne voulais pas y aller. Toi, tu as insisté. Et j'y suis allé. Je les connais, ces types. Il ne doit pas avoir la conscience tranquille puisque je ne suis pas allé me livrer. Il m'a recherché et, maintenant, il va essayer de m'influencer.

— Est-ce qu'il t'a parlé ? Non ? Alors ?...

D'un geste nerveux, elle jeta les bouts de viande dans l'huile, commença à les retourner avec une cuillère en bois. Le grésillement allait les obliger à se taire ou à parler plus fort. Luigi choisit d'avancer sa chaise, s'y installant à califourchon à quelques pas de sa sœur.

— Non, mais il est malin. Ils sont tous malins, quand ils veulent obtenir quelque chose de nous. Tu comprends qu'il a dû écrire à tous les curés de France pour savoir s'il n'y avait pas une Grazia Sorgho. Je ne voulais pas que tu donnes l'argent du denier du culte.

Elle le regarda comme s'il devenait fou :

— Tu voulais qu'on soit maudit ?

— Non, mais pourquoi mettre ton nom ? Il fallait laisser ça... Maintenant, il nous a retrouvés.

— C'est un hasard...

Luigi la regarda sombrement. Il aurait voulu lui dire que dans ce genre d'affaires il n'y avait jamais de hasard, ne savait comment l'exprimer.

— Il y a trois ans que je donne au denier du culte, que j'ai pris un abonnement au bulletin paroissial... Tu comprends bien que depuis...

— Il sait que tu es bonne catholique, que tu ne manquais jamais la messe, que tu communiais...

— Penses-tu, il ne me connaissait même pas. J'ai toujours eu affaire au curé, pas à lui... Juste cette fois parce qu'il avait des parents italiens et qu'il pouvait te comprendre. C'est tout. Tu penses qu'il t'a bien oublié, depuis. Ils en entendent de toutes, les curés. Et, depuis, d'autres confessions ont effacé la tienne.

— La « mienne » ? Tu crois qu'on oublie qu'un homme en a tué un autre ? Moi, je n'oublie pas. Toi non plus. Pourquoi lui aurait oublié ? Il sait que c'est moi !

Il ralluma son mégot après avoir eu envie de prendre la moitié de cigarette coincée sur son oreille :

— Peut-être qu'il y a du nouveau... On a peut-être arrêté quelqu'un à ma place ?...

Depuis son retour de la criée, il avait dû accumuler les suppositions, seul dans leur appartement. Elle regrettait de ne pas avoir été là, tout aurait été beaucoup plus simple, alors que, maintenant, il était à bout de nerfs, prenait pour des réalités les idées noires qu'il avait entassées. Elle n'arrivait pas à déterminer ce qui s'était exactement passé et il mettait quelque agacement à parler de l'événement lui-même.

— Où l'as-tu vu ?

— À une terrasse. En civil.

— Une terrasse de café ?

— En bras de chemise. Et il a une voiture.

Stupéfaite, elle le regarda comme s'il mentait. Elle imaginait mal l'abbé Corti attablé à la terrasse d'un bistrot. Passe encore pour la voiture, mais en bras de chemise...

— Et tu es sûr que c'est lui ?

— Mais oui ! cria-t-il. Attention ! ça va brûler.

Elle retira la poêle du feu, ajouta un peu d'huile, puis versa les pâtes à la tomate sur la viande.

— Il doit être dans la région. Et pourquoi venir à la criée, justement ? Là-bas, tout au bout de la ville ? Il faut connaître, savoir que je travaille là-bas. Il y a plusieurs jours qu'il vient mais je ne l'avais jamais vu jusque-là... Peut-être qu'il s'est fait nommer dans un petit village autour d'Hyères ?

— Peut-être, dit-elle, mais pas pour toi. Évidemment, s'il t'a reconnu. Mais tu n'en es pas certain.

— Il m'a même parlé.

— Quoi ?

Luigi jeta son mégot dans l'évier.

— Que t'a-t-il dit ?

— Qu'est-ce que je vous dois ? Il m'a pris pour le garçon du café. Mais il a peut-être fait semblant.

— Non, dit Grazia. Il ne t'a pas reconnu. Il ne t'a pas vu dans le confessionnal. Il ne t'a jamais vu. Même moi, il ne me connaît pas. Il venait d'arriver là-bas. C'est juste à cause du nom italien que j'ai pensé qu'il valait mieux...

— Justement, triompha Luigi, il sait que je suis italien. Ce n'est pas le secret de la confession, ça !

— Mais il ne connaît même pas ton nom. Ni le mien. Tu pouvais parler de denier du culte... Pourquoi chercherait-il des gens qui s'appellent Sorgho ?

— Parce que nous avons quitté Digne tout de suite après.

— Et alors ? Il y a des tas de gens qui vont et qui viennent. Beaucoup d'étrangers comme nous. Et puis, il est tenu par le secret de

la confession. Il n'a pas le droit de te poursuivre. Et même s'il te reconnaît, il ne peut pas t'importuner. Il ne peut pas, tu m'entends ?

Ébranlé, il regardait le visage safrané de sa sœur. Elle y mettait tant de force qu'il éclatait en une foule de rides impressionnantes. Il voulait bien se laisser convaincre. Pourtant...

— Non, dit-elle. Si encore tu allais une autre fois te confesser, il pourrait t'inciter à aller à la police. Mais même s'il te reconnaît dans la rue, il n'a pas le droit de le montrer. Tu es un inconnu, pour lui. Tu as ton secret. Il le connaît, mais il doit le garder pour lui tout seul et rien ne l'autorisera jamais à parler. Tu crois que je t'aurais envoyé te confesser, sinon ?

Elle se pencha, lui crachant presque au visage :

— Tu crois que j'aurais voulu te perdre ? Moi, je suis bonne catholique et je sais ce qu'il faut faire. Tu ne pouvais pas rester avec ça sur ta conscience. Tu serais devenu fou. Je te connais. Alors, il n'y avait que ça à faire. Si nos parents vivaient, ils te l'auraient également dit. Et tu leur aurais obéi.

— Je t'ai obéi, dit-il.

— Tu as bien fait. Maintenant tu as reçu l'absolution...

— Elle n'est peut-être pas bonne puisque je ne suis pas allé à la police.

— Tu l'avais promis ?

Il fronça les sourcils, regarda les tomettes cassées du carrelage.

— Promis ? Juré ?

— Non. J'ai répondu comme ça...

De la tête, il fit un signe affirmatif.

— Tu as simplement dit oui, que tu y penserais, que tu allais voir. Il a insisté ?

— Un peu.

— Insisté comment ?

— Que ce serait mon expiation, qu'il ne me donnait aucune autre pénitence que celle-là.

De son ongle, Grazia gratta ses dents. La réponse de son frère l'embarrassait. Toute confession est suivie d'une pénitence. Luigi n'avait pas accompli la sienne.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis allé au fond de l'église et j'ai mis dix francs dans le tronc des pauvres. Puis je me suis agenouillé dans l'ombre et j'ai fait une prière.

— Ah ! triompha Grazia, tu as fait ta pénitence ?

Il la regarda sans trop oser croire à sa chance :

— Tu crois ?

— Parfaitement ! En t'envoyant à la police, il te condamnait à mort. Un prêtre n'a pas le droit de provoquer la mort du pécheur. Il n'y a

que Dieu qui le puisse et il est intervenu puisqu'il t'a soufflé de faire une prière avant de quitter l'église.

— Tu oublies les dix francs.

Grazia grimaça :

— Ça, c'est moins sûr. Tu aurais mieux fait de les garder. Tu t'es cru un instant moins pauvre que les pauvres et c'est peut-être un mouvement d'orgueil.

— Il sait pourtant qu'aucun homme ne s'est présenté à la police et que le crime est resté impuni.

— Ça, on n'en sait rien.

Il retrouva toute son inquiétude :

— Tu vois, toi aussi, tu penses que si un innocent a été arrêté, il a de bonnes raisons de me rechercher.

— Même si ! déclara-t-elle avec énergie. Même dans ce cas il n'a pas le droit !

Malgré tout il lui faisait confiance. Depuis toujours elle était bonne catholique, priait régulièrement, communiait souvent. Manquer la messe était pour elle une faute impardonnable. Elle devait être très au courant des devoirs et des obligations des prêtres.

— N'empêche qu'il est dans la région, dit-il.

— Laisse-le donc.

— Mais je ne pourrai pas le supporter, gémit-il. Si je le revois souvent, ça finira mal.

Elle le regarda avec horreur :

— Tu ne veux pas dire que tu recommencerais avec lui ? Comme avec l'autre homme ? Lui, c'est un prêtre ! Il est sacré !

Honteux, Luigi regarda le sol en remuant ses épaules solides. Il le savait qu'un prêtre est quelqu'un d'intouchable.

— Alors, il faut partir.

— D'ici ? Alors que nous avons un logement, que nous travaillons tous les deux et que nous mettons de l'argent de côté ?

Cette dernière allusion au magot qu'ils se constituaient le fit sourire.

— C'est vrai... On a de l'argent, maintenant. Combien ?

— Bientôt dix mille. Si les Français comptaient comme avant, ça ferait un million.

Ravi, il répéta ce chiffre, le polit avec sa langue puis dans sa pensée.

— On ne peut pas quitter cette ville.

— Mais si je le revois...

— Tu ne le regardes pas. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il soit installé ici pour toujours.

Il sauta sur l'occasion :

— Tu devrais te renseigner. Toi, tu connais beaucoup de monde. Il faut qu'on sache.

Grazia ne paraissait pas très enthousiaste. Elle remua le contenu de

la poêle avec la cuillère en bois, sans répondre. Luigi insista :

— Tu connais des curés, des tas de dévotes. Tu dois savoir où il se trouve, ce qu'il veut faire ?

— Puisque je te dis qu'on ne risque rien.

— Tu oublies qu'il était à la terrasse d'un café et qu'il avait retroussé ses manches.

— Oh ! maintenant les curés, en France, ils font ce genre de choses et plus personne n'y fait attention !

— Je ne m'y habituerai jamais, dit-il. Moi, je préfère voir les curés en soutane. Tiens, s'il avait été en soutane, je l'aurais reconnu tout de suite et je me serais méfié. Et puis, il ne serait pas venu à la criée. On ne peut pas les identifier, maintenant.

Sa sœur écoutait distraitement en remuant ses pâtes et sa viande, puis soudain elle fronça les sourcils et se retourna :

— Mais on peut les reconnaître puisqu'ils portent une croix à la boutonnière de leur veste.

— Il n'avait pas de veste. Il était en chemise.

— Tu n'as pas vu mais il avait dû l'accrocher à sa chemise. C'est comme une broche.

Luigi secoua la tête avec conviction. Il n'y avait pas de croix sur la chemise de l'abbé Corti.

— Tu comprends que j'ai bien regardé sa chemise. Une chemise de grand-père, qui devait lui arriver aux genoux. Il était même assez ridicule avec ça car il avait tout un bourrelet de tissu à la taille, sous le pantalon. J'aurais vu la croix lorsqu'il m'a demandé combien il me devait en me prenant pour le garçon.

— Oui, dit Grazia, il aurait dû avoir sa croix. Avec cette chaleur on sort sans veste. Mais il aurait dû accrocher sa croix. Et un véritable prêtre n'oublie pas.

— Tu vois, s'énerma Luigi, que j'ai de bonnes raisons de me faire du souci ? Comment veux-tu que je fasse confiance à un curé qui oublie d'accrocher sa croix à sa chemise ?

CHAPITRE III

Le cordier aimait bien Vincent Corti qui venait lui rendre visite deux ou trois fois par semaine. Il avait l'impression d'avoir trouvé un ami après des années de solitude. Le cordier, célibataire et de tempérament taciturne, avait été séduit par la gentillesse tranquille de cet inconnu qui était venu lui proposer de lui fournir des hamacs, des sacs, des rideaux en ficelle. Cela remontait à plusieurs mois. Corti achetait la ficelle chez lui et lui apportait les objets que le commerçant se débrouillait pour placer dans les boutiques de la côte. Mais la production dépassait ses possibilités et, ce jour-là, il fut obligé, non sans tristesse, d'en avertir Corti.

— Je m'en doutais bien, monsieur Marguin. Nous arrivons à travailler très vite, maintenant.

— Mais je peux vous donner quelques adresses... Du travail fait à la main intéresse toujours... Vous avez vendu vos cerises ?

— Les dernières, mais les abricots commencent. Les pêches, bientôt. Les arbres sont beaux cette année. Nous avons eu beaucoup de chance avec cette propriété. Quand nous l'avons prise, il y a quinze mois, tout était à faire. Les arbres à tailler, la terre à rénover... Mais nous y arrivons petit à petit.

— Vous avez de nouveaux membres ?

— Des passages, simplement... Pas mal de trimardeurs l'hiver. L'été ce n'est pas la même chose. On peut coucher à la belle étoile... Nous avons eu beaucoup de jeunes pour le ramassage des fruits. Ce qui nous a permis de ne pas en laisser perdre un seul. Nous avons aussi un point de vente sur la route nationale. Nous allons boire un verre ?

— D'accord, dit Marguin, mais c'est moi qui paye aujourd'hui... Et on doit me livrer du nylon de marine. Il faudra que je surveille mon magasin.

Ils allèrent s'installer chez Henri. Corti commanda sa menthe à l'eau et Marguin son demi de bière. Il n'était que 7 h 30 mais il faisait déjà très chaud. La criée se terminait et les arroseuses entraient en action. Un homme de petite taille mais robuste passait en poussant un diable.

— Je vais aller faire quelques achats au Casino. Nous commençons à avoir quelques légumes mais les tomates ne sont pas aussi en avance que nous le pensions. Nous ne gagnerons rien avec elles.

— Vous avez acheté la propriété ? demanda Marguin.

Chaque fois il posait une question ou deux pour préciser le portrait de Corti et de son cadre de vie.

— Location-vente. Nous ne pouvions faire autrement. Elle est perdue dans les collines. Juste un chemin de terre qui est impraticable par temps de pluie. Il a fallu un forage pour l'eau. Le plus cher, mais nous en avons suffisamment pour irriguer. Et puis la maison. Les maisons, plutôt, que nous retapons. Nous prenons les pierres et les tuiles de l'une d'elles pour retaper la principale. Mais nous sommes bien, là-haut... Tranquilles.

— Comment tous ces gens vous arrivent-ils ?

Corti sourit :

— Le téléphone arabe, le bouche-à-oreille. Les revues « underground ».

Visiblement, Marguin ignorait tout de cette effervescence souterraine qui bouleversait des millions de jeunes à l'insu des adultes et de la société apparente.

— Ils viennent de très loin. Pour la nourriture et le toit, ils donnent une journée, deux, une semaine, un mois. Plus rarement. Mais il n'y a pas que des jeunes. Des gens sans âge. Certains sortent certainement de prison et ne savent où aller.

— Vous n'avez pas peur ? murmura Marguin tandis qu'Henri les servait avec mauvaise humeur car sa femme n'était pas là.

— Que risquons-nous ? Nous n'avons pas d'argent. Et puis, là-haut, c'est une sorte de havre. Un port, un refuge...

Lorsqu'il l'entendait parler ainsi, Marguin se sentait reporté plusieurs années en arrière. À cette époque sa mère n'était pas morte et il l'accompagnait à la messe tous les dimanches matins. Il y avait toujours un prêtre pour utiliser ce genre de mots. Depuis qu'il était seul, il n'allait plus à l'église, n'y pensait même pas.

— Et les gendarmes ?

— L'hiver, on ne les voit pas. L'été, ils viennent faire des contrôles d'identité. Nous avons failli être assimilés à des tenanciers de garnis. Il a fallu créer un club. Dont tous les visiteurs sont membres. Nous leur donnons une carte. Ainsi nous sommes tranquilles, mais les gendarmes ne nous laissent pas en paix pour autant. Nous sommes constamment surveillés.

— C'est difficile ?

— Parfois, oui.

— Et vos voisins ?

— Méfiance, au début. Maintenant, ça va un peu mieux. Il n'y a pas eu de chapardage et on a eu l'occasion d'aller en aider deux ou trois bénévolement.

L'homme au diable repassait et les regardait. Corti l'avait remarqué déjà plusieurs fois.

— C'est Galoche, dit Marguin. Un brave Italien qui fait les transports pour les acheteurs qui ne peuvent trouver une place de

stationnement à proximité. Des fois il vient fouiller dans ma poubelle pour prendre quelques bouts de ficelle.

Soudain il se dressa, apercevant un grand fourgon qui encombra la rue.

— Mon livreur... Excusez-moi...

Il vida son verre et se précipita vers sa boutique. Corti l'accompagna d'un sourire. Ensuite il étira ses jambes, heureux de se trouver là, dans l'ombre encore fraîche de ce bistrot, au milieu de tous ces gens simples et sans problèmes. Il avait l'impression d'avoir cherché ce plaisir innocent toute sa vie. Il y avait aussi l'odeur de menthe à l'eau qui s'attardait sur ses lèvres et cette odeur renouait avec un passé lointain, dans son enfance.

— Vous vous appelez bien Corti ? lui demanda une voix dans son dos.

Il se retourna, brutalement arraché à sa quiétude, craignant le pire.

— Oui, c'est bien mon nom.

— On vous demande au téléphone.

Henri indiquait l'appareil décroché et qui gisait sur son comptoir comme un énorme cancrelat mort. Il craignit le pire, se leva maladroitement bousculant la table. Un verre roula, tomba sur le ciment où il explosa.

— Je suis désolé... Je vais vous le payer...

En même temps il se précipitait. Il s'était certainement produit un drame là-haut dans la colline pour que quelqu'un soit descendu à Méounes pour l'appeler. Mais comment savait-on qu'il se trouvait justement dans ce bar ?

— J'écoute, dit-il.

— Vous êtes bien Corti ?

— Oui, Corti.

— L'abbé Corti ?

Il resta silencieux, suffoqué par cette précision. Depuis deux ans nul ne l'appelait plus ainsi et il évitait de parler d'une période de sa vie qu'il répudiait.

— L'abbé Corti ? insistait la voix.

Une voix curieuse, zézayante et mal assurée. Il se demandait où il avait bien pu entendre cette voix, était certain que ce n'était pas la première fois.

— Z'entendez ?

— Que voulez-vous, qui êtes-vous ?

— Me reconnaissez pas ?

— Non, dit Corti.

La voix se noua de fureur :

— Vous mentez. Vous me reconnaissez parfaitement, mais vous voulez me tromper. Si vous croyez que vous allez continuer à me

persécuter, vous vous trompez. Vous feriez mieux de partir de cette ville, monsieur l'abbé. Je ne supporterai pas longtemps que vous me tourniez autour.

— Mais je ne vous persécute pas...

Puis il se tut car le patron du bistrot regardait dans sa direction. Il n'était qu'à quelques pas et pouvait suivre toute la conversation. Le « je ne vous persécute pas » avait dû attirer son attention. Corti s'efforça de sourire comme s'il s'agissait d'une bonne blague et Henri consentit à s'éloigner.

— Vous allez me laisser tranquille.

— Bien sûr, dit Corti qui pensait avoir à faire à un fou.

Mais un fou qui connaissait son nom ? Et surtout qui savait qu'il avait été l'abbé Corti ?

— Vous quitterez la ville... Si vous croyez que je vais aller me livrer à la police, vous vous trompez... Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce que je vous ai dit en confession contre moi. Même si vous me rencontrez dans la rue vous devez faire comme si vous ne me connaissiez pas.

— Oui, disait Corti régulièrement.

D'un seul coup un souvenir vieux de trois ans expliquait le sens de cet appel téléphonique.

— Ce que je fais me regarde, continuait l'inconnu.

— Écoutez, dit Corti. Si vous m'avez rencontré, c'est tout à fait par hasard... Je vous assure que j'ai complètement oublié ce que vous m'avez révélé un jour en confession... Et même, je peux vous assurer que si vous ne m'en aviez pas parlé le premier, je n'aurais jamais deviné qui me téléphonait. Ce jour-là, je n'ai même pas vu votre visage... Je n'ai entendu que votre voix.

À l'autre bout du fil, pour la première fois, l'homme respira plus fort.

— Je suis incapable de vous reconnaître dans la rue, dit Corti. Je ne sais pas si vous êtes grand, petit, brun ou blond, si vous êtes gros ou maigre.

— Et ma voix ? Vous l'avez bien reconnue, hein ?

— Maintenant, oui, je la reconnais.

— Vous n'avez pas oublié.

Honnête, Corti reconnut qu'il ne pouvait pas oublier la voix qui lui avait confessé un crime.

— Il s'agissait de la mort d'un homme. Je ne pouvais pas vous écouter comme n'importe quelle bigote qui raconte des histoires sans intérêt.

— Vous allez quitter Hyères ?

— Non. Je suis dans la région.

— Dans quel village ?

Corti comprit le danger.

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Je serai plus tranquille, dit la voix.

— C'est complètement inutile, répondit Corti. Je vous jure que je n'ai aucune pensée hostile à votre égard. Ce que vous avez fait est votre affaire personnelle, pas la mienne. Elle vous concerne seul et c'est à vous d'en assumer la responsabilité.

— Vous m'embrouillez avec vos mots, dit la voix.

Le malheureux se trahissait lui-même. Déjà, cette voix maladroite et maintenant cet aveu d'une instruction limitée. N'importe quel policier aurait pu retrouver sa trace à partir de ces deux données.

— Vous avez tort de vous inquiéter. Pourquoi reparler de tout ça ? Si vous voulez ne pas attirer l'attention, moins vous en direz et plus vous garderez toutes vos chances.

— Dans quel village êtes-vous ?

Une idée fixe, chez cet homme. Corti mordit ses lèvres, se demandant comment faire. Dire la vérité bouleverserait l'inconnu. Il ne le pouvait pas sans grands risques.

— Je suis en congé... Fatigué... Je me repose au sein d'une communauté et je fais leurs courses.

— Des moines ?

— Pas tout à fait...

— Vous vendez leurs fruits ?

L'homme était bien renseigné. Il devait l'épier depuis quelques jours et lui ne s'était rendu compte de rien. Cette pensée lui fit froid dans le dos.

— Pour leur rendre service.

— Pourquoi ne portez-vous pas votre croix ?

Corti ne comprit pas tout de suite et faillit commettre une terrible gaffe en demandant des précisions. Puis il sut ce que l'homme voulait dire.

— Je l'ai perdue voici quelques jours.

— Vous pouvez en acheter une autre facilement.

— Bien sûr... Mais j'espère retrouver l'autre.

— Vous ne paraissez pas vous en faire beaucoup au sujet de cette croix. Un prêtre doit constamment l'avoir sur lui.

— Ce n'est pas tout à fait exact, murmura prudemment Corti.

— Et aussi, pourquoi buvez-vous à la terrasse d'un bistrot ? Et cette chemise ?

Éberlué, Corti ne sut que répondre :

— Cette chemise ? balbutia-t-il.

— Les manches retroussées. Vous n'avez plus l'air d'un prêtre. Si vous étiez en soutane, encore... Mais comme ça, vous n'avez plus rien d'un curé, plus rien.

L'inconnu tournait insidieusement autour de la vérité et Corti avait suffisamment l'habitude des hommes pour en brosser un tableau rapide. Il avait affaire à un être fruste, cachant certainement une violence dangereuse sous des airs paisibles. Un homme qui n'avait rien oublié de son crime et qui vivait depuis trois ans dans la méfiance et la crainte d'être découvert. Et certainement prêt à tout pour sauvegarder sa liberté.

— Vous allez rester dans votre communauté. Je ne veux plus vous voir rôder autour de moi, compris ?

Donc il avait eu l'occasion d'approcher cet homme. Peut-être l'avait-il regardé sans le voir d'une façon qui l'avait alerté. Dans ce coin, il ne connaissait que Marguin, le patron de ce bar, le crieur, et quelques vagues têtes.

— Il faudra bien que je revienne ici, dit-il avec le maximum de douceur.

— Je vous l'interdis, cria l'autre.

— Mais puisque je vous assure que vous ne risquez rien... Il y a une dizaine de minutes que vous me parlez. Si j'avais voulu, je n'avais qu'à faire un signe au patron du café pour qu'il prenne l'écouteur. Il aurait alors tout compris et la police serait en train de rechercher d'où provient cet appel.

— Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce que vous avez reçu en confession.

— Mais c'est ce que je vous prouve, répondit Corti. Je n'ai rien fait de tout cela.

— Vous êtes prévenu, lui lança l'inconnu ne sachant plus que dire.

Il raccrocha tout de suite après et Corti regarda le combiné comme s'il pouvait encore lui arracher quelques mots. Il se résigna à le reposer sur son socle, croisa le regard d'Henri.

— Mauvaises nouvelles ?

Il fit un effort :

— Non... Je vais vous payer ce verre...

— Laissez... Ce n'est pas grave...

— Alors, donnez-moi un autre verre et prenez en un aussi.

— Une menthe ?

— Oui... Non... Un armagnac...

Il eut l'impression que l'homme était vaguement choqué. Il regarda le verre qu'il remplissait.

— Vous habitez dans la région, hein ? Je vous vois souvent chez moi.

Corti faillit donner d'autres précisions. Mais, désormais, il devait se méfier.

— Oui... Pour quelque temps... À votre santé.

Non, ce n'était pas Henri. Tandis qu'il téléphonait, il se trouvait à

quelques pas de lui. Marguin ? Il devait être très occupé avec les livraisons. Bien sûr, il avait le téléphone chez lui. Machinalement, il regarda autour de lui.

— Il doit faire chaud, dans les collines, dit Henri. Déjà ici, en ville, ce n'est pas tenable.

— Les collines ? fit Corti, le visage innocent.

Henri se troubla. Il n'avait jamais vu un visage aussi serein. Il se demandait comment un homme pouvait ainsi effacer de sa face toute expression. Pourtant, il était certain que le coup de téléphone l'avait profondément bouleversé.

— J'ai cru que vous habitiez les collines, la vallée du Gapeau.

Corti sourit :

— Pas exactement...

— Pourtant, les cerises, bredouilla Henri. Elles ne peuvent venir que de là-bas.

L'autre le regardait, le perçait jusqu'à l'âme, devinait l'indicateur de police sous l'air bonhomme. Un type capable de téléphoner au commissariat lorsque quelques jeunes gens aux cheveux trop longs pénétraient dans son bar. Corti devinait qu'il ne pouvait lui accorder aucune confiance. Il vida son verre, poussa un billet de dix francs sur le comptoir, ramassa sa monnaie et sortit sur le pas de la porte. Les employés municipaux terminaient le nettoyage et Galoche traversait en poussant son diable vide.

Dans le soleil éblouissant, Corti réalisa qu'il ne pouvait parler à personne de ce coup de fil. Le faire, c'était déjà trahir le secret de la confession. Il n'était plus tenu par sa promesse de prêtre mais par sa volonté d'homme.

Marguin apparut sur le pas de son magasin, lui fit un signe discret. Il avait compris que le cordier manquait d'affection, qu'il avait brusquement besoin d'amitié. Lui-même était heureux de le rencontrer lorsqu'il descendait à Hyères.

D'un pas lent il se dirigea vers sa fourgonnette Citroën garée un peu plus loin. Il se surprit à se retourner pour regarder derrière lui. Il avait l'impression d'être surveillé et ce n'était certainement pas un effet de son imagination.

Avant de rentrer, il devait faire des achats au supermarché Casino. Est-ce que l'inconnu le suivrait ? Il regarda dans son rétroviseur jusqu'à ce qu'il se range dans le parking du magasin. Il n'avait rien relevé de suspect. Mais si l'homme s'exprimait de façon fruste, il pouvait être capable d'utiliser la ruse. D'ailleurs n'avait-il pas montré une grande habileté en demeurant insaisissable trois années après son crime ? Vincent Corti se sentait de plus en plus mal à l'aise et aussi solitaire que son inconnu.

CHAPITRE IV

Lorsque son frère lui avait avoué ce qu'il avait fait, Grazia Sorgho en était restée un peu stupide. Déjà qu'il ait eu l'audace de se servir d'un téléphone la troublait, mais il y avait aussi sa conversation avec ce prêtre. Très longue, paraît-il, et qui l'inquiétait encore. Alors que la table était desservie depuis longtemps et qu'il avait bu son café, il persistait à tremper son doigt dans une flaque de café et traçait des lignes, réfléchissant à la situation alors que, d'ordinaire, il allait faire un peu de sieste.

— Non ! dit-il soudain. Je n'ai pas confiance. Pas ça de confiance !

Il faisait claquer son ongle contre sa dent. Grazia, occupée à sa vaisselle, se retourna pour le regarder. Dans la pénombre de la pièce, elle lui trouva le visage plus blanc que d'habitude.

— D'abord, il n'a pas voulu me dire le village où il était curé. Il a parlé d'une communauté. Ça veut dire quoi ? Qu'il y a des moines ?

— Ça peut être autre chose. Une école chrétienne, par exemple. Un pensionnat, un orphelinat.

— J'ai bien essayé de le suivre avec mon solex mais il se méfiait. Je l'ai bien vu. Il est allé au Casino et de là il est parti en direction de la mer. Je n'avais pas assez d'essence pour continuer et puis il roulait plus vite.

— Tu vas finir par montrer ton visage, gronda-t-elle. Tant que tu resteras inconnu, tout ira bien. Déjà, tu as eu tort de téléphoner. Je ne pensais pas que tu savais le faire, ajouta-t-elle avec une nuance de reproche.

Luigi se carra sur sa chaise, assez content de lui-même :

— J'ai téléphoné plusieurs fois. C'est facile, depuis la criée. Il y a plusieurs postes. Il suffit d'avoir une pièce. Et personne ne fait attention à toi. Et puis je le voyais assis à sa terrasse. Le patron est venu lui dire qu'on le demandait.

Il était très fier.

— Que je le demandais, mais il ne savait pas que c'était moi. Je le voyais très bien. Moins quand il est rentré. Mais, en se levant, il a cassé un verre.

— Il a peut-être cru qu'on lui annonçait une mauvaise nouvelle.

— Tu crois qu'il s'attendait à mon coup de fil ?

— Pas au tien spécialement. Mais peut-être qu'il a des parents pour lesquels il est inquiet...

Luigi arrêta de disperser la flaque de café dans tous les sens et suç

son doigt.

— Tu en veux encore ? demanda sa sœur qui veillait à tout.

— Non, pas maintenant. Et s'il était chez ses parents, en ce moment ? Ils peuvent habiter la région.

— Ils auraient le téléphone ? fit sa sœur peu convaincue. Il ne doit pas rouler sur l'or.

— En regardant dans l'annuaire on peut trouver leur nom. Tout à l'heure, je descendrai jusqu'à la poste.

Grazia enferma sa vaisselle, dénoua son tablier et alla le suspendre derrière la porte.

— Moi aussi, je vais sortir. Je vais aller à l'église demander au curé s'il ne le connaît pas. Pourquoi pas ?

— Attends, dit Luigi, laisse-moi réfléchir.

Il coupa une cigarette en deux, l'alluma tandis que sa sœur attendait devant lui. Il tira plusieurs bouffées avant de prendre sa décision.

— Oui... Il te connaît, ce curé ?

— Bien sûr.

— Et un jour, il rencontrera Corti, lui dira : « Tiens, une de mes paroissiennes m'a parlé de vous. Et qui donc ? demandera l'autre. M^{me} Sorgho, je ne connais pas cette dame. » Et il donnera une description de toi, peut-être ton adresse... Il viendra ici et il saura qui nous sommes.

— Alors, tu ne veux pas ?

— Il y a peut-être un autre moyen. Dis que c'est une autre personne qui cherche Corti. Non... Si tu te renseignais sur les communautés ? On peut en faire une liste. M'étonnerait qu'elles n'aient pas le téléphone. On pourrait les appeler ?...

Grazia grommela au sujet du téléphone. Elle s'en méfiait.

— Écoute, dit Luigi. Tu peux toujours aller dans une autre paroisse. Celle d'ici est trop près de chez nous. Ailleurs, personne ne te connaît. Fais comme si tu pensais que Corti s'y trouvait.

— C'est une bonne idée, reconnut Grazia. Je vais mettre un chapeau à cause de la chaleur.

Jusqu'au soir, une personne qui l'aurait filée aurait pu la voir pénétrer dans les autres paroisses de la ville pour interroger les prêtres qui pouvaient s'y trouver. Dans l'une des églises c'était la retraite de la première communion, et, assez interdite, elle aperçut au moins trois curés qui pouvaient la renseigner mais aucun ne put lui fournir la moindre indication. Le nom de Corti ne leur rappelait absolument rien.

— Ne serait-il pas dans une communauté ? proposa-t-elle timidement à un prêtre qu'elle avait rejoint dans la sacristie.

Il la regarda à travers ses lunettes, assez surpris :

— Une communauté ? Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas..., s'affola-t-elle. Des religieux... Une maison de retraite...

Le prêtre eut un geste d'impuissance :

— Comment voulez-vous que je sache... Mais pourquoi ne pas vous adresser à l'évêché ?

— Vous croyez qu'ils me répondront ?

— Mais bien sûr. Écrivez ou téléphonez à Fréjus. Je serais étonné que vous n'ayez pas de réponse.

Il s'inclina devant elle et s'éloigna. Elle sortit dans la rue, un peu éblouie par la solution de son problème. Tout malin qu'il était, Luigi n'avait pas songé à ça. Elle se hâta vers la vieille ville, escalada la rue en pente qui conduisait à la place du Marché avec une rapidité qui attirait le regard des rares passants et des boutiquiers. Ce fut pour trouver le logement vide. Elle se souvint que Luigi avait parlé de la poste et, sans perdre de temps, elle repartit.

Dans la poste, il consultait l'annuaire du Var avec embarras. Il ne la reconnut pas tout de suite, s'écarta pour lui laisser la place. Elle dut lui tapoter le bras pour qu'il la regarde.

— Je sais quelque chose.

— Pas de Corti dans ce département, dit-il. Mais que dis-tu ?

— Il faut demander à l'évêché. À Fréjus.

Embarrassé, il regarda les guichets. Comment allait-il bien pouvoir se débrouiller.

— Eh bien ! cherche le numéro...

— Si on écrivait ?

— Tu es fou ? C'est toi qui le dis. Le téléphone, c'est plus sûr. C'est anonyme.

— Bon.

Il trouva le numéro et l'écrivit sur un prospectus avec les crayons mis à la disposition du public.

— Ce doit être ce guichet, pour le département.

Il y avait plusieurs personnes qui attendaient et lorsque ce fut son tour, la fille lui fit répéter.

— Une demi-heure d'attente.

— Pour Fréjus ? s'étonna-t-il.

Mais déjà elle s'adressait au suivant et il rejoignit sa sœur sur le banc en face.

— Une demi-heure, lui annonça-t-il comme une catastrophe.

— Ce n'est pas si facile, siffla-t-elle entre ses dents, le téléphone.

Luigi la regarda avec inquiétude. Ils ne se disputaient jamais, en principe, mais il savait qu'elle pouvait se montrer très méchante. Il la ménageait beaucoup.

— Une demi-heure... Tout le monde peut nous voir... Nos voisins... Ils savent que nous n'avons pas de parents... Ils peuvent s'étonner.

Elle lui passa son angoisse et chaque fois qu'il entraînait quelqu'un il cachait son visage derrière sa grosse main. Il finit par ramasser un prospectus de la Caisse nationale d'épargne et l'utilisa. Droite à côté de lui, son cabas entre ses jambes gainées de noir, Grazia toisait au contraire les nouveaux venus et ceux qui y prêtaient attention s'effrayaient un peu de trouver tant d'hostilité dans le regard de cette femme sans âge, à l'expression si dure.

— Il y a déjà cinq minutes, s'excusa Luigi qui n'arrêtait pas de surveiller la pendule.

— Tu n'y avais pas pensé, à l'évêché ?

— Non... C'est un curé qui t'a conseillé ?

— Un curé, oui.

— Tu le connais ?

— Non et lui ne m'avait jamais vue, rassure-toi, murmura-t-elle un peu adoucie.

Lorsqu'un des clients habituels de la criée pénétra dans la poste il détourna son visage, le surveilla. L'homme se dirigeait vers un guichet, déposait une énorme liasse sur le comptoir. Lui aussi paraissait inquiet et regardait autour de lui avec des yeux soupçonneux.

— Dix minutes, maintenant.

— Pourquoi c'est si long ? Pourquoi te fait-elle attendre, toi ? Il y a des gens qui étaient après nous et qui sont déjà ressortis.

Elle remarquait tout. Il tenta de lui expliquer cette attente à partir de mots entendus à la criée dans les bistrot, les circuits encombrés, le manque de lignes. Elle ne comprenait rien du tout mais l'écoutait avec attention.

— Un quart d'heure... La moitié, ça va aller vite, maintenant, dit-il en allumant une demi-cigarette.

En face d'eux un petit garçon les regardait fasciné et parce que Luigi avait partagé sa cigarette en deux il cherchait l'oreille de sa mère pour lui en demander l'explication. Luigi les vit rire tous les deux mais il s'en moquait. Dans sa tête, il répétait les mots qu'il allait prononcer lorsqu'il aurait l'évêché. Il s'affolait progressivement, s'embrouillait dans ces phrases qu'il essayait de construire et lorsque la postière cria :

— Fréjus, numéro 3 !

Il ne comprit pas tout de suite.

— Allez, lui dit sa sœur, c'est à nous.

Interloqué, il regardait la pendule :

— Mais il n'y a pas une demi-heure...

— Alors ! Fréjus, ça vient ?

Ce fut Grazia qui le poussa vers la cabine. Il décrocha en tremblant.

— Vous avez Fréjus, lui dit une voix moqueuse...

— Ici l'évêché, lança un homme jovial. Qui demandez-vous ?
— L'évêché..., fit Luigi. Bien voilà... Pouvez-vous me dire où se trouve l'abbé Corti ?

— Il travaille à l'évêché ?

— Non... Dans le Var, je crois...

— Un instant.

Il fit face à sa sœur qui secouait la tête, les lèvres pincées, comme si elle le désapprouvait.

— Terminé ? lança la voix moqueuse.

— Non, ne coupez pas, dit-il pour l'avoir entendu maintes fois répéter par les expéditeurs à la criée.

Du coup, sa sœur parut le considérer avec un nouveau respect.

— Que lui voulez-vous à cet abbé Corti ? demanda la voix joviale.

Luigi avala sa salive avec difficulté :

— C'est un ami...

— Italien comme vous ?

— Comment savez-vous ça ? s'étonna Luigi, furieux.

— Hé ! ça s'entend, mon vieux ! Et puis, dans le coin, vous êtes nombreux, non ? Nous avons pas mal de prêtres italiens. Patientez un moment.

Ce n'était pas un prêtre qui pouvait lui répondre de cette façon désinvolte. Il eut un doute. Non seulement sur cet évêché en particulier, mais sur l'église en général. Si les curés n'étaient plus ce qu'on attendait d'eux, comment, lui, pouvait-il espérer que Corti ne le trahirait pas un jour ?

— Vous êtes sûr de ce nom ?

— Corti... Vincent Corti.

— Nous ne trouvons pas de Corti sur nos listes. Il faut chercher ailleurs, certainement...

— Attendez... Dans une communauté ?

Son interlocuteur parut surpris :

— Une communauté ? De toute façon nous avons la liste de tous les membres du diocèse, qu'ils soient curés, religieux ou même employés civils. Et nous n'y trouvons aucun Corti.

— Bien... Merci.

Il raccrocha, regarda sa sœur :

— Ils ne le connaissent pas.

— Sortons.

Luigi la suivit, fut surpris de la direction qu'elle prenait.

— Ce n'est pas par là.

D'un geste sec, elle lui désignait la table aux annuaires.

— Cherche dans les Basses-Alpes. À Digne.

— Tu veux qu'on téléphone à Digne ?

Tout son être se révoltait. Même par ce moyen aussi anonyme que le

téléphone, il se hérissait à la pensée de renouer avec cette ville.

— Non, pas ça !

— Il le faut !

— Tu ne peux pas, toi ?

Ironique, la bouche un peu tordue, elle répliqua :

— Toi, tu as l'habitude.

— C'est peut-être dangereux.

— Non, pas avec l'évêché.

— Si quelqu'un reconnaissait ma voix ? À Fréjus, il a su tout de suite que j'étais italien.

— Il faut le faire.

C'est en vain qu'ils cherchèrent l'annuaire des Basses-Alpes. Grazia regarda autour d'elle, aperçut un guichet sans clients et alla demander des précisions à l'employé. Luigi vit que l'homme souriait et accordait quelques explications condescendantes. Grazia revint les lèvres minces, les jambes raides comme chaque fois qu'elle avait reçu un affront.

— Ce ne sont plus les Basses-Alpes, mais les Alpes-de-Haute-Provence, dit-elle. Heureusement que tu sais téléphoner.

— Ils ont changé le nom ?

Pour lui c'était trop. Tout un monde basculait. Ces curés désinvoltes, ces départements qui changeaient d'appellation, cet usage intensif du téléphone. Jusqu'où allaient les entraîner ces événements nouveaux surgis dans leur vie tranquille. Il repoussa l'annuaire que sa sœur venait de découvrir dans un coin.

— Non, demain... On étouffe, ici...

— Tout de suite !

— Demain, murmura-t-il. On va nous demander au moins deux heures. C'est plus loin que Fréjus.

— Tiens, voilà le numéro.

En s'appliquant, elle écrivait les chiffres sur le même prospectus alors qu'il y en avait des centaines autour d'eux, sur les tables, au sol. Toujours ce besoin d'économiser ou celui de ne pas se faire remarquer.

— Tiens !

— Non, demain, boudait-il.

Sans lui répondre, elle alla prendre son tour dans la file d'attente.

— Dites, vous n'avez pas payé Fréjus, lui dit la fille.

Grazia, sentant les regards sur elle, crispa encore plus ses mâchoires et tout son visage se craquela en méplats luisants.

— Combien ?

Elle sortait un billet.

— Tout à l'heure avec Digne. Dix minutes d'attente.

Cela dérida Grazia qui revint vers son frère en souriant :

— Dix minutes.

Il se laissa tomber sur le banc. Ça continuait. Une ronde infernale où tout était sens dessus dessous. Une demi-heure pour Fréjus qui devenait vingt minutes, dix minutes pour Digne. Et il savait que ça ne ferait pas dix minutes. Logiquement moins, mais dans ce monde absurde qu'il découvrait, certainement plus. On ne pouvait plus se fier à rien ni s'accrocher à aucun repère.

— Tu vois qu'il valait mieux ?

Luigi soupira. Digne allait leur répondre qu'ils ne connaissaient pas l'abbé Corti. Il s'était confessé à un abbé qui n'avait peut-être jamais existé. Il s'attendait à tout.

— Cinq minutes, dit Grazia, se moquant visiblement de lui.

De son mouchoir il essuya son visage, oublia sa moitié de cigarette coincée sur son oreille et la fit tomber. Il se pencha pour la ramasser, souffla dessus avant de la porter à sa bouche.

— Digne, cabine deux !

Même pas dix minutes. Poussé par sa sœur, il pénétra dans le cagibi surchauffé.

— Vous avez Digne.

— L'évêché ?

— Oui, fit une voix féminine, que désirez-vous ?

— Pouvez-vous me dire si l'abbé Corti se trouve toujours à Digne ?
lança-t-il d'une seule fois.

Il y eut un silence.

— Vous m'entendez ?

— Oui, il s'agit bien de l'abbé Corti ? Vincent Corti ?

— Oui, c'est ça, madame.

— Je suis sœur Marie-Ange. Vous connaissiez l'abbé Corti ?

— Bien sûr..., dit-il. Nous étions amis...

— Vous ne l'avez pas vu depuis longtemps ?

Sa sœur, qui cette fois tenait l'écouteur contre son oreille, le vit perdre pied et fronça ses sourcils, fit le signe de trois avec ses doigts.

— Trois ans.

— Oui, bien sûr, dit sœur Marie-Ange. Vous ne pouvez pas savoir que l'abbé Corti nous a quittés.

— Mais où est-il ?

— Nous l'ignorons. Il a quitté le sein de l'Église. Il n'est plus prêtre.

CHAPITRE V

Entre Belgentier et Méounes, il ne fallait pas manquer l'entrée du petit chemin qui grimpait dur dans les collines et que les automobilistes de la vallée du Gapeau ne soupçonnaient même pas. Il débouchait entre deux groupes d'arbres et Vincent Corti devait agrandir son virage pour l'emprunter. D'ordinaire, une fois sorti de la nationale, il éprouvait une joie enfantine tandis que le vieux véhicule s'acharnait contre la pente raide qui durait près d'un kilomètre. Un peu après il y avait un plateau, une première propriété que le chemin traversait. La Tuilerie était un peu plus loin. Dans le temps existait effectivement une fabrique de briques et de tuiles, dont il ne subsistait que des débris de couleur ocre dans un coin.

Il croisa l'un des enfants de ses voisins sur un vélomoteur, le salua de la main. Puis apparurent les toits du groupe de maisons, les cerisiers. Plus loin il y avait les abricotiers et les jardins. Bientôt il roula dans l'ombre des arbres fruitiers dont beaucoup ne donnaient presque plus. Ils étaient trop vieux, abandonnés depuis longtemps.

Sur le toit du principal bâtiment, ses amis achevaient la couverture en tuiles. Il n'y aurait plus d'infiltrations d'eau durant les mois pluvieux d'hiver. Lorsqu'il arrêta la fourgonnette, les enfants arrivèrent en criant. Une dizaine qui appartenaient aux trois couples qui séjournaient à demeure à la Tuilerie. À la rentrée il allait y avoir de sérieux problèmes scolaires mais les allocations familiales permettaient de payer les mensualités de l'emprunt au Crédit Agricole. Sous un vieux figuier trois hommes âgés fabriquaient des hamacs. Ils étaient arrivés en plein hiver, complètement démunis.

Tout en distribuant des bonbons aux gosses, il essayait de faire le total des gens présents à la communauté, n'y parvenait pas. Le chiffre se situait entre vingt-deux et vingt-cinq. Certains ne venaient jamais pour le repas du soir qui réunissait en principe tout le monde. C'étaient des solitaires qui préféraient s'isoler, se contentant d'un peu de pain et de fruits.

Il pénétra dans la grande salle-cuisine où Fabienne luttait contre la fumée de la cheminée. Elle se redressa, son beau visage couvert de suie mais souriante.

— Je t'ai bien entendu, dit-elle, mais je crois que ce bois est trop vert. Il ne vaut pas les poutres et les solives anciennes.

Elles avaient brûlé joyeusement et trop rapidement durant l'hiver. La jeune femme s'approcha, noua ses bras autour de son cou pour

embrasser Vincent. Tout de suite elle remarqua que quelque chose n'allait pas.

— Des soucis ?

— Comme toujours, dit-il en se forçant pour paraître gai. J'apporte du pain et j'ai fait une affaire avec un gros morceau de viande qu'on peut mettre en sauce. Il sera temps de le faire cuire. Depuis combien de temps n'avons-nous pas mangé de viande ?

— Depuis que nous avons acheté ce petit mouton. Tu as pensé au lait ?

— Il y en a trois grosses boîtes.

— Les gosses n'en ont pas eu beaucoup, aujourd'hui. Le sucre ?

— Il y est aussi.

Ils sortirent enlacés. Une fille blonde arrivait avec deux seaux remplis d'eau. Elle était belle, presque nue. Dorée comme un abricot.

— J'ai rencontré une serveuse de la cafétéria. Il y a de la nourriture qui se perd tous les jours sur les tables. Il faudrait redescendre vers les 14 heures, tout rafler. Ou aurait de quoi manger plusieurs jours, paraît-il. Cette fille a entendu parler de nous et aimerait bien vivre ici. En bas, ça la dégoûte de plus en plus. Il faudrait descendre à trois ou quatre avec des sacs en plastique ou des cageots.

En même temps, ils déchargeaient les énormes pains ronds de quatre kilos, les boîtes de lait, les paquets de sucre et les sacs de pâtes pour le bétail. Tout le monde les trouvait délicieuses, d'ailleurs. Il y avait aussi la farine.

— J'ai ramassé assez d'œufs pour faire une omelette géante, ce soir, lui dit Fabienne. Il me semble que la ponte repart un peu.

On interpella Vincent depuis le toit pour lui demander un conseil et il grimpa à l'échelle. Il s'agissait des tuiles faîtières.

— On n'en aura jamais assez, lui dit un garçon. Il faudrait courir la campagne pour en trouver.

— Combien ?

— Une quarantaine suffiraient.

Vincent regardait le toit sans le voir. Le garçon comprit qu'il était ailleurs, se tut.

— Excuse-moi, Gérard... Tu as raison... Il va falloir y songer. On ne peut pas faire quelque chose, avec le ciment ?

— On est un peu juste.

Vincent redescendit. Dans la salle il prit un verre, le plongea doucement dans un seau d'eau fraîche qui provenait du forage. Le moteur à essence qui pompait à grande profondeur donnait des signes de faiblesse. Il faudrait le réviser avant qu'il ne claque. Le mécanicien de la communauté était parti pour la Tunisie en stop ! Par l'Espagne, et ne reviendrait qu'en hiver !

— Vincent ? Qu'y a-t-il ?

Devant lui Fabienne attendait, le visage vibrant. Ses longs cheveux bruns encadraient un visage délicat. Du bout du doigt, il effaça une tache de suie.

— C'est grave ?

Il inclina la tête.

— Cela nous menace tous ?

Elle voulait parler de la communauté, de la Tuilerie.

— Non, moi, directement.

— Tu ne peux pas m'en dire plus ?

— Il s'agit d'un homme. Il a peur de moi. Et dans sa peur, il est capable du pire.

Elle ferma ses yeux allongés. Ses cils recourbés s'écrasaient sur sa joue maigre.

— Un homme a peur de toi ? C'est impossible.

— Quand j'étais... prêtre, je l'ai reçu en confession. Il m'a avoué un crime atroce. Je ne peux pas en dire plus.

— Et maintenant il a peur que tu le dénonces ? Il sait que tu n'es plus un prêtre ?

— Non et il ne faut pas qu'il le sache... Sinon ce sera terrible pour lui et pour moi. Pour l'instant il croit que je suis venu dans ce pays pour le persécuter, lui rappeler sa promesse. Il avait accepté de se livrer à la police. Je ne devrais même pas t'en parler.

Fabienne secoua la tête.

— Ce sont les souvenirs d'un autre monde. Ils n'ont plus aucune importance.

— Pour cet homme, si. Lui, il vit dans le souvenir de son crime. Je suis sûr qu'il n'a pas pu s'habituer à ces trois ans d'impunité. Un type capable de se confesser est forcément guidé dans la vie par un sentiment religieux très fort. Il n'accepte pas d'être libre, de ne pas avoir subi de châtement.

— Un compliqué ?

— Non. Tout s'explique si l'on connaît l'homme... Son origine, sa condition actuelle.

— Tu le connais, murmura-t-elle.

— Non, mais j'ai déjà quelques renseignements sur lui. Et c'est lui qui me les a fournis sans le vouloir. En toute naïveté.

Elle s'éloigna pour jeter des morceaux de bois sous l'énorme marmite d'eau posée sur un trépied rouillé.

— Il faudra une heure avant qu'elle bouille. On va faire du riz, aujourd'hui. Il reste quelques bouteilles de concentré de tomates de l'an dernier.

— Et la viande ?

— Je m'en occupe. On peut la faire bouillir avec, non ? Ça donnera plus de goût.

Vincent pensait à tout le travail qui l'attendait. Le plus urgent était le moteur de la pompe.

— Il faudrait que je parte quelques jours.

— Comme tu veux.

— J'irais à Hyères. Pour essayer de le retrouver et lui parler. Il faut qu'il me fasse confiance, qu'il soit persuadé que je ne lui veux aucun mal. Au téléphone, je n'ai pas pu le convaincre. S'il apprend par d'autres que je ne suis plus prêtre, que je suis même marié, il ne songera plus qu'à sauvegarder sa liberté. Il ne faut pas qu'il sache où j'habite, pas avant que nous nous soyons rencontrés.

— Et si tu ne peux pas le convaincre ?

— Je ne sais pas...

— Comment vivras-tu, à Hyères ?

— Pour quelques jours, je peux trouver du travail. N'importe où. Même transporter des cageots à la criée. En ce moment, ils manquent de personnel. Je laisserai la camionnette. Je crois que Gérard est capable de me remplacer. Ce sera lui qui descendra à Toulon et à Hyères. Mais s'il me rencontre, il devra faire semblant de ne pas me connaître.

— Cet homme... Il serait capable de te tuer ?

— Il faut le comprendre... Je surgis dans sa vie alors qu'il s'imaginait hors d'atteinte. Moi, je ne le connais pas, mais lui se souvenait parfaitement de moi, de mon nom. Je ne sais rien. Peut-être est-il marié, a-t-il une famille à nourrir. Il n'y aurait pas alors sa seule liberté en cause.

Il sourit :

— Il y a un film d'Hitchcock « La loi du Silence » *I Confess*, en anglais, qui raconte une histoire similaire. Un prêtre reçoit la confession d'un criminel, son propre bedeau, je crois. Il le connaît bien et lorsqu'un innocent est accusé à la place du véritable meurtrier, le prêtre a des problèmes de conscience.

— Et le dénouement ? fit-elle avec une ironie qui cachait mal son émotion.

— Une sorte de miracle, je crois, oblige le véritable assassin à se dévoiler. Mais je ne me souviens pas très bien.

— Est-ce qu'il y a eu un innocent inculpé ?

— L'affaire est classée... Ou en sommeil. À ma connaissance, jamais personne n'a été inculpé.

— Tu étais à Digne, à cette époque ?

Vincent sourit d'un air désolé :

— Je ne peux pas t'en dire plus. Maintenant, c'est mon secret d'homme après avoir été celui du prêtre. Ce que j'ai fait alors, je n'ai pas le droit de le renier. Toutes ces confessions reçues sont enfouies en moi jusqu'à ma mort. Si au moins je pouvais lui faire comprendre ça !

Mais j'ai peur, pour toi surtout.

— Moi ?

— Cet inconnu a une logique personnelle. S'il apprend que je suis marié, il supposera que ma femme est au courant de son crime. Un mari fait toujours des confidences à sa femme.

— Et tu espères le convaincre du contraire ?

— Il faudrait que je le retrouve d'abord. Je pense qu'en séjournant à Hyères, je vais provoquer une réaction de sa part. C'est dans un périmètre dont le centre est la gare, qu'il m'a rencontré. En me montrant dans cette zone, je vais l'inquiéter davantage.

— C'est dangereux.

— Oui. Mais je ne vois pas d'autres moyens pour entrer en contact avec lui le plus rapidement possible. Cet inconnu va devenir de plus en plus obsédé par ma présence dans la région. Lentement, mais sûrement, il va imaginer le moyen le plus sûr de me faire disparaître. À moi de le retrouver avant qu'il n'en arrive là. Je ne veux pas que cet homme tue une seconde fois. Comprends-moi, il ne s'agit pas seulement de ma propre vie, mais de la tienne et de la sienne. D'ailleurs, je le trouve intéressant. N'importe quelle brute sanguinaire se moquerait bien de m'avoir aperçu. Elle disparaîtrait et jamais je n'aurais su que je l'avais frôlée durant quelques secondes. Lui, il n'a pas oublié son acte. Il a des remords, une impossibilité à oublier et c'est pourquoi il faut que je fasse quelque chose pour lui.

— Tu ne changeras jamais, murmura-t-elle. Pourquoi ne pas faire le contraire ? Éviter désormais d'aller à Hyères. Rayer cette ville de ton souvenir...

— Lui continuera de chercher, crois-moi.

Il prit la caisse d'outils et se dirigea vers la petite cabane qui abritait le forage et la motopompe. Il l'avait déjà démontée lorsque Gérard le rejoignit.

— Tu veux me parler ? C'est Fabienne qui m'envoie.

— Oui. Tu as une cigarette ?

Vincent tira plusieurs bouffées, les yeux sur les pièces de son moteur.

— Je dois partir quelques jours. Je ne peux vous dire pourquoi. Ni à toi ni aux autres. Tu me remplaceras pour les commissions à Hyères. Il va y avoir encore des cerises et des abricots.

— Nous avons aussi quelques fraises et des hamacs.

Corti grimaça. Il avait oublié ce que lui avait dit Marguin le cordier : « Pour les hamacs, il faut freiner. Marguin ne peut pas tout absorber. Ou alors trouver d'autres débouchés. »

Le garçon se retourna. Sous le vieux figuier, les trois vieux trimardeurs continuaient leur travail en discutant. De temps en temps ils roulaient une cigarette avec de vieux mégots, la fumaient à tour de

rôle. Ils avaient aussi une bouteille de vin qu'ils tetaient régulièrement. Ils ne demandaient pas autre chose, mais un beau matin ils disparaîtraient sans prévenir.

— Tu le leur as dit ?

— Non, souffla Vincent. Autre chose. Lorsque tu descendras à la criée, il est possible que tu me voies. Tu devras faire comme si tu ne m'avais jamais vu.

Gérard resta indifférent, se contentant d'incliner la tête. Ici, chacun avait ses secrets et nul n'essayait d'en savoir davantage.

— Sauf si je te fais signe. Nous pourrions alors nous rencontrer dans un coin tranquille. Le bistrot qui se trouve place du 11 Novembre.

— Je vois, dit Gérard. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Finir le toit. Demande au voisin pour les faîtières. Il peut te donner un tuyau. Pour le reste, la routine. Pensez aux haricots. Il faut les ramasser et c'est le plus dur. Tout le monde devrait s'y mettre. Le soir, jusqu'à la nuit pour qu'ils soient en bon état le lendemain matin à la criée.

— On accepte encore du monde ? Les fonds sont en baisse, non ?

Vincent tira sur sa cigarette. C'était le véritable problème. Il y avait toujours quelqu'un pour monter à la Tuilerie, demander le gîte et le couvert.

— Oui, mais n'oublie pas les cartes de membres, sinon nous aurons les gendarmes sur le dos.

— Ne te fais pas de souci.

— Je termine ce moteur. Il est un peu encrassé. Je pense qu'il ne vous donnera pas de problème.

— Tu pars aujourd'hui ?

— Demain. Tu me descendras, mais en ville, tu continueras seul.

Il termina son travail un peu avant que Fabienne ne frappe sur le triangle de fer pour annoncer que le repas était prêt. La plupart des membres refluèrent vers la maison. Mais il en aperçut plusieurs qui se dirigeaient vers les vergers où ils dormiraient dans l'ombre. Les trimardeurs étaient déjà installés à table et surveillaient la marmite qui laissait échapper une bonne odeur de riz et de viande.

— Bon sang ! de la viande ! dit quelqu'un. Un miracle, non ?

— Je me demande, dit Vincent en se penchant pour humer le mélange.

Il ne renifla aucune odeur suspecte.

Une fille en jupe longue et en soutien-gorge plaçait des bouteilles d'eau et de vin. Ce dernier ne manquait pas. Les voisins leur en donnaient toujours en échange de quelques services et les trimardeurs savaient que la cave contenait plusieurs tonneaux. Ils ne partiraient que lorsqu'ils seraient vides.

— C'est vrai que tu pars ? lui demanda la fille assise en face de lui.

— Quelques jours seulement. Une affaire à régler...

On servait d'abord les gosses. Surtout en viande. Malgré les privations, ils étaient beaux. Pas trop gras mais vigoureux et bruns, magnifiques avec leurs cheveux longs embroussaillés. Vincent songea à cette rentrée scolaire. Il faudrait en inscrire cinq ou six. Une cantine scolaire existait, mais comment la payer ?

Il était assis en face de la porte et pouvait voir le chemin qui descendait vers la route nationale. À deux kilomètres de là les voitures saturaient la vallée du Gapeau et dans quelques semaines ce serait le grand rush vers la mer. Déjà, à chaque week-end, la circulation devenait difficile.

— On a repéré un essaim, dit quelqu'un. On ne pourrait pas le capturer et le mettre dans une ruche ?

D'autres proposaient leurs projets. Seuls, les trimardeurs mangeaient et buvaient en silence, mais lorsqu'on leur demandait un conseil, ils avaient parfois des réflexions extraordinaires. Ils avaient vu beaucoup de pays, connaissaient toutes les astuces pour manger, dormir, sans le moindre frais.

Il n'avait pas tellement faim et lorsqu'il releva la tête, il les vit. Lui portait un énorme sac à dos et elle une sorte de fourre-tout en bandoulière à l'épaule. Ils se tenaient par la main. Ils venaient de la route.

Vincent eut un regard inquiet pour la marmite. Fabienne qui avait vu les nouveaux venus le rassura d'un sourire. Il en resterait pour le jeune couple inconnu.

Lorsqu'ils ne furent qu'à quelques pas, Vincent se leva pour les accueillir depuis le seuil de la vieille maison. L'un et l'autre paraissaient exténués. Des jours et des nuits d'auto-stop, d'attente sur les routes, de marche pour combattre la malchance. Il savait tout ça, le lisait sur leur visage sans qu'ils aient besoin de dire un seul mot. Déjà, dans son dos, on faisait pousser les gosses pour ménager deux places aux arrivants.

— C'est bien la Tuilerie ? demanda le garçon.

À peine dix-huit ans et elle moins. Des ennuis si jamais les gendarmes montaient.

Vincent sourit :

— C'est bien la Tuilerie. Je suis Vincent. Vous arrivez à point. Il reste de quoi manger.

CHAPITRE VI

Peureusement, ils avaient regagné leur logement en haut de la vieille ville, quittant la poste comme des voleurs, comme si quelqu'un allait leur mettre la main au collet. Lui, surtout. Il marchait devant sa sœur à grandes enjambées et elle le suivait difficilement. Elle ne se plaignait pas. De temps en temps il se retournait, s'immobilisait pour l'attendre, frémissant d'impatience et elle se demandait s'il n'allait pas la frapper au milieu de la foule. Dès qu'elle l'avait rejoint, il recommençait. C'était plus fort que lui, ses jambes couraient malgré lui. Au feu rouge de l'avenue Denis, l'agent le retint par le bras.

— Vous ne voyez pas que c'est au vert pour les voitures.

Non, il n'avait pas vu et, en découvrant la main de ce policier sur son bras, il fut saisi d'une grande frayeur. L'agent crut que c'était un émotif et lui sourit.

— Vous savez que vous pourriez vous faire écraser.

Enfin ils montèrent dans l'ombre de l'étroite rue. Les magasins ouvraient à peine pour la soirée. Tout en haut, il pénétra chez le marchand de vin, choisit une bouteille de rosé de propriété, paya tandis que sa sœur arrivait péniblement à hauteur du magasin. Elle regarda la bouteille, en évalua le prix. Au moins cinq francs. Il devenait fou.

Lorsqu'elle pénétra dans leur petit appartement, il l'avait déjà ouverte, en avait bu un verre. Elle fut impressionnée par l'éclat sauvage de son regard, alla s'asseoir sur une chaise, tenant encore son cabas à la main. Qu'avaient-ils donc, les gens ? Tout basculait. Le monde entier devenait méconnaissable.

Le souffle aviné de Luigi lui fit ouvrir les yeux.

— Confesse-toi, que tu m'as dit. Tu seras libéré d'un poids. Tu ne peux pas garder ça pour toi. Tu te souviens ?

— Oui, oui, murmura-t-elle consternée, n'essayant même pas de s'excuser.

Il avait raison. Un prêtre ne pouvait pas abandonner l'église, devenir un homme comme les autres. C'était une chose... Elle ne trouvait pas un mot assez fort.

— Voilà, dit-il. Il n'est plus curé et il se balade dans cette région avec mon secret. Tu trouves ça juste, toi ?

Elle secoua la tête.

— Il peut en parler. À n'importe qui. Pourquoi il a quitté la soutane, hein ! tu peux me le dire ?

Quelquefois à la criée, dans les cafés, il entendait parler des prêtres qui abandonnaient leur sacerdoce, qui se mariaient. Il avait toujours cru à des blagues. Les gens de cette région aimaient raconter des histoires incroyables. Les mots glissaient sur lui, ne l'intéressaient pas. Maintenant, il comprenait que sa sœur et lui vivaient à côté d'un monde qui n'était plus le même, qui changeait tous les jours. Et eux restaient dans un autre monde.

— Ce n'est pas juste..., répéta-t-il. Je suis allé trouver ce prêtre. Je lui ai tout raconté. Il m'a écouté. Il m'a parlé. Il a rangé tout ça quelque part dans sa tête. Jusqu'à sa mort. Et, maintenant, il est un autre homme. Il travaille. Tiens, peut-être qu'il est marié !

Cette fois, Grazia réagit :

— Oh ! tu exagères !

— Pourquoi crois-tu qu'il a quitté ? Pour une femme. Ils quittent tous pour avoir une femme. Je le sais. On en raconte autour de moi quand je vais à la criée. Je ne te l'ai jamais dit, mais c'est comme ça, maintenant. Et lorsque nous étions à Digne, cela avait déjà commencé, mais nous sommes trop bêtes, tiens ! On ne lit pas les journaux, on n'a pas la radio, la télévision. On ne sait rien. On ne parle jamais avec les gens. On vit comme des sauvages. Toi, surtout. Et tu voulais celui-là parce qu'il porte un nom italien. Mais tu n'as pas compris ? S'il est italien, pourquoi n'est-il pas resté chez nous ? Parce qu'il avait déjà une idée de derrière la tête, pardi ! D'abord venir en France où les curés ne sont pas comme chez nous. Et une fois dans ce pays, il redevient un homme comme les autres. Tu aurais dû te méfier davantage.

Il avait raison. Elle était coupable. Sans elle, il ne serait jamais allé se confesser. Il n'aurait aucune raison d'avoir peur. Elle devait réparer ce qu'elle avait fait.

— Et pourquoi est-il venu à Hyères ? Pourquoi là où je suis précisément ? Tu veux que je te dise, hein ? Il m'a cherché pour me soutirer de l'argent.

Grazia le regardait, frappée d'horreur.

— Oui, de l'argent, cracha-t-il. Parce qu'il ne doit pas en avoir beaucoup. Si tu le voyais... Ah ! non, il ne roule pas sur l'or ! Une chemise de grand-père, des pantalons usés à la corde. Et ses espadrilles ? Et son auto ? Toute mal fichue. Qui fait un bruit de ferraille. Voilà. J'ai trouvé. Il me fera chanter.

— Non, tu blasphèmes, dit sa sœur. Il ne peut pas être devenu un homme aussi mauvais.

— Qui te dit qu'il est parti tout seul ? Qu'on ne l'a pas chassé ? Il a peut-être commis des péchés si graves que l'évêque lui a ordonné de quitter l'église...

— Pourtant, sœur Marie-Ange...

— Parce que c'est une brave femme qui ne voulait pas dire du mal de lui.

Il se versa un autre verre de vin, le but jusqu'à la dernière goutte, retourna son verre pour le poser sur la table en un geste atavique qui empêchait les mouches de se noyer dans le fond. Sa sœur regardait la bouteille où il manquait la moitié du rosé.

— Tu as voulu que je téléphone à Digne ? Tu as vu ?

Maintenant, il se vengeait de ce qui s'était passé à la poste. Elle l'avait mené dur, s'était moqué de lui. Chaque fois qu'elle intervenait dans sa vie, elle commettait une erreur. Déjà, à Digne. Il avait envie de l'assommer.

— C'est scandaleux, dit-elle.

Il fut surpris par ce mot rare dans leur conversation. Mais elle avait dû l'entendre à l'église.

— Tu as raison. C'est scandaleux, dit-il ne sachant ce qu'elle voulait dire exactement, si elle jugeait son propre comportement ou bien ce bouleversement de la vie en général.

— C'est scandaleux qu'un prêtre quitte l'Église. Je ne le lui pardonnerai jamais.

Pour un tiers, cette dernière phrase aurait pu paraître anodine, mais Grazia ne prononçait pas de tels mots à la légère. Luigi se souvenait. Déjà en Italie, lorsque quelqu'un lui avait fait un affront, elle affirmait qu'elle ne lui pardonnerait jamais et tenait toujours parole. Elle avait failli tuer une de leurs cousines qui se moquait d'elle. C'était un peu pour ça qu'ils étaient venus en France, car leur parente leur avait fait une telle réputation qu'ils ne trouvaient plus de travail dans leur village.

— Il faut le retrouver..., dit-elle. Je vais m'en occuper. Tu n'as pas de souci à te faire. Et où qu'il soit, je saurai le découvrir !

Il regrettait d'avoir retourné son verre. Il aurait encore bu une goutte.

— Tu vas me laisser faire. Même si tu le rencontres demain à la criée, tu ne feras rien...

— Dis donc...

— Rien ! Tu te renseigneras sur lui. Simplement. Il faut que je rattrape le mal que je t'ai fait. Jamais je n'aurais dû te conseiller d'aller vers lui. Il aurait fallu que je choisisse le vieux curé habituel. Il allait doucement vers la mort, celui-là. Peut-être même qu'il est décédé depuis.

Luigi renifla, regrettant ce vieux curé. Il aurait aimé savoir que son secret était enterré sous plusieurs pieds de terre. Cette occasion manquée le faisait rêver.

Puis il réagit :

— D'abord, je n'aurais pas dû t'écouter. Il n'était pas nécessaire de

me confesser.

— Alors je ne serais pas restée une minute de plus avec toi. Tu le sais bien.

C'était vrai. Elle serait partie, le laissant seul. Il éprouvait un grand froid à la pensée qu'elle aurait pu disparaître, qu'il serait rentré dans un logement vide. Il n'aurait pu le supporter longtemps.

— Mais puisque c'est moi qui t'ai obligé, c'est moi qui vais régler cette affaire.

Il ne lui demanda pas comment. Elle venait de le soulager d'une bonne partie de ses ennuis et, égoïstement, il se contentait de cette promesse. Il remit le verre sur son fond, commença à se verser du vin puis suspendit son verre :

— Tu veux que je t'en prépare un bol ?

— Je veux bien.

— Avec du pain ?

— Oui, à midi on n'a pas beaucoup mangé.

Il mélangea le vin et l'eau, dosa le sucre en poudre. Elle aimait le sucré, Grazia. Il ne le ménagea pas. Puis il coupa quelques tranches fines de pain. Elle approcha sa chaise et commença à tremper ses lichettes dans le vin.

Lui, mastiquait un morceau de croûte pour faire passer le vin. Il se sentait mieux depuis que sa sœur s'était chargée de tout et il avait presque envie de rire en se souvenant de leur séjour à la poste. Ils devaient avoir l'air fin, tous les deux. Il prit une cigarette, hésita et pour une fois décida de ne pas la partager en deux. Il savait bien qu'il ne pourrait pas aller au bout, qu'instinctivement il l'éteindrait pour en garder la moitié, mais cette générosité, ce petit gaspillage lui fit un grand plaisir.

Grazia mangeait penchée sur son bol, les yeux fixés sur le calendrier des postes qui représentait deux chèvres et une petite fille en rose assise dans l'herbe. Cette photo lui donna l'idée qu'elle cherchait :

— Une communauté. Ce ne sont pas des religieux puisqu'il n'est plus prêtre. Ils vendent des fruits ? Donc, ils ont un grand domaine. Peut-être qu'ils sont plusieurs à cultiver la terre. Ce ne doit pas être bien difficile à trouver.

— Attends, dit Luigi, les cerises qu'il apporte ne peuvent venir que de la vallée du Gapeau. Tu sais où c'est, toi ?

— Donne ça.

Elle désignait le calendrier. En voulant le décrocher, il fit sauter la punaise et un peu de plâtre. Elle ne dit rien, contrairement à son habitude, ouvrit le calendrier sur la carte du département. Il leur fallut plusieurs minutes pour localiser le Gapeau. Le doigt brun de Grazia suivit la ligne bleue qui longeait une route jusqu'à Méounes.

— C'est par là. Tu crois qu'il y a un car ?

— Faudrait se renseigner, dit Luigi prudent. Peut-être depuis Toulon, mais pas forcément depuis Hyères.

Sans hésiter, elle accomplit un geste qui stupéfia son frère. Elle arracha la double page, la plia le plus petit possible et la fourra dans la poche de son chemisier.

— Tu peux l'accrocher, maintenant.

Le lendemain matin, vers 4 heures, Luigi quitta leur logement la tête lourde. Il avait beaucoup bu, la veille, se grisant également de projets, essayant de se rassurer sur son avenir. Mais dans le petit matin frais il réalisait sa vulnérabilité. Accroupi sur son Solex, il descendait sans hâte vers la criée. Malgré les recommandations de sa sœur, il appréhendait de revoir Vincent Corti. Et puis, comment poser des questions sans attirer l'attention ?

Il commença par boire un café, puis un expéditeur le prit pour débarrasser son entrepôt de débris de cagettes.

— Tu en places là pour marquer le stationnement. Qu'un couillon n'aille pas s'y mettre !

La place s'animait et les camionnettes commençaient à arriver nombreuses. Il travaillait sans s'arrêter lorsqu'il le vit en train de transporter une pile de cageots sur un diable. Il sursauta, se retourna. Il ne voyait la camionnette 2 CV nulle part. Corti ressortit d'un entrepôt tout de suite après et se dirigea vers un gros camion. Luigi eut du mal à comprendre que l'ancien prêtre travaillait comme lui au déchargement des véhicules. Une fureur sourde s'empara de lui. Voilà que cet homme venait prendre le travail de quelques types dans son génie. Et il y mettait beaucoup plus d'ardeur.

Son expéditeur vint le payer et il partit à la recherche d'un marchand de primeurs ayant besoin de lui. C'était un peu tôt et tous trouvaient à stationner près de la criée. Dans une heure, ça irait mieux. Il put regarder Corti aller et venir. C'était un comble ! Ce type-là n'allait tout de même pas s'imposer. Il vit que d'autres travailleurs comme lui le considéraient d'un sale œil. Bien sûr, il y avait beaucoup d'ouvrage, mais ce n'était pas une raison !

Puis, par la suite, il fut embauché par deux épiciers venus de Brignoles et qui désiraient partir rapidement. Il dut courir avec son diable chargé à craquer, son célèbre menton appuyé sur la cargaison pour la maintenir. On lui avait promis dix francs s'il faisait le plein de la camionnette en un quart d'heure. Il n'avait pas de temps à perdre.

Quand il eut fini, il put voir son homme en train de boire un café au comptoir de chez Henri. Tous les culots ! Il ne se contentait pas de la terrasse. Il prenait ses aises comme tous les habitués de la criée. Ça ne pourrait pas durer longtemps comme ça.

— Galoche, viens un peu par ici !

On avait besoin de lui pour un sérieux coup de balai. Toute une pile

d'abricots venait de s'écrouler. On ramassait les fruits intacts, mais il devait évacuer à la brouette tous ceux qui avaient été écrasés. Il en profita pour en manger et ce fut la bouche pleine de noyaux qu'il crachait au fur et à mesure, qu'il se mit au travail.

Il reculait avec son balai lorsqu'il heurta quelqu'un et grogna une vague excuse.

— Oh ! je ne vous avais pas vu, dit Corti.

Il portait plusieurs cagettes dans le même entrepôt. C'était plus que ne pouvait en supporter Luigi. Il s'arrêta de travailler et le suivit d'un regard chargé de haine.

— Dis donc, Galoche, je ne te paye pas pour rêvasser !

L'Italien se retourna et l'expression de son regard confondit l'expéditeur. Il n'avait jamais vu Galoche ainsi et préféra lui tourner le dos. Avec une rage froide, Luigi remplit sa brouette, la poussa vers une benne à ordures.

— Attends, lui dit un employé municipal. Je prends la roue.

Ils la soulevèrent pour en vider le contenu dans le réceptacle. D'ordinaire, il aimait voir la machine se mettre en marche et compresser les ordures mais, dans son trouble, il repartit tout de suite vers l'entrepôt.

— Libre, Galoche ?

Un marchand de primeurs du Lavandou lui clignait de l'œil en désignant une pile. Il secoua la tête et montra le tas d'ordures.

— Tu le prends ?

Corti était devant lui souriant.

— Si tu ne le prends pas, je le fais.

— Non ! cria Luigi.

— Excuse. Je croyais... Il s'éloigna en souriant.

— Alors, que décides-tu ? s'impatienta l'épicier.

— Une seconde, quoi ! Je finis là et je viens...

Jamais il n'avait fait ainsi. Il se sentait débordé. Le nettoyage allait lui prendre encore un bon moment et le marchand de primeurs lui en voudrait. Et s'il laissait les abricots écrasés, l'expéditeur ne paierait même pas le travail déjà fait. C'était la loi tacite dans le coin. Il en aurait pleuré.

— Part à deux, collègue ?

Il revenait.

— Je le prends et je te file la moitié. Tu sais, je ne veux pas prendre ton travail.

Luigi haussa les épaules. Il ne voulait pas lui parler. Pour rien au monde, certain que l'autre reconnaîtrait sa voix.

— C'est d'accord ?

Il approuva de la tête ne sachant plus où il en était. Grazia ne pouvait pas comprendre que c'était au-dessus de ses forces. Il ne

pourrait pas tout le temps se contenir. Il avait envie de prendre n'importe quoi pour assommer cet homme. Il y avait des marteaux pour défoncer les cagettes, des pinces lourdes pour faire sauter les lanières de fer ou de plastique de certains emballages. Il jetait à ces outils des regards rouges de désir.

— Tiens, voilà pour toi. Deux cinquante.

Les mains occupées, il refusait de les prendre. Il était là devant lui avec ses trois pièces dans sa grande main. Une paume cornée par de rudes travaux, des doigts carrés.

— Attends, je vais les glisser dans ta poche.

Il dut supporter cette main tout contre lui, dans son intimité, la vue trouble.

— Tu vois que je ne veux pas te faucher ton boulot, mais j'ai besoin de manger moi aussi.

Enfin il partit et Galoche termina son travail dans un état second. Si ce type s'accrochait à lui, il serait bien obligé de parler sinon, il s'étonnerait.

— T'as un rosé servi chez Henri...

— Merci... Je finis.

— C'est bien. Tu viendras te faire payer quand la criée sera terminée.

Pour s'approcher du bar, il dut pénétrer dans les groupes et une fois contre chercha son rosé du regard. Il vit son verre près du téléphone, tendit la main.

— Alors, vous allez travailler quelques jours dans le coin, monsieur Corti ?

Luigi reconnaissait la voix de Marguin le cordier. Les deux hommes étaient dans son dos.

— Il le faut, répondit l'ex-curé. Nous avons besoin d'argent. Si je peux me faire quelques billets...

— Cet après-midi, venez m'aider à ranger mon arrière-boutique. Ce sera toujours ça.

— Merci. Mais je ne voudrais pas que vous vous sentiez obligé...

— Pas du tout... Vous remonterez à la Tuilerie chaque soir ?

— Non... Je reste en ville.

Il paraissait assez ennuyé de cette question. Luigi avait noté ce mot « la Tuilerie ».

— Dites, j'y pense, vous pouvez coucher dans mon arrière-boutique. Elle donne sur la cour, c'est très pratique. Je trouverai bien un matelas dans un coin.

— Mais je vais vous déranger.

— Pas du tout. Vous serez tranquille et pourrez sortir par derrière à votre guise.

CHAPITRE VII

Elle partit en pleine chaleur alors que les rues de la vieille ville étaient vides. Perplexe, Luigi se mit à la fenêtre pour la voir descendre vers la gare des cars. Il aurait voulu l'accompagner, mais elle le lui avait refusé.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Avant de disparaître, elle se retourna pour agiter la main. Il la trouva singulièrement petite et fragile. Toute noire depuis les pieds jusqu'au chapeau, et le visage ne jetait pas une tache plus claire sous la paille de la coiffe. Fragile comme un petit animal, un insecte auquel on ne prête aucune attention et que l'on peut écraser du pied sans même le faire exprès.

Elle emportait son cabas rond comme un ballon. Il ne savait pas ce qu'elle avait mis dedans.

— Ne t'inquiète pas. Je serai peut-être absente plusieurs jours.

— Mais où vas-tu coucher ?

— Dehors, s'il le faut. Ce ne sera pas la première fois.

C'était vrai. Ils avaient eu de mauvais moments à passer autrefois, mais ils étaient plus jeunes. Elle emportait aussi ce nom « la Tuilerie », qui devait tourner dans sa tête comme il le faisait dans celle de Luigi, finissant par le rendre sourd et aveugle au reste du monde. Il y avait aussi cette arrière-boutique où Vincent Corti allait passer ses nuits. Il connaissait l'endroit. On pouvait passer par la cour, aller jusqu'à l'appentis éclairé par une verrière. Un homme endormi ne se méfie pas. Il se sentait capable d'arriver jusqu'à lui et de le tuer d'un seul coup avec un objet lourd. Il avait déjà procédé de cette façon à Digne. Sa victime dormait également dans un vieil immeuble désaffecté. Peut-être avait-il trop bu. Luigi lui avait fracassé le crâne avec un barreau de fer qu'il avait descellé depuis plusieurs jours. À cette époque, il travaillait dans le bâtiment. Il avait récupéré son arme sur le chantier de démolition.

Grazia lui avait demandé d'attendre :

— Rien ne servirait de le tuer s'il a raconté ce que tu lui as confessé à d'autres personnes. Je vais rechercher cette Tuilerie. Je me renseignerai et alors nous verrons ce qu'il faut faire.

Mais la pensée que Vincent Corti dormirait dans la même ville que lui et dans un endroit facile d'accès allait le poursuivre. Il le savait. Et, lorsque la nuit viendrait, il le supporterait difficilement. Exactement ce qui s'était passé pour Benito Vicini. Deux nuits durant il n'avait pas

fermé l'œil, et la troisième il était allé le tuer aux environs de minuit.

Il quitta la fenêtre, découvrit la cuisine vide. C'était la première fois que Grazia le quittait depuis longtemps. Il se laissa tomber sur une chaise, un peu perdu. Il avait envie de boire un verre de vin, mais l'après-midi serait long. Commencer tout de suite n'arrangerait rien, au contraire.

Soigneusement, avec un couteau qui coupait comme un rasoir, il trancha une cigarette en deux parts égales, les rapprocha pour les comparer, sourit. Il avait l'œil. Lorsqu'il travaillait sur les chantiers, à Digne, il était apprécié de ses employeurs. Il alluma l'un des bouts et essaya de suivre sa sœur en pensée.

Grazia se trouvait à Toulon. Pour emprunter la vallée du Gapeau, elle devait prendre le car de Brignoles, mais ne savait où descendre. Assise dans la gare routière, elle attendait patiemment, espérant pouvoir parler au chauffeur.

Lorsque l'heure du départ approcha, elle repéra le gros homme avec sa sacoche qui parlait avec un autre employé. Elle s'approcha, s'immobilisa, timide et tenace, à quelques pas d'eux. Le gros homme finit par remarquer cette silhouette noire et la regarda. Elle inclina la tête, lui demanda d'une voix calme en articulant bien s'il connaissait un endroit nommé la Tuilerie entre Toulon et Méounes. On lui reprochait souvent, ses patrons, conseiller municipal et sa femme, de ne pas être compréhensible. Le chauffeur parut saisir du premier coup ce qu'elle voulait.

— La Tuilerie ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un hameau, une propriété ?

— Je ne vois pas.

Déconcertée, elle ne savait plus que dire et elle restait plantée devant lui.

— Écoutez, prenez un billet jusqu'à Méounes. Une fois là-bas, on pourra peut-être vous renseigner.

— Bien, merci, dit-elle.

Il n'y avait pas tellement de monde dans la voiture et elle put s'installer devant, pensant que le chauffeur, en la voyant, n'oublierait pas de lui indiquer où elle devait descendre.

Dans la vallée du Gapeau, la chaleur devint encore plus insoutenable, mais Grazia découvrait des prés à l'herbe verte, des zones boisées et fraîches.

À Méounes, elle faillit oublier de descendre et ce fut le chauffeur qui, en revenant de boire un demi au bistrot, la découvrit :

— Mais vous êtes arrivée, lui dit-il. Tenez, allez au café de ma part... Ils sauront peut-être, pour votre machin... C'est comment, déjà, que vous dites ?

— La Tuilerie.

Elle descendit et il se retourna pour suivre cette forme noire qui paraissait sortir d'un autre âge, la vit pénétrer dans le café. Il sourit, sans savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il l'imaginait mal dans un bar. Elle allait demander son renseignement sans même commander un verre...

Une femme ronde, brune, avec une robe qui la découvrait trop, la regarda avec étonnement :

— La Tuilerie ? Je ne sais pas, moi. Robert, tu sais où c'est, la Tuilerie ?

Un homme maigre et triste apparut derrière les perles d'un rideau tendu à la porte de la cuisine.

— Non.

— Vous comprenez, on n'est pas d'ici. Il y a juste un an qu'on a repris ce café.

Elle comprenait. Son cabas rond au bras, elle sortit dans l'air brûlant.

— Elle va peut-être cueillir des fruits quelque part, dit la cafetière. Elle trouvera bien.

Grazia pénétra dans la boulangerie, acheta un petit pain au chocolat.

— La Tuilerie ?... fit la boulangère. Ça me dit quelque chose, mais je ne vois pas tellement. Vous devriez demander ailleurs. Je crois que c'est sur la route de Belgentier.

— Je suis venue trop loin, alors ?

— Certainement.

Elle paya en petites pièces, ne voulant pas toucher aux plus grosses et encore moins aux billets emportés à tout hasard. Elle continua de descendre la rue, vit deux femmes qui discutaient plus loin, accéléra le pas, mais elles se séparèrent avant qu'elle puisse les atteindre. Elle demanda à un garagiste, plus loin.

— La Tuilerie ? C'est pas sur Roquebrussanne, ça ? Il faut remonter vers le haut.

— On m'a dit vers le bas.

— Ah !... C'est possible.

Il se fondit dans l'ombre huileuse de son garage et elle comprit qu'il ne reviendrait pas. Elle arrivait à la sortie du village et se demandait si elle ne devrait pas refaire tout ce chemin. Elle découvrit le petit pain dans sa main parce que le chocolat fondait et coulait sur ses doigts. Elle les lécha puis mordit dans le pain. De loin, elle aperçut une vieille femme assise dans l'ombre d'un platane, sur une chaise de paille. Cette forme noire, aussi noire qu'elle, la rassura. Elle retrouvait quelqu'un de connaissance. Elle supposa que cette vieille allait à la messe, comme elle, communiait tous les dimanches et devait penser que le monde n'était plus le même.

— La Tuilerie ? Oui, c'est bien par là... Vous verrez un chemin qui monte sur la gauche, après un tournant. J'y suis allée souvent, dans ma jeunesse. Mon père allait chercher des tuiles avec son cheval et son tombereau. Il fallait presque la journée et on prenait le pique-nique. Mais qu'est-ce que vous allez faire, là-bas ?

— Ramasser des fruits.

La vieille la regarda avec compassion :

— Vous n'êtes plus jeune, dites, pour ce travail. Vous venez de loin ?

— Je cherche du travail, répondit évasivement Grazia.

— Peut-être que vous en trouverez plus près... Il y a longtemps que la Tuilerie est abandonnée. Je ne sais même pas s'il y a quelqu'un, là-haut.

— Mais si, lança une voix impatiente à travers le store baissé d'une fenêtre. Tu ne sais pas que ce sont des étrangers qui ont acheté ? Ils sont toute une bande, là-haut. Des filles et des garçons. On dit qu'ils vivent et couchent tous ensemble. Même que les gendarmes y montent souvent.

Ni la femme invisible derrière son store ni la grand-mère ne surprirent son mouvement de panique. Les gendarmes ? Peut-être n'était-il pas prudent d'aller là-bas.

— C'est simple, continua la voix aigre à travers le store. Vous continuez et dans deux kilomètres à peu près vous verrez un chemin qui s'enfonce dans la colline. Ça monte dur au début, et puis il y a un plateau. Vous traverserez chez Mingualet et puis tout au fond vous verrez la Tuilerie. Il y a souvent des trimardeurs qui demandent leur chemin. Vous aussi, vous vivez sur les routes ?

Elle eut honte, eut envie de crier à cette personne invisible qu'elle avait un logement à Hyères, un travail et que son frère et elle avaient économisé presque un million depuis trois ans. Des gens de la route ? Des vagabonds, peut-être.

Mais la grand-mère lui souriait avec de petits clins d'yeux complices et de l'air de dire que l'autre était une imbécile qui ne connaissait rien. Elle avait bien vu que Grazia n'était pas une clocharde et que ses vêtements étaient propres, ses mains et son visage sans crasse.

— Deux kilomètres et puis, hop ! dans la colline ! Attention, vous risquez de manquer le chemin.

— Mais non, dit la vieille, il y a une pancarte.

— Depuis le temps, elle a disparu. Tu n'es pas allée là-bas depuis au moins vingt ans.

Grazia continua sa route en mangeant son petit pain au chocolat. Rassisi, il l'étouffait et elle aurait aimé boire un peu d'eau. Les anses de son cabas lui sciaient la saignée du coude et elle changeait fréquemment de bras. Il y avait plus souvent du soleil que de l'ombre

sur cette route sinueuse.

Une fois encore elle demanda sa route à une femme installée pour vendre ses dernières cerises et ses premiers abricots.

— La Tuilerie ?

Du coup, elle se montrait méfiante et regarda derrière elle, vers sa maison située à cent mètres, comme si Grazia allait lui rafler sa recette contenue dans un vieux carton à chaussures.

— Oui, c'est plus loin. Pas un kilomètre, maintenant. Un chemin qui monte dur. Vous allez vivre là-bas ?

— Non, cueillir des fruits...

La femme fit la grimace :

— Ils ne paient pas, vous savez. Juste la nourriture et le coucher, mais faut voir ça. Paraît qu'ils mangent des tambouilles infectes et qu'ils n'ont pas de matelas pour tout le monde. Si vous voulez, nous on vous embauche. Vous pouvez coucher et pour la nourriture, on s'arrangera. Deux mille francs par jour.

Grazia eut envie de rire. Elle en gagnait plus en une seule matinée de travail et aurait bien aimé le lui dire pour lui clouer le bec. Elle secoua la tête.

— Il faut que j'aïlle là-bas. Merci.

— Bien sûr, ricana l'autre. Tous les clochards du coin se retrouvent à la Tuilerie. Si c'est pas malheureux. Il faudra bien qu'on y mette ordre un jour ou l'autre.

Lorsqu'elle eut fait un kilomètre, elle pensa avoir dépassé l'endroit, continua jusqu'à un groupe de buissons et découvrit le chemin qui montait raide depuis la route. Elle poussa un soupir de soulagement. Un ruisseau coulait le long de la route et elle s'agenouilla pour prendre de l'eau dans sa main. Elle but ainsi avec sa paume qui allait et venait rapidement.

La montée lui parut interminable. Elle transpirait et sortait son mouchoir de sa manche pour essuyer sa sueur. Enfin elle atteignit le plat et traversa des vergers de cerisiers, d'abricotiers. Plus loin, elle apercevait des pommiers et des figuiers. Puis, d'un seul coup, ce furent des terres non cultivées avec dans le fond un toit à travers la verdure. Il lui semblait même voir des silhouettes sur ce toit, mais elle pensait se tromper.

Et puis de nouveaux des arbres fruitiers et un ronronnement lancinant. Elle s'immobilisa en voyant le garçon presque nu, à part un slip très court. Il tenait une serfouette et orientait l'eau qui coulait dans une rigole.

— Salut ! la mère, dit-il, avec un accent qu'elle ne connaissait pas. Vous venez chez nous ?

Il ne l'avait même pas regardée, surveillant l'eau qui courait entre les rangées d'arbres le long des plants de haricots.

— La terre a soif, dit-il.
— Je peux boire ?
— Là ? Non, allez plutôt à la maison. Ici, elle est peut-être polluée. Il y a eu du fumier de mouton un peu plus loin.
— Je suis bien à la Tuilerie ?
— Oui ; n'ayez pas peur, vous allez pouvoir souffler un peu. Allez voir Fabienne.

Elle hocha la tête. Était-il prudent de demander tout de suite si Corti était là ?

— C'est elle, la patronne ?
— Si elle vous entendait..., rigola le garçon. Il n'y a pas de patrons, ici, que des amis... Mais elle s'occupe de beaucoup de choses. Si elle n'est pas là, ce qui m'étonnerait, il y aura Gérard.
— Gérard.

Le garçon finit par la regarder. Il avait l'impression qu'elle était déçue.

— Vous connaissez quelqu'un, ici ?
— Non, pas du tout.
Il regardait ses vêtements propres, son air de femme d'intérieur. Il l'imaginait mal sur les routes. Bien sûr, ses espadrilles étaient poussiéreuses, mais ce n'était pas une femme qui avait couché au hasard de sa marche dans un fossé ou dans un tas de foin.

— Fabienne est sûrement en train de donner à manger aux bêtes derrière la maison.

Elle ne s'était pas trompée. Il y avait bien des gens sur le toit. Elle compta trois garçons et deux filles. Et quelles filles ! En short et avec une chemise ouverte sur leur poitrine nue. Elle eut envie de se signer, se retint alors que sa main touchait déjà son front safrané. Elle n'osa plus les regarder.

— Bonjour, dit une voix joyeuse.
Une de ces créatures se penchait depuis le bord du toit et elle pouvait voir ses seins aussi dorés que le reste.

— Entrez et buvez. Il y a de l'eau fraîche dans un seau et vous trouverez un verre. Fabienne ne va pas tarder.

Elle inclina la tête, monta les deux marches, pénétra dans la pièce où il faisait bon. Elle vit la longue table, les deux bancs, l'âtre immense et la marmite posée sur un trépied comme dans la maison de ses parents en Italie.

Il y avait un verre sur la table. Elle l'essuya avec son mouchoir et le plongea dans l'eau limpide d'un seau émaillé. Elle but avec un plaisir intense, remplit encore son verre pour déguster cette eau plus tranquillement. Il lui semblait boire celle d'un torrent de haute montagne.

Puis elle posa son ballot sur le bout du banc, s'assit à côté et regarda

autour d'elle. Dans le fond, il y avait un vieux buffet qu'on avait repeint en vert et rose, une grande armoire. Un bruit lui fit tourner la tête vers la porte. Une poule venait de sauter les deux marches dans un frou-frou d'ailes et la regardait de son œil rond, la tête un peu penchée. Stupidement elle gratta les vieux carreaux de terre cuite pour y chercher un ver, avança un peu vers la table. Grazia regarda sous elle et vit quelques miettes oubliées. Elle les ramassa, se pencha doucement. Autrefois ses parents avaient de la volaille et elle s'en occupait. Elle émit un bruit avec ses lèvres et jeta une miette. La poule s'avança vers elle, piqua la nourriture d'un bec rapide. Ainsi elle l'amena jusqu'à ses pieds, laissa tomber les autres débris de pain. Lorsque la poule eut terminé, elle redressa la tête et gloussa avec agressivité.

— Ah ! te voilà, toi... Veux-tu bien aller dans le poulailler ? Tu te crois tout permis, hein ?

Une femme très belle venait d'entrer. Ses cheveux se partageaient autour d'un visage long et typé. Deux grands yeux d'un brun chaud paraissaient sourire constamment. La poule protesta mais se dirigea d'un pas calculé vers la porte.

— C'est la cabocharde de la troupe. Il faut toujours qu'elle en fasse à sa fantaisie et elle pond n'importe où, sauf dans le nid qu'on lui a installé. Vous avez vu ?

Grazia inclina la tête :

— Merci.

— Vous venez de loin ?

Mais elle n'attendait pas de réponse et d'ailleurs elle se dirigea vers le buffet pour déposer deux œufs dans un plat creux qui en contenait d'autres.

— Vous voulez rester quelques jours ou simplement la nuit ?

— Je ne sais pas, dit Grazia déconcertée. Vous embauchez des cueilleuses de fruits ?

La jeune femme revint vers elle, l'air navré :

— Vous avez dû vous tromper. Ici, on vient et on va. On peut travailler mais ce n'est pas obligatoire. De toute façon vous aurez la nourriture et un matelas. Mais nous ne pouvons payer personne car nous n'avons pas d'argent.

— Ça ne fait rien, dit Grazia. Je resterai quelques jours. Je peux cueillir des fruits ou ramasser des légumes.

— Dans ce cas, il faut que je vous établisse une carte, dit Fabienne. Voulez-vous me donner votre nom, vos date et lieu de naissance ? C'est à cause des gendarmes.

CHAPITRE VIII

À cause du soleil couchant, Vincent Corti avait tiré les rideaux devant la verrière et mangeait son sandwich en buvant une bouteille de bière, le tout acheté chez Henri. Il était déçu par sa journée. Certes, il avait gagné un peu d'argent qui serait le bienvenu à la Tuilerie, mais jamais il n'avait eu le pressentiment d'avoir attiré l'attention de son criminel inconnu. Toute la matinée il avait espéré une réaction, un coup de fil, tout au moins une présence obsédante. Tout en mastiquant son pain, il secoua la tête avec amusement. Toute une littérature et un cinéma avaient certainement déformé son instinct. Il était absurde et archaïque de penser que la haine peut se sentir, se flairer comme une odeur. Et d'ailleurs, la plus féroce des envies de tuer pouvait se perdre parmi toutes ces petites aversions, inimitiés qui formaient avec d'autres sentiments moins noirs la trame d'une journée. On dérangeait toujours quelqu'un, on déplaisait forcément. Lui-même, en venant travailler à la criée, s'était fait des ennemis d'une journée, d'une heure. Galoche, par exemple, qui ne lui avait pas caché ce qu'il pensait. Et les autres qui travaillaient dans le coin. Henri, peut-être, les expéditeurs. Une colère subite ne pouvait-elle pas se transformer en besoin de tuer ? En quelques secondes. Il avait été bien naïf de penser repérer son ennemi de cette façon.

On frappa à la porte et elle s'entrouvrit sur la silhouette courtaude du cordier.

— Bonsoir... Je passais... Et j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin de quelque chose...

Vincent était assis sur un rouleau de gros cordage de marine et lui souriait :

— Tout va très bien, vous voyez.

— Il fait chaud, ici. Vous avez bien fait de laisser la verrière ouverte. Voulez-vous que nous allions boire un verre chez Henri ?

Marguin ne venait que pour ça. Il n'habitait pas dans le même immeuble que son magasin mais beaucoup plus loin. Une fois son repas du soir avalé, il avait dû éprouver un grand besoin d'amitié et venait le chercher avec une pudeur d'adolescent.

— C'est une bonne idée..., dit Corti. Ce doit être tranquille, maintenant ?

— Je ne sais pas... Je n'y suis jamais venu le soir...

Les deux hommes avaient travaillé ensemble tout l'après-midi, rangeant l'arrière-boutique et mettant de l'ordre dans le grenier

aménagé au-dessus de l'appentis.

Le patron dînait avec sa femme dans la salle du bar. Il vit arriver les deux hommes, parut surpris :

— Ils deviennent inséparables, ces deux-là...

Sa femme pouffa. Il la regarda sans comprendre.

— Tu sais bien ce qu'on disait de Marguin ?

— Marguin ? Ah ! oui...

Il fronça les sourcils. Une histoire qui avait traîné dans le quartier. Le cordier aurait fait des propositions à un jeune livreur aux cheveux longs, se méprenant sur les motivations d'une mode.

— On l'a dit, mais ce n'est pas certain.

— Tu crois qu'il a des vues sur le grand ?

— Je t'en prie. Ce sont des clients.

À peine venaient-ils de s'asseoir qu'Henri se présenta, forçant sur la jovialité.

— Alors, messieurs, on vient prendre le frais ? Quelle journée, hein ? Qu'est-ce que je vous sers ?

Vincent se tourna vers Marguin, s'attendant à le voir commander une bière mais le cordier fit une bouche gourmande :

— Et si nous commandions un petit whisky avec de la glace et de l'eau de seltz, hein ?

Corti sourit :

— Je crains de ne pouvoir vous rendre l'invitation.

— Qu'importe ! Henri, deux whiskies !

— Des babies ou des grands ?

Il n'était même pas surpris mais dissimulait un sourire dans sa moustache.

— Des grands.

— Comme des hommes, alors, lança Henri avant de disparaître dans son bar.

Tout en dosant le Cutty Sark, il regretta. C'était à cause de la méchante langue de sa femme qu'il avait lancé cette perfidie. Il espérait que Marguin n'y avait attaché aucune attention. Il le regarda à travers le rideau de lanières en plastique, le trouva plus rouge que d'habitude. Peut-être un reflet du rideau, justement.

Sa femme sortit de la cuisine avec une coupe de fraise et siffla de stupéfaction :

— Ils ont commandé ça ?

— Écoute, hein !...

— Dis donc, il veut le soûler pour en venir à bout, non ? Et se donner du courage en même temps...

— Ferme ça !

Il apporta le plateau aux deux hommes, disposa les verres, le siphon, dans un silence religieux. Marguin attendit qu'il soit parti pour

révéler qu'il en buvait quelquefois, chez lui.

— Avant, ce n'était pas possible. Maman n'aurait jamais voulu. Tout ce qu'elle m'accordait, c'était de la liqueur de noyaux de nêfles qu'elle fabriquait elle-même.

En même temps il s'esclaffait avec quelque chose de douloureux dans cet excès.

— Maintenant, j'en ai toujours une bouteille. Oh ! ne croyez pas que j'en abuse, mais de temps en temps... Vous allez voir comme ça rafraîchit.

Il manipulait le siphon avec adresse pour ne pas tout éclabousser. Ses gestes, sa façon gourmande de parler donnaient à Vincent un plaisir anticipé de plonger ses lèvres dans son verre. Lorsqu'il était prêtre, il lui arrivait de boire du whisky avec ses confrères. Il en avait presque oublié le goût.

— À notre amitié ! dit-il.

— Oui, dit Marguin avec une voix un peu étranglée. À notre amitié.

En même temps ils reposèrent le verre, exhalèrent le même soupir.

— Ça fait du bien, n'est-ce pas ?

— Énormément.

— Pendant ce temps l'arrière-boutique s'aérera un peu. Il fera moins chaud lorsque vous y retournerez.

Plus tard, il se laissa aller à quelques confidences sur sa mère, sur sa vie. Vincent écoutait dans une béatitude surprise. Il ne s'attendait pas à tant de quiétude alors qu'un assassin rôdait autour de lui. Il avait peut-être exagéré ses craintes.

— J'avais un excellent ami qui travaillait dans un bureau immobilier au Lavandou. Nous nous voyions toutes les fins de semaine mais il est mort voici six mois. Un accident de voiture.

— Cela a dû vous faire beaucoup de peine.

Il rencontra le regard brillant de Marguin.

Le cordier avait une sensibilité à fleur de peau.

— Oui, beaucoup de peine... Je me suis retrouvé encore plus seul. Je ne pouvais plus me raccrocher à la vie. Il avait fallu tant de temps, tant de temps pour construire cette entente parfaite.

Vincent avait l'impression que son compagnon parlait l'une compagne perdue. Il y avait quelque chose de sensuel dans cette douleur à peine apaisée.

— Excusez-moi, dit Marguin se ressaisissant. Il ne sert à rien d'en parler. Je suis content de vous avoir comme ami.

— Vous devriez sortir davantage, vous intéresser à beaucoup de choses. Vous n'avez jamais essayé de voyager ?

— Si, mais j'ai peur... Peur de me retrouver avec des inconnus, peur de rencontrer d'autres mondes... Vous me comprenez ? Il me suffit d'un petit bonheur tranquille. Comme avec Pierre.

— Votre ami du Lavandou ?

— Il était seul, comme moi. Tantôt il venait passer le week-end à Hyères, tantôt j'allais au Lavandou. Mais là-bas, il n'avait qu'un tout petit studio alors que je dispose d'un grand appartement. Il faudra venir me voir et, voyez-vous, je regrette même une chose...

Il se tut, effaré de son audace, but une gorgée de whisky comme pour se donner du courage :

— J'aurais dû vous offrir de coucher chez moi... Si, si... Cet apprentis est indigne de vous... Mais je suis d'un naturel méfiant, hélas ! Je crois que la fonction crée le caractère et les commerçants sont toujours un peu avares de leurs sentiments, n'est-ce pas ?

— Vous savez, Marguin, je n'en espérais pas tant pour cette nuit. Pas du tout. Je pensais coucher là-bas, au milieu de ces cageots.

Marguin écarquilla les yeux :

— Vous dites vrai ?

— Mais bien sûr, j'ai l'habitude. On s'attache trop à son confort. Il fait beau, les nuits sont douces, qu'importe le reste ?

— Je vous envie, dit Marguin. Je n'ai jamais couché ailleurs que dans mon lit.

Il prit son verre, se rendit compte qu'il était vide :

— Henri, deux autres.

— Vous croyez ? s'inquiéta Vincent.

— Oui. La nuit est douce et nous avons tout le temps. J'aime me coucher tard. Pas vous ?

— Il y a longtemps que ça ne m'est pas arrivé, dit Vincent. Nous économisons le pétrole, là-bas. Nous n'avons pas l'électricité, évidemment.

Marguin savait peu de choses sur son compagnon, seulement qu'il vivait dans une communauté hippie avec des filles et des garçons. Il mourait d'envie de le questionner sur sa vie mais n'osait pas. Corti lui en imposait et d'ailleurs ne faisait aucun effort pour lui accorder quelques confidences. Il demeurait dans une réserve sereine, comme un homme qui a trouvé le bonheur.

— Et voilà, dit Marguin. On boirait la mer, ce soir, hein ?

— C'est vrai, dit Marguin. Je crois que je vais desserrer un peu ma cravate.

Il poussa un petit rire émoustillé. Dans la rue calme un vélomoteur passa sans éclairage.

— On dirait Galoche, dit Marguin en tendant le cou.

— Pensez-vous, dit Henri, il habite dans la vieille ville et le soir il se couche tôt.

— Il est marié ?

— Paraît qu'il vit avec sa sœur et qu'ils se soûlent tous les deux. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

Le patron du bar marqua un silence :

— Et on dit tant de choses sur tout le monde.

Marguin se retourna pour le regarder, mais Henri lui montrait son dos.

— Bien sûr, murmura-t-il, on dit beaucoup de choses... On doit en dire sur moi, sur vous...

Il racla sa gorge :

— Peut-être sur nous deux.

Mais son compagnon n'écoutait pas. Il avait approché son verre de son visage pour que les petites bulles de gaz y pulvérisent un brouillard à saveur de Cutty Sark. Marguin respecta son silence mais l'alcool faisait bouillir son sang. Il aurait voulu aller plus loin dans ses confidences, ne savait s'il le pouvait sans commettre d'erreur trop vulgaire. Adolescent, il possédait un don certain pour créer des atmosphères troubles lorsqu'il avait remarqué un garçon intéressant. Il avait alors une sorte d'état de grâce qui lui permettait d'atteindre souvent ce qu'il cherchait, mais en vieillissant, il l'avait perdu. Une seule fois tout avait recommencé comme au temps de ses quinze ans et c'était avec Pierre. Il se demandait s'il était encore capable de créer de nouveau ce genre d'intimité équivoque.

— Parfois, les nuits sont longues, laissa-t-il échapper.

Et tout de suite, il le regretta, se retourna. Il y avait une ombre derrière le rideau en lanières de plastique. Celle de la femme d'Henri et c'était la commère du quartier. L'avait-elle entendu ? Il aurait donné une fortune pour reprendre ces mots stupides, paniqua et essaya de se rattraper :

— L'été surtout, quand il fait chaud.

C'était encore pire, aussi maladroit qu'une grossièreté. Vincent, d'ailleurs, sortait de sa léthargie.

— Que disiez-vous ?

— Que les nuits deviennent chaudes.

— Oui, et à la campagne, c'est merveilleux. On va s'installer dans l'herbe et on regarde les étoiles. Il arrive que l'on s'endorme ainsi dans une joie parfaite. Toutes les odeurs affluent de partout...

— Je ne me suis jamais allongé dans l'herbe, un soir d'été, dit Marguin mélancolique.

Il avait toujours recherché d'autres nuits, celles des greniers dans la maison de ses grands-parents, celles des caves ou des écuries. Des nuits toujours un peu honteuses alors que dehors le soleil jetait sur les choses une trop vive lumière.

— Savez-vous qu'il est 23 heures, dit Vincent.

— Oui, fit Marguin éperdu.

— Henri se lève tôt. Nous devrions raisonnablement le laisser fermer. Nous sommes seuls comme clients.

Lourd de regrets, Marguin se leva, mal assuré sur ses jambes et la femme d'Henri se présenta.

— Mon mari est allé se coucher, dit-elle avec une intention précise.

— Nous sommes désolés, balbutia Marguin. Tenez, payez-vous.

Ils s'en allèrent ensemble tandis qu'elle les suivait d'un regard méprisant.

— Je vous envie presque, dit Marguin. Vous êtes libre, heureux, alors que je suis mal à mon aise, empêtré dans une personnalité que je n'ai pas voulue... J'aurais dû partir avant...

— Avant quoi ?

— Oh ! rien. Ne faites pas attention. Mais, par exemple, je voudrais bien avoir le courage de coucher dans mon apprentis. Une seule fois.

— Eh bien ! pourquoi pas ce soir ?

Marguin ne pouvait considérer cette proposition comme une réponse franche à toutes les insinuations qu'il avait péniblement insérées dans leur conversation de la soirée. Il restait sur la défensive, sachant qu'il ne pouvait avoir gagné aussi facilement.

— Non, je vais rentrer, l'air me fera du bien.

— Il est plutôt rare.

Lui serrant furtivement la main, Marguin s'enfonça dans l'ombre des arbres, laissant Vincent assez surpris. Il crut qu'il allait revenir, attendit un peu avant de se diriger vers la cour au fond de laquelle il allait coucher.

Marguin marcha comme un fou droit devant lui, n'arrivant pas à épuiser sa rancœur contre lui-même, jugeant sa réaction timorée avec une grande sévérité. Corti ne lui avait-il pas proposé de rentrer avec lui dans l'arrière-boutique ? Il n'y avait nulle trace d'ironie dans sa proposition. C'était lui qui voyait de la moquerie ou du mépris dans toutes ces choses délicates. Corti vivait en communauté et avait certainement connu des expériences sexuelles plus nombreuses que lui. Pourquoi se méfier, craindre le scandale d'une fin de non-recevoir ? Il ralentit son pas comme il arrivait sous les palmiers de l'avenue Gambetta.

Soudain il s'arrêta, se retourna. Non, Corti ne l'avait pas suivi. Après tout il avait fait le premier pas, moral, vers lui, et comme un imbécile, il s'était récusé. Pouvait-il effacer ce refus ? L'envie de retourner sur ses pas le faisait pencher comme un homme ivre. Oui, il avait bu, mais autre chose le disputait à l'alcool dans ses veines.

Aussi rapidement il refit le chemin en sens inverse, se moquant de repasser devant des gens qui l'avaient déjà vu. Il était certain que Corti l'attendait.

Dans le grand corridor qui conduisait à la cour il aperçut un vélosolex. Il ne savait à qui il appartenait, ne l'avait jamais vu et s'en moquait mais lorsqu'il aperçut l'ombre courtaude devant lui il s'arrêta.

Ce n'était pas Corti.

La silhouette se retournait, surprise. Marguin pensa tout de suite à un voleur. Il eut peur. Non seulement de l'homme, mais des explications qu'il devrait donner sur sa présence en cet endroit à une heure aussi tardive. Il recula mais l'ombre le rejoignait.

— Galoche ! Que fais-tu là ?...

— Non, dit Luigi. Taisez-vous...

Marguin eut l'impression qu'il allait pleurer. Il le vit qui levait le bras, un bras curieusement prolongé par un objet long. Il comprit :

— Tu es fou... Qu'est-ce que je t'ai fait ?...

C'était une barre d'appui de fenêtre que Luigi avait descellée dans son propre logement et transportée dans la sacoche de son vélomoteur. Elle frappa Marguin sur le crâne avec une violence sauvage. Le cordier poussa un cri terrible, tituba et tomba en avant sur le sol poussiéreux de la cour.

Luigi bondit vers son Solex, le poussa en-dehors du corridor, se mit à pédaler silencieusement. Il n'y avait personne dans les rues et ce ne fut que loin de là qu'il mit son moteur en route en le poussant d'un coup.

Déjà couché sur son matelas, Vincent Corti entendit le cri terrible poussé par le cordier. Il bondit sur ses pieds nus et ouvrit la porte de l'appentis, vit la forme étendue de l'autre côté de la cour. Il se précipita tandis que des lumières s'éclairaient au premier étage et donnaient assez de clarté pour qu'il reconnaisse l'homme.

— Marguin, mais que vous arrive-t-il ?

Il s'agenouilla, vit la terrible blessure d'où s'échappait du sang.

— Mais c'est M. Marguin, dit une voix.

Vincent se releva. Ils étaient déjà une dizaine autour de lui. Personne ne le connaissait. Tout de suite il comprit qu'il expliquerait mal sa présence dans la cour.

— Regardez, dit quelqu'un.

L'homme désignait la barre de fer abandonnée non loin de là.

— N'y touchez pas.

— Mais c'est un crime ! cria une femme d'une voix insoutenable.

Vincent hochait la tête lorsqu'il rencontra leurs regards. Lui, en pyjama, elle avec une robe de chambre le fixaient. Henri et sa femme, réveillés par le tumulte, venaient d'arriver dans la cour et déjà il lisait une condamnation formelle dans leurs yeux.

CHAPITRE IX

Il avait quand même dormi quatre heures lorsqu'on vint le chercher. C'était le commissariat local qui avait pris la décision de le retenir à titre de témoin principal. Jusqu'à 3 heures du matin, la cour et l'arrière-boutique de Marguin avaient été envahies par un nombre impressionnant de gens. Lui était surveillé par deux agents et la foule des curieux avait été refoulée dans la rue. Il avait encore dans la tête la rumeur inquiétante d'un quartier en pleine effervescence.

On le conduisit dans un petit bureau où il put boire du café et manger un petit pain. Il en laissa la moitié. Il aurait aimé fumer une cigarette.

Vers 9 heures, deux agents l'encadrèrent pour l'emmener dans un bureau beaucoup plus grand. Un homme chauve et corpulent se trouvait assis derrière une table. Il y avait trois autres inconnus avec lui.

Vincent Corti prit la chaise et posa ses mains sur ses genoux. On lui avait relevé ses empreintes avant de l'enfermer dans une cellule. Il avait encore les doigts tachés.

— Vincent Corti, né à Lyon le 4 juillet 1930. D'origine italienne. Vous avez déclaré « propriétaire » comme profession. Pouvez-vous vous expliquer là-dessus ?

— J'ai acheté une maison et des terres dans la vallée du Gapeau. La Tuilerie. Je vis là-bas avec ma femme et des amis.

— Une communauté, dit Fourrier. C'est bien ça ?

Le commissaire avait une courte barbe qu'il caressait souvent et parfois Corti pouvait entendre le crissement des poils.

— Oui, une communauté.

— Que faisiez-vous à Hyères, cette nuit ?

— Je suis venu travailler pour gagner un peu d'argent. Marguin m'a proposé de coucher dans l'appentis qui lui sert d'arrière-boutique. Hier après-midi je l'avais aidé à mettre de l'ordre. Le matin j'avais travaillé à la criée.

— Vous avez besoin d'argent ?

— Nous avons de plus en plus de difficultés à la Tuilerie. Il me fallait de l'argent liquide.

— Vous connaissiez Marguin depuis longtemps ?

— Plusieurs mois.

— Racontez-moi ce qui s'est passé hier au soir.

Corti commença au moment où le cordier était venu le trouver alors

qu'il mangeait son sandwich.

— Nous sommes allés chez Henri, un bar voisin. Marguin a commandé des whiskies.

— Insolite, non ?

— Oui, reconnut Corti, mais il paraissait vouloir se détendre. Nous sommes restés à la terrasse jusqu'à 23 heures.

— Combien de verres ?

— Deux chacun.

— C'est lui qui a payé ?

— Je l'avais prévenu que je ne pouvais offrir une tournée aussi chère. Il le comprenait. Je voudrais avoir de ses nouvelles.

Fournier le regarda en caressant sa barbe. Dans le silence oppressant ce geste faisait un bruit électrique.

— Il est dans le coma et dans un état désespéré.

— C'est affreux, dit Corti.

— Il est rentré avec vous ?

— Non. Nous nous sommes serrés la main et il est parti vers le centre-ville tandis que j'allais me coucher. Il y avait un quart d'heure à vingt minutes que j'étais allongé sur le matelas lorsque j'ai entendu ce cri atroce. Je suis sorti tout de suite, pieds nus et j'ai vu une forme allongée au fond de la cour, vers le porche du corridor.

— Marguin était donc revenu, d'après vous ?

— Je le suppose.

— Dans quelle intention ?

— Je l'ignore. Peut-être voulait-il me dire quelque chose. Je ne sais pas, c'est une simple hypothèse.

— Peut-être voulait-il vous surveiller sans se montrer ?

— Non. Il me faisait confiance.

Fournier baissa les yeux vers les papiers posés devant lui, prit une feuille :

— Saviez-vous qui était Marguin ?

— Mais un commerçant. Célibataire... Il a perdu sa mère qui devait le considérer comme un petit garçon... Je crois qu'il est timide, pas très à l'aise dans certaines circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Dans ses rapports sociaux.

Il y eut un chuchotement sur la droite. Les autres policiers échangeaient quelques mots.

— Mais encore ? Dites le fond de votre pensée ?

— Il avait besoin d'amitié, de chaleur humaine, mais ne savait comment s'y prendre.

— Saviez-vous que c'était un homosexuel ?

Corti n'eut aucune réaction. Il attendait.

— Ne vous a-t-il jamais parlé d'un certain Pierre Letray qui habitait

le Lavandou ?

— Son ami qui est mort dans un accident de la route ?

— Ces deux hommes étaient liés par une amitié particulière et voici quelques mois il a eu un comportement équivoque avec un jeune livreur.

— Je l'ignorais.

— D'après M^{me} Laroy, Marguin et vous paraissiez vous entendre parfaitement, hier au soir.

— Je ne connais pas cette dame.

— La femme d'Henri, le patron du bar.

Corti inclina la tête. Marguin parlait à voix basse en effet et pouvait prêter à confusion.

— Il me faisait quelques confidences sur sa vie, mais nous n'avons eu aucun comportement suspect.

— Ce n'est pas ce qu'elle dit. Êtes-vous certain que Marguin vous a quitté sur le trottoir et qu'il n'est pas rentré avec vous dans la cour ?

— J'ai dit la vérité, fit Vincent. Je n'ai aucune raison de mentir. Vous m'accusez d'un crime que je n'ai pas commis.

— Vous anticipez. Je ne vous accuse pas. Je cherche la vérité. D'après vous, que s'est-il passé ?

Son hésitation ne passa pas inaperçue. Il savait ce qui s'était passé. Le criminel inconnu qui redoutait son témoignage devait se trouver dans la cour lorsque Marguin était revenu, et les deux hommes s'étaient rencontrés. Marguin l'avait peut-être pris pour un cambrioleur et l'autre s'était affolé.

— Je pense qu'il a surpris un maraudeur, dit-il.

— Armé d'une barre de fer qui pèse lourd ? On ne vient pas cambrioler ainsi équipé.

— Peut-être pour forcer une porte.

— Dans ce cas, le bout aurait été aplati comme celui d'une pince monseigneur. Rien de tel dans ce cas. Cette barre n'était-elle pas dans l'arrière-boutique ?

— Je ne l'y ai pas vue. Nous avons pourtant mis de l'ordre durant tout l'après-midi.

— Quel a été le comportement de Marguin, alors ?

— Mais tout à fait normal.

— Aucune tentative équivoque de sa part ?

— J'ai travaillé seul la plupart du temps car il était souvent dérangé par des clients. Nous parlions assez peu et surtout de l'endroit où il fallait placer les marchandises.

— Qu'auriez-vous fait si Marguin vous avait fait des propositions précises ?

Corti réfléchit honnêtement. Peut-être se serait-il fâché, mais l'indulgence aurait été plus forte que tout.

— J'ai eu quelques problèmes de ce genre à régler à la communauté. Je ne suis pas un père-la-pudeur. Je lui aurai gentiment fait comprendre qu'il se trompait.

— Vous pratiquez la liberté sexuelle, à la Tuilerie ?

C'était un piège habile. Pourtant, il répondit franchement :

— Oui.

— Vous êtes marié ?

— Depuis deux ans.

— Votre femme n'est pas choquée de cette liberté ?

— Elle pense exactement comme moi.

— Vous recevez donc des invertis ?

— Rarement, mais cela arrive.

— Est-ce par largeur d'esprit ou bien pour satisfaire une curiosité équivoque ?

— Ma femme et moi formons un couple très uni. Je ne l'ai jamais trompée avec qui que ce soit. Et pourquoi avec des garçons dans le cas contraire, alors que certaines filles que nous recevons accepteraient de faire l'amour avec moi ?

Ce fut Fournier qui parut gêné. Il prit quelques notes.

— Ceci n'est pas un interrogatoire officiel. Nous devons tout reprendre cet après-midi et vous signerez votre déposition. Vous êtes le témoin principal, dans cette affaire.

— Je suis arrivé quelques secondes avant les autres.

— Ces quelques secondes sont très importantes, affirma le commissaire. Vous avez très bien pu poursuivre Marguin avec cette barre de fer et l'assommer dans un mouvement de colère en partie justifiée. Vous aviez bu deux whiskies. Avez-vous l'habitude de l'alcool ?

— Je reconnais que non. Je bois un peu de vin mais en très petite quantité.

— Votre communauté ne prêche ni le végétarisme ni l'abstinence, je vois.

En adoptant l'ironie. Fournier se dévoilait. Il perdait sa rigueur parce qu'il ne pouvait le prendre en défaut.

— Avez-vous relevé les empreintes sur la barre de fer ?

— Elles sont illisibles.

— Allez-vous me retenir ?

— Nous verrons ça tout à l'heure. Depuis quand travaillez-vous la terre ?

— Depuis bientôt deux ans.

— Et avant, que faisiez-vous ?

— J'ai été manœuvre dans une usine de Marseille. Un an.

— Bon et encore avant ? Il ne pouvait plus reculer.

— J'étais prêtre.

Leur stupéfaction l'agaça. Ils le regardaient comme une bête curieuse.

— Voulez-vous répéter ?

— J'étais prêtre. Curé, si vous le voulez. En dernier lieu à Digne. Vous pouvez vous renseigner là-bas.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ?

— Je n'en voyais pas l'utilité. Je suis un homme comme un autre, maintenant.

— Mais voyons, vous auriez dû... Nous sommes désolés.

Corti le regarda avec l'envie de lui montrer son mépris, réussit à se dominer.

— Pourquoi avez-vous quitté l'Église ?

— Parce que je n'avais plus la foi. Est-ce nécessaire, pour l'enquête ?

Décontenancé, Fournier hésitait. Plus personne n'osait respirer, et dans sa main les poils courts de sa barbe n'en finissaient pas de crisser de façon exaspérante.

— Nous devons établir votre profil social, psychologique, comprenez-vous ?

— Non. Mais pour satisfaire votre curiosité personnelle, je veux bien vous répondre.

Le commissaire se raidit :

— Je vous en prie.

— Vous m'avez soupçonné de montrer une curiosité équivoque. Je crois que vous n'avez rien à m'envier.

— Vous avez tort de vous exprimer ainsi. Vous insultez un magistrat dans l'exercice de sa profession.

— Je n'avais plus la foi. Puis j'ai rencontré ma femme. Mais j'avais déjà quitté l'Église. D'ailleurs, je me suis marié civilement. J'ai voulu rentrer dans ce monde qui me paraissait plus passionnant, plus vivant que celui que j'avais connu jusque-là. Est-ce suffisant ?

— Vous avez quitté volontairement l'Église, dites-vous ? fit Fournier d'un air déplaisant.

— Si vous voulez insinuer que j'aurais pu en être chassé, vous vous trompez. L'évêché de Digne vous donnera toutes les précisions que vous voudrez à ce sujet.

— Oh ! l'évêché... L'Église ne trahit jamais les siens, même ceux qui ont été priés d'abandonner le sacerdoce parce qu'ils étaient un objet de scandale.

— Dans ce cas, vos collègues de Digne pourront vous fournir des renseignements sur mon cas. Même les Renseignements Généraux. Peut-être vous diront-ils que j'ai assisté deux ou trois fois à des réunions gauchistes.

— Vous faisiez de la politique ?

— Non, mais je m'intéressais aux problèmes de mon époque. Une

fois sorti de l'Église, j'ai voulu connaître le monde ouvrier. Je me suis comporté lâchement car je n'ai pas pu le supporter plus d'une année. Alors, j'ai participé à la création d'un petit monde où les gens essaieraient d'être heureux et libres. Mais nous voici loin du meurtre de ce pauvre Marguin, monsieur le commissaire.

— Savait-il que vous étiez un ancien prêtre ?

— Non. Du moins, je ne le crois pas. Il y a très peu de personnes qui le sachent.

— À la criée, par exemple ?

— Je ne crois pas.

— Et dans votre communauté ?

— Les permanents, oui. Ceux qui ne font que passer l'ignorent et ça n'a aucune importance.

— Où avez-vous fait vos études ? Votre séminaire ?

— À Lyon. Vous pouvez également vous renseigner là-bas.

— Vous tenez donc tant que ça à ce que je demande ces renseignements ?

— Je suppose que vous allez le faire. Mais pour Marguin, vous vous trompez. S'il m'avait fait des propositions, je crois que je lui aurais d'abord ri au nez, et que ce serait lui qui aurait eu une bonne occasion de me frapper.

Tout de suite, il comprit que c'était maladroit.

— Voilà peut-être l'explication, dit Fournier. D'après ce que j'ai compris, il était assez ridicule et peu attirant physiquement ? Vous vous êtes peut-être défendu et, en le désarmant...

— Non. Il a été tué par un autre.

— Vous n'avez vu personne ?

— J'ai perdu une demi-minute environ, le temps de réaliser, de me lever et de sortir. L'agresseur a eu largement le temps de s'enfuir.

Fournier le regarda :

— Avez-vous d'autres vêtements ? Nous avons besoin des vôtres pour les faire analyser.

— Je dois en demander à ma femme.

— Nous allons nous en occuper. Vous n'avez rien d'autre à déclarer ?

Vincent Corti réfléchit longuement.

— Je ne crois pas. Les journaux parlent-ils de cette affaire ?

— Juste un entrefilet. Pourquoi ce souci ? Vous pensez à votre femme ?

Il sourit :

— Nous n'avons pas d'argent à gaspiller pour une presse insipide.

— De toute façon, votre femme est au courant. Les gendarmes sont allés enquêter chez vous, ce matin. Nous attendons leur rapport.

Que ferait Fabienne ? Aurait-elle la force de ne pas parler de cet

inconnu qu'il avait cru rechercher seul ? Il n'avait fait que le provoquer et Marguin était sa deuxième victime. Maintenant, il était certain que son agresseur venait pour le tuer lui.

— Vous paraissez inquiet, Corti. Craignez-vous le scandale ? On parlera certainement de ce que vous étiez avant. Ce genre d'information va attirer beaucoup de journalistes dans le coin. Un ancien prêtre, fondateur d'une communauté hippie, soupçonné d'un crime sordide, voilà qui nous en promet.

— Ce sera très sale, en effet, murmura Corti.

— Nous n'y sommes pour rien, reconnaissez-le, répliqua Fournier. En vous mettant en dehors de la société, de votre destinée logique, vous risquiez à tout moment de vous retrouver dans ce genre de situation.

Corti sourit.

— Vous en doutez ?

— Non, mais je me demande comment une destinée peut être logique.

Cette réponse fâcha visiblement Fournier. Pourquoi avait-il fallu que ce soit un homme trop infatué de lui-même qui s'occupe de cette enquête ?

— Vous devriez éviter ce genre de réflexion.

— C'est vrai, reconnut Corti. Mais nous sommes passés de la rigueur à la spéculation.

— On va vous garder encore quelques heures. Au début de l'après-midi, nous reprendrons cet interrogatoire et vous devrez signer votre déposition. Ensuite, vous aurez certainement affaire au juge d'instruction.

Corti se leva. Un inspecteur alla ouvrir la porte et les deux agents apparurent. Dans le couloir, il aperçut M^{me} Henri qui attendait assise sur un banc. Elle le regarda avec horreur puis tourna vivement la tête. Cette femme le prenait pour un assassin. Pour elle, il n'était qu'un vagabond dangereux. Il sourit. Dans quelques instants, elle apprendrait la vérité sur lui. Il aurait aimé voir son expression à ce moment-là.

— Est-ce que ma femme pourra me rendre visite ?

Un des agents fit la moue :

— On n'en sait rien. Ce n'est pas souvent qu'on retient quelqu'un pour un meurtre, dans cette ville.

Une fois dans sa cellule, il s'assit sur la couchette. Il voulait réfléchir à l'assassin, se mettre à sa place en cet instant précis. L'homme devait se trouver dans un état de demi-folie après ce deuxième meurtre accompli dans un moment de panique. Non seulement il avait manqué son coup, mais le seul homme capable de l'identifier était en vie et inaccessible tant qu'il resterait entre les mains de la police.

Puis il se posa pour la première fois une question dont l'importance capitale lui avait échappé. Comment l'assassin savait-il que ce soir-là, il devait coucher dans l'appentis de Marguin ?

CHAPITRE X

Lorsqu'ils étaient arrivés dans leur petite voiture bleue avec une lumière clignotante sur le toit, Grazia s'était tassée sur elle-même au milieu des abricotiers. Depuis le matin elle cueillait les fruits en compagnie de deux filles. Il y avait déjà plusieurs cageots pleins et ses deux jeunes compagnes avaient arrêté le travail pour discuter et manger des abricots. Elle ne comprenait qu'à moitié leurs paroles. Pourtant, elles s'exprimaient en français mais avec des expressions d'argot qu'elle n'avait jamais entendues ailleurs. Le mot « freak » revenait souvent et ne signifiait pas de l'argent dans leur bouche. « Underground » aussi, ainsi que « rock ». Elle avait l'impression d'être isolée avec deux étrangères venues du bout de la terre.

— Ça y est, la répression continue, dit l'une d'elles en apercevant les gendarmes. Ils continuent à faire chier Vincent et Fabienne. Jusqu'à ce qu'ils en aient marre et fichent le camp ailleurs. C'est toujours comme ça quand il y a un coin chouette comme celui-ci. Ils ont des ordres pour disperser les communautés.

L'autre approuva, se tourna vers Grazia :

— Tu as tes papiers, même ?

— Ils ne vont quand même pas lui chercher des histoires, non ?

— Ils sont tellement cons.

Au bout d'une heure les deux filles s'inquiétèrent vraiment. Grazia, elle, ne vivait plus mais ne le montrait pas. Déjà, elle calculait comment fuir dans la campagne si jamais elle voyait les deux uniformes venir vers les abricotiers.

— Si on allait voir ?

— Écoute, laisse faire Fabienne. Elle est capable de leur tenir tête même en l'absence de Vincent.

— Et Gérard qui n'est pas là.

— Attendons.

— Tu sais où il est, Vincent ?

Grazia avait écouté les conversations durant le repas de la veille au soir. Ainsi, elle avait entendu que l'ancien prêtre se trouvait à Hyères pour plusieurs jours, ce qui confirmait ce que son frère lui avait appris. Personne pourtant ne connaissait le motif exact de ce séjour et elle ne voyait qu'une seule explication. Comme Luigi s'en doutait, Corti le cherchait. Elle avait eu vite fait de se rendre compte de ce qu'était cette communauté. Un ramassis de voyous, de filles dépravées et de vieux clochards. Évidemment, la sérénité de Fabienne Corti

l'empêchait parfois d'être exclusive dans son jugement, mais lorsqu'elle en voyait qui s'embrassaient et qui faisaient presque l'amour devant tout le monde, elle rejetait en bloc cette faune. D'abord, ils n'avaient pas d'argent et Vincent Corti était allé en chercher en ville. Certainement en faisant chanter son frère au sujet de Benito Vicini. Et cette façon de l'appeler cavalièrement grand-mère et de n'avoir aucun respect pour son âge ! Tout juste s'ils ne la tutoyaient pas comme une moins que rien ! Et les trois trimardeurs qui la prenaient pour une des leurs et lui faisaient des clins d'œil et des gestes obscènes ?

— Cette fois, ils exagèrent, dit une fille. Crois-moi, il vaut mieux aller aux nouvelles.

— Attends. Moins on se montre, mieux ça vaut. Ils doivent éplucher le nom de tous les gens inscrits. J'ai mes raisons pour ne pas me montrer comme une conne.

Enfin ils sortirent après deux heures de présence. Grazia suivit le départ de la petite voiture de ses yeux durs, prit un cageot sous chaque bras et marcha vers la maison. Les filles suivaient, également chargées.

— Fabienne, pourquoi tu es si triste ?

— Que te voulaient-ils ?

— Jamais ils ne sont restés si longtemps.

Tous accouraient, les jeunes et les clochards qui abandonnaient leur chopine et leur hamac sous le figuier.

— Entrez, installez-vous autour de la table.

— C'est grave ?

— Très grave.

Ils obéirent en silence et le hasard voulut que Grazia se trouve assise près de Fabienne. D'un regard féroce, elle scruta le beau visage, les yeux allongés, devina qu'elle retenait ses larmes.

— Vincent a été arrêté. On le soupçonne d'avoir assassiné un homme, cette nuit.

Aucun ne comprit pourquoi la vieille trimardeuse arrivée la veille se dressait soudain, livide. Fabienne ne lui jeta qu'un regard distrait.

— C'est impossible... Pas Vincent... C'est une erreur judiciaire... Ils inventent n'importe quoi pour nous avoir...

— Attendez... Il s'agit d'un certain Marguin. Un commerçant que Vincent connaissait bien. Il couchait cette nuit dans son arrière-boutique.

Grazia s'assit, les jambes molles d'émotion. Elle avait cru qu'il s'agissait de Luigi et déjà son regard avait cherché un couteau sur la pierre d'évier pour le plonger dans le ventre de cette femme. Marguin, le cordier ? Luigi lui en avait parlé. Pourquoi ce prêtre aurait-il tué cet homme ?

— Vincent a déclaré qu'il dormait lorsque l'homme a crié. On l'avait frappé avec une barre de fer. En plein sur le crâne. Lorsque les gendarmes sont venus, ils ne savaient pas s'il était mort.

Une barre de fer. Luigi s'était aussi servi d'une barre de fer pour tuer Benito Vicini à Digne. Grazia croisa ses mains et regarda le bois rugueux de la table.

— Vincent a déclaré qu'il ne pouvait s'agir que d'un maraudeur. Mais comme on l'a trouvé près du corps, on l'a retenu comme suspect.

— Et les gendarmes, que voulaient-ils ?

— M'interroger sur les motifs qu'avait Vincent de se trouver à Hyères, si j'avais entendu parler de Marguin et des tas d'autres choses stupides.

Elle appuya son front sur sa main.

— C'est si absurde... Vincent est incapable...

Un bruit de moteur naquit dans la campagne.

— C'est Gérard, dit-elle. Il doit avoir des nouvelles.

Le garçon sauta à terre à peine la fourgonnette immobilisée. Il paraissait surexcité.

— Ma pauvre Fabienne...

— Je sais, les gendarmes sortent d'ici.

Il se laissa choir sur le banc, découvrit seulement les autres.

— Vous discutiez ? À la criée on ne parle que de ça. La plupart accusent Vincent. Vous pensez, un hippie, un type qui vit en marge de la société... Les plus vaches sont les patrons d'un bar. Chez Henri. La femme raconte même des choses ignobles...

— Continue.

— Il paraît que Marguin serait un homosexuel... Et qu'ils sont partis ensemble hier au soir... Vous pensez. C'était un type assez ridicule, ce Marguin. Rien qui puisse donner envie... La police judiciaire de Toulon est arrivée et il paraît qu'ils vont l'interroger ce matin.

— Où est-il ?

— Au commissariat.

— Ils ne lui ont pas fait de mal ?

— Je ne crois pas.

Grazia enregistrerait chaque parole, chaque expression et une joie énorme commençait de la gonfler au point qu'elle craignait de la laisser paraître. Pas une seule fois il n'avait été question de son frère. Personne ne le soupçonnait. Car elle était certaine qu'il avait tué ce Marguin. Le cordier avait dû le surprendre au moment où il s'apprêtait à pénétrer dans l'arrière-boutique où dormait le prêtre défroqué.

— Mais enfin, ils ne voient pas que Vincent est incapable de frapper un homme, dit la fille. Ces flics, lorsqu'ils tiennent quelqu'un, ils ne cherchent pas plus loin. Ils vont essayer de tout lui mettre sur le dos.

— Personne n'a vu l'assassin ? Même pas une ombre ? demanda un

garçon.

Gérard secoua la tête, prit un verre et le plongea dans le seau d'eau fraîche.

— Rien.

Grazia eut alors l'impression que Fabienne Corti avait envie de parler. Elle la détestait. D'abord, elle vivait en état de péché puisqu'elle avait épousé un prêtre. Et puis elle avait dû lui donner un nom et la femme avait rédigé une carte qu'elle lui avait remise, mais avait également noté ce nom sur une fiche. Grazia ne pouvait supporter la pensée que n'importe qui pouvait lire cette fiche.

— Ce n'était pas Marguin que cet inconnu voulait tuer, dit soudain Fabienne.

Ils se turent tous et Grazia enfonça ses ongles dans le bois de la table.

— Je vous surprends, n'est-ce pas ? Oh ! je ne devrais pas parler sans l'autorisation de Vincent... Et lui-même n'accepterait même pas la moindre allusion à cette histoire... Mais je suis si désemparée... Vous êtes tous nos amis, nos frères et nos sœurs.

Elle souriait affectueusement :

— Cet homme voulait tuer Vincent.

Ils ne posaient aucune question, n'échangeaient ni un mot ni un regard. Ils la fixaient et si elle s'était tue ils n'auraient jamais cherché à en savoir plus.

— Je crois qu'il faudra le sauver malgré lui. Et je crois que nous devons débattre de cette question très grave, entre nous.

— Tu veux une cigarette ? lui proposa une petite blonde au visage consterné.

Fabienne la prit et on lui tendit du feu. Grazia ne put s'empêcher de pincer ses lèvres de dégoût.

— Certains vont être surpris, d'autres non car ils connaissent la vérité. Vincent n'a pas toujours été un homme indépendant. Il y a trois ans, il appartenait à une organisation rigoureuse, puissante. L'Église catholique. Il était prêtre.

Ils reçurent cette révélation avec beaucoup de dignité. Grazia en fut surprise. Aucun ne s'offusquait, personne ne faisait une seule réflexion.

— Puis il a perdu la foi. Je ne vais pas vous expliquer ni pourquoi ni comment. Vous le comprenez aisément, vous qui connaissez Vincent et l'aimez.

Et ces jeunes dévoyés approuvaient tous. Seuls, les trois trimardeurs restaient impassibles. Pour eux, c'était tout à fait incompréhensible.

— Il y a quelques années il a reçu un homme en confession, À son corps défendant, presque. Déjà, à cette époque, il répugnait à recevoir les confidences de gens conditionnés par la religion. Il s'occupait

surtout de vieilles bigotes, pensant que leurs aveux n'engageaient pas tellement sa responsabilité. Et puis, il y a eu cet homme. Il ne l'a pas vu. Il n'a entendu que sa voix. L'homme lui a confessé un crime. Je n'en sais pas plus car Vincent ne m'a pas donné d'autres précisions. Mais cet homme vit à Hyères. Il a rencontré Vincent dernièrement et il croit que Vincent veut le forcer à se livrer à la police. C'était ce qu'il lui avait conseillé à cette époque.

— Ce doit être un type un peu fondu, non ! lança une fille.

Grazia lui jeta un long regard haineux. Elle aurait aimé lui faire du mal, à cette petite garce.

— L'inconnu lui a téléphoné. Dernièrement, alors qu'il était chez cet Henri. Il l'a menacé s'il ne quittait pas la ville. Vincent a pris ces menaces au sérieux. Il a eu peur pour moi, pour la communauté. L'homme croit qu'il est toujours prêtre.

— Demain, les journaux lui annonceront à grands titres qu'il ne l'est plus, fit Gérard le visage sombre.

— S'il ne le sait déjà, puisqu'il est passé aux actes cette nuit.

— Comment savait-il que Vincent se trouvait dans cette arrière-boutique ?

— Il avait dû le suivre.

— Que voulait faire Vincent ?

— Le rencontrer pour tenter de le convaincre qu'il ne parlerait jamais, que ce secret était enfoui à jamais en lui. Mais il ne s'attendait certainement pas à une telle violence.

— C'est une situation paradoxale, dit un jeune homme brun et mince à la diction un peu affecté. Nous comprenons parfaitement l'attitude de Vincent. Pour se disculper, il ne peut raconter cette histoire.

— Pourquoi ? lui lança une fille agressive. Il ne va pas quand même se laisser accuser sans réagir, non ?

— Écoute, lui dit le garçon. Si un criminel se réfugiait ici nous nous serrerions tous les coudes pour le protéger et le cacher, non ? Sinon, nous n'aurions plus aucune raison d'être ensemble. Il ne s'agit pas de justifier le crime, mais lorsqu'un homme est traqué, ce n'est pas à nous de jouer les flics.

— Mais c'est de la légitime défense, riposta la fille.

Alors un autre garçon au visage allongé lui répondit :

— La légitime défense ? Tu veux savoir ? C'est un commerçant qui a inventé ça pour pouvoir tirer sur les chapardeurs de son étalage ou par un paysan qui protégeait ses pommes. Plus tard, on a utilisé cette notion pour justifier la guerre. Et tu vois où ça nous a menés.

— Enfin, vous n'allez pas laisser condamner Vincent ? Ce type existe ; il faut le retrouver.

Toujours cette petite garce que Grazia aurait étranglée avec volupté.

— C'est ça, la curée, hein ? Avant toute chose, il faudrait connaître l'opinion de Vincent.

— Il a raison, dirent plusieurs des jeunes attablés.

Les paupières fripées de Grazia voilaient l'intensité de son regard. À plusieurs reprises, celui qu'on appelait Gérard l'avait regardée de façon étrange.

— Nous pourrions faire notre enquête en ville. Personne ne fera attention à nous, dit un autre garçon. Nous pourrions réunir des renseignements.

— Et si tu découvres ce type, qu'en fais-tu ? Tu le garrottes et tu le livres aux flics ?

C'était toujours le même problème et ils ne pouvaient accepter cette idée de faire un travail de basse police.

— C'est peut-être une pourriture de bourgeois plein de fric ! lança quelqu'un.

— Pas de justice de classe, répondit un autre. Si on part sur cette idée, c'est qu'on a besoin de se justifier. J'aime bien Vincent, mais pour le tirer de là, je ne vais pas jouer les Maigret. Tu ne m'en veux pas, Fabienne ?

Elle secouait la tête. Autour d'elle, Grazia brûlait d'appréhension. Ils la déconcertaient. Tantôt elle les sentait prêts à se ruer sur la piste de son frère, tantôt ils jouaient les grands seigneurs. Elle ne comprenait pas le sens de ces discussions. Elle les détestait puis frissonnait de peur lorsqu'ils essayaient de cerner la personnalité de son frère. Lorsqu'ils avaient parlé de bourgeois riche, elle avait respiré de soulagement.

— Vous voyez un bourgeois avec une barre de fer ? Moi, je crois que c'est plutôt un pauvre type... qui ne doit pas être très équilibré mentalement. Un être un peu fruste, qui suit son instinct. Lui a reconnu Vincent alors que Vincent n'a jamais vu son visage. Depuis quelques jours, il s'attache à ses pas. Il le côtoie peut-être à la criée, chez Henri, peut-être même chez Marguin.

Elle ferma les yeux. Ce garçon au visage enfoui dans une broussaille de barbe et de cheveux lui faisait peur. Lui pouvait reconnaître son frère dans la rue. Au premier coup d'œil.

— Il l'aurait remarqué. Fabienne parla avec douceur :

— Vincent m'a dit que c'était un être naïf... Mais il n'a pas voulu ajouter autre chose. Il croyait disposer de suffisamment d'éléments pour le retrouver.

— Et tu crois qu'il l'aurait convaincu ? Le gars lui aurait plongé un couteau dans le ventre, un point, c'est tout !

— Certainement. Mettez-vous à la place de ce type. Pour qu'il confesse quelque chose d'aussi grave qu'un crime, il faut qu'il soit vachement croyant... Et voilà qu'il découvre que le prêtre à qui il s'est confessé le traque... De quoi prendre un coup de sang, non ? D'ailleurs

qui vous dit qu'il n'a pas découvert que Vincent a plaqué l'Église et s'est marié ? Après tout, c'est facile à savoir, non ? Il suffit de s'adresser à l'évêché dont dépendait Vincent.

C'était une des filles avec lesquelles elle avait ramassé des abricots depuis le matin. Cette fois, elle avait parfaitement compris les mots qu'elle employait. Ils l'inquiétaient de plus en plus avec leurs parolotes. Et cette Fabienne qui ne voulait pas en dire davantage ? Que savait-elle de plus ? Lorsque son mari serait officiellement inculpé, elle ne reculerait devant rien. Grazia souhaite qu'elle meure. Que la justice divine la foudroie pour avoir débauché un prêtre. Elle prierait dès qu'elle serait seule, pour l'obtenir.

— Nous n'avons encore pris aucune décision, leur fit remarquer Gérard. Les sentiments d'humanité c'est bien gentil, mais Vincent est en taule et c'est tout ce que je vois. Si nous ne l'aidons pas à sortir de là, c'est pas les flics qui le feront.

— Tu veux dire que tu serais partisan de rechercher ce type ?

— Vous voyez d'autres solutions ? demanda Gérard d'une voix ferme. Moi pas.

— Bon, admettons qu'on le trouve, ce mec, qu'est-ce qu'on en fait ? On le fourgue aux flics ?

— Mais non, ironisa un autre, on va lui faire la morale pour qu'il aille se livrer bien gentiment.

— Ta gueule ! Ce n'est pas drôle !

— On peut lui donner vingt-quatre heures..., proposa une fille.

— Dans la chasse à courre, on donne aussi du temps au cerf ou au renard avant de cavalier après.

Gérard cogna du poing sur la table, ce qui n'était pas du tout dans ses habitudes.

— Vous critiquez mais vous ne construisez rien.

— Dis donc ! c'est une réflexion réac, ça, lui lança une fille furieuse. On veut bien faire quelque chose, mais sans tout foutre en l'air. Tu crois qu'il serait content, Vincent, de rentrer ici la gueule réjouie en pensant qu'un autre est à sa place derrière les barreaux ?

— Pardon, l'autre a quelque chose à se reprocher. Merde, alors, deux crimes dans sa vie, il me semble que ça compte !

— Je pense à une chose, dit celle que Grazia traitait de garce. Ce type, pourquoi il ne viendrait pas ici pour savoir par exemple si Fabienne n'est pas dangereuse pour lui ?

La sœur de Galoche se tassa sur elle-même comme s'ils la regardaient tous.

CHAPITRE XI

L'expéditeur se planta devant lui, les bras croisés :

— Dis donc, Galoche, tu n'as pas le moral, aujourd'hui. Faudrait quand même faire un effort. C'est le crime qui te chamboule comme ça ?

Luigi saisit les cagettes et s'enfonça dans l'entrepôt. On finirait par le remarquer, s'il continuait. La peur collait à lui depuis qu'il avait dû faire un effort pour venir travailler à la criée. En arrivant, il avait vu les groupes devant le magasin du cordier, les deux paniers à salade, les agents. Chez Henri, l'effervescence était à son comble, constamment relancée par le récit de la femme d'Henri. Le patron, lui, commençait à trouver que sa femme exagérait. Elle ne s'était pas couchée de la nuit et tenait le coup grâce à de nombreuses tasses de café. Il la connaissait. Elle finirait par craquer.

— On m'attend au commissariat pour 10 h 30. Je leur dirai ce que je pense, moi !

Corti était entre les quatre murs du commissariat, bien à l'abri, et il allait tout raconter. L'histoire de Digne, l'assassinat de Benito Vicini, le coup de téléphone. Les policiers comprendraient vite qu'ils s'étaient trompés. On ne peut pas retenir un prêtre comme un vulgaire criminel, même s'il a quitté l'Église.

Profitant d'un petit sursis, il alluma une moitié de cigarette, alla boire un verre. Pour approcher du comptoir, il dut insister mais sans se faire remarquer. La femme d'Henri avait fini par rentrer dans sa cuisine et son mari répondait à peine aux questions. Luigi Sorgho lui demanda un café.

— Galoche, viens me transporter une vingtaine de cagettes.

Il but son café en soufflant dessus, sortit dans la rue. Avec son diable lourdement chargé il dut passer devant l'entrée de la cour. Un agent empêchait les gens étrangers à l'immeuble d'entrer. C'était là qu'il avait laissé la barre de fer. Il lui fallait en trouver une autre pour la sceller à nouveau à sa fenêtre. Il avait peur que quelqu'un, levant la tête vers son logement, ne découvre son absence. Il était à moitié soûl lorsqu'il l'avait dégagée de ses logements avec un burin. Un voisin avait pu l'entendre. Pour taper avec le marteau, il avait coiffé la tête de l'outil d'un vieux chiffon mais, dans la nuit, le bruit avait pu intriguer.

Grazia avait-elle trouvé la Tuilerie ? Il l'avait attendue toute la nuit et si elle était rentrée alors, il l'aurait convaincue de fuir tout de suite.

Il ignorait où elle se trouvait. Bien sûr, elle apprendrait pour Marguin. Elle ne serait pas contente mais ne pourrait pas exiger qu'il aille se confesser, cette fois. Rien à faire. Une bêtise suffisait. Il n'aurait jamais dû la laisser partir. Il avait besoin d'elle, ici. Elle l'aurait empêché de sortir, la veille au soir ou du moins, de desceller cette barre d'appui.

Il s'attarda dans la criée bien après la fin des ventes, mais beaucoup de gens faisaient comme lui, espérant d'autres nouvelles sur le crime de la nuit. De temps en temps il pénétrait chez Henri pour boire un café, tendait l'oreille, passant de l'espoir le plus fou à la panique, lorsque quelqu'un émettait des doutes sur la culpabilité de Corti.

— Alors, Galoche, on ne rentre pas place du Marché ?

Il secoua la tête.

— Tu vas voir ta sœur ce qu'elle va te dire...

— Elle n'est pas là.

Ça lui avait échappé mais l'autre s'éloignait déjà, ne prêtant pas attention. Il passa la main sur son visage en sueur, fit tomber son morceau de cigarette, devint d'une pâleur atroce. La veille, n'avait-il pas, comme à son habitude, une moitié de Gauloise ainsi coincée sur son oreille ? Il les coupait soigneusement. Un enquêteur pouvait s'étonner si par hasard on la trouvait. Il ne pouvait se souvenir car il avait vécu plusieurs heures dans un état de demi-folie. Il avait vu les deux hommes attablés à la terrasse du café lorsqu'il était passé sur son vélomoteur dont il avait éteint le phare. De loin, il les avait surveillés, attendant qu'ils se séparent. Jamais il n'aurait imaginé que le cordier reviendrait sur ses pas. D'ailleurs, il ne comprenait rien aux sous-entendus que l'on faisait sur Marguin. Sa victime ne l'intéressait pas et le fait qu'il soit encore en vie l'indifférait. Il n'avait aucun doute sur sa fin prochaine. Le coup qu'il lui avait porté était de ceux qui ne laissent aucune chance.

— Alors, Galoche, qu'est-ce que tu as fait de ta sœur ? demanda Henri qui avait entendu sa réponse.

Luigi Sorgho baissa la tête vers sa tasse de café vide :

— Partie en voyage.

— Et tu la laisses voyager seule ?

Mais lui aussi se moquait bien de sa réponse. Il fila à l'autre bout du comptoir. Luigi avait envie de s'attarder encore un moment mais, peu à peu, même les plus curieux se lassaient et s'en allaient. Il finirait par se faire remarquer. Jamais il n'avait quitté le quartier aussi tard dans la matinée.

— Tu t'en vas ? dit Henri à sa femme qui sortait de la cuisine maquillée et portant une robe rouge.

— On m'attend au commissariat pour ma déposition.

— Avec toute la plonge qui reste à faire ?

— Comment veux-tu que je fasse ?

Comme il paraissait furieux, elle eut une idée, désigna discrètement Sorgho. Son mari haussa les sourcils puis réfléchit quelques secondes.

— Dis donc, Galoche, tu pourrais pas me laver quelques verres, quelques tasses ? Ma femme doit aller en ville.

Sa femme intervint :

— Tu pourras manger avec nous, à midi.

— Mais oui, puisque tu es seul, et tu gagneras quelques sous.

Luigi trouva l'offre inespérée. En restant sur place, il serait au centre des informations nouvelles sur le crime, alors que dans la vieille ville, faute de connaître des gens, il serait dans l'ignorance. Mais si Grazia rentrait ?

— Tu pourras partir après manger, lui dit Henri comme s'il lisait dans ses pensées.

— Ça va.

Tout de suite il se mit au travail dans l'évier à double bac de la cuisine. Il commença par les verres, les transportait au fur et à mesure de l'autre côté quand il les avait essuyés. Le bar ne désemplassait pas alors que d'ordinaire il ne travaillait que durant la criée.

— Dis donc, Henri, t'a trouvé une jolie serveuse.

— Alors, Galoche, tu te recycles ?

Il s'attardait dans le bar, espérant toujours surprendre une nouvelle inédite, mais apparemment personne n'en savait davantage. Seule la femme d'Henri apporterait du neuf.

— Dis donc, tu es doué, lui dit Henri. Les verres sont bien essuyés, sans traces.

Grazia lui faisait faire la vaisselle, parfois...

— On dirait que tu as toujours été dans le métier. Qu'est-ce que tu faisais avant d'apparaître sur la criée, un beau jour ?

Il bredouilla quelque chose, disparut dans la cuisine.

— C'est vrai ça, dit un client. Il est arrivé du jour au lendemain, la Galoche. Il n'est pas d'Hyères.

— Pas plus de trois ans qu'on le voit dans le coin, ajouta un autre.

— Je crois qu'il était dans les Basses-Alpes.

— Pardon, monsieur, plaisanta le premier client, les Alpes-de-Haute-Provence, s'il te plaît. Ça sonne quand même mieux.

Cette conversation à bâtons rompus arrivait aux oreilles de Luigi Sorgho qui tournait le dos à la porte de la cuisine. Il avait du mal à rester tranquille. Ainsi, les gens savaient qu'il avait habité ce département. Et ce n'était pas tout.

— Paraît qu'il était dans le bâtiment.

— Pourquoi il n'y est pas resté ? Même ici on trouve de bonnes places. Avec tout ce qui se construit.

— Hé ! Galoche, l'interpella-t-on lorsqu'il reparut avec un plateau de verres et de tasses, pas vrai que tu étais maçon ?

Il secoua la tête.

— Sacré menteur ! s'indigna le client. J'ai un copain qui t'a rencontré à Digne, je crois.

— Pas moi, grogna Galoche.

— Tu crois que tu peux passer inaperçu, fit l'autre avec insistance.

— Laisse tomber, dit Henri, il n'aime pas qu'on l'ennuie. Il ne fait pas de bruit, sirote ses cafés et ses rosés en silence, et il n'emmerde personne.

— Pour ça, c'est vrai...

— N'empêche qu'il est de Digne. Même que je ne me souviens pas ce que faisait sa sœur... Un drôle de truc.

— Pas le tapin, non ! lança quelqu'un.

Les gros rires atteignirent Luigi comme une énorme tape dans le dos. Jusque-là il avait vécu comme dans un cocon et il y avait quelqu'un pour tout savoir de sa vie antérieure.

— Bon sang, un drôle de truc !... On me l'a dit... Maintenant, elle fait des ménages... Mais là-bas... Oui, elle dépouillait des peaux... Dans une pelleterie... Il paraît que...

Il pinça son nez de façon significative et les autres eurent des sourires silencieux qui firent plus de mal à Luigi qu'un rire moqueur. Mais le pire était que cet homme sache tant de choses sur Grazia et lui-même.

— Vous pensez, c'est Fredo qui m'a raconté... Vous savez, Fredo ? Il est de Digne.

Luigi apporta encore des verres qu'il se mit à aligner sur une étagère sous le comptoir. Les autres parurent embarrassés et celui qui venait de parler crut devoir inviter l'Italien.

— Tu bois un coup avec nous ?

Il fit signe que oui et le patron lui servit un verre de rosé glacé qu'il but d'un trait en renversant sa tête au fur et à mesure.

— Dis donc, c'est une vraie autoroute, ton gosier.

— Une cigarette ?

— Merci, dit Luigi.

— Pourquoi tu n'es pas resté dans le bâtiment ?

— Malade..., murmura-t-il. Très malade...

Puis il s'enfuit vers la cuisine. Il regrettait d'avoir écouté sa curiosité. Sans son désir de savoir, il serait tranquillement installé chez lui. Et il avait oublié complètement cette barre d'appui qu'il devrait remplacer. Comment s'en procurer une ? Avec son Solex il ferait le tour de la ville, à la recherche d'un chantier de démolition. Il avait quelques chances. Et si Grazia rentrait plus tôt qu'il ne l'attendait ? Elle risquait de s'affoler en ne le trouvant pas chez eux.

Le brouhaha l'attira dans le bar. La femme d'Henri venait de rentrer, et devenait la vedette du petit noyau de ses clients entêtés qui

l'avaient attendue tout le matin.

— Alors, c'est bien lui ?

Elle passa de l'autre côté du bar, à cause de l'estrade d'où elle pouvait dominer son monde, les parcourut d'un regard brillant qui annonçait des révélations inattendues.

— Vous ne savez pas ?

— Nous fais pas languir, protesta son mari.

— Corti, enfin celui qu'on a arrêté, quoi... C'est un curé... Enfin un ancien curé. Ce sont les flics qui me l'ont dit. Et maintenant il est même marié.

Le silence qui suivit remplit la femme de satisfaction. Elle avait eu son petit succès. Pour les faire languir un peu encore, elle demanda quelque chose à boire à son mari.

— Un cassis avec beaucoup de glaçons... J'ai la gorge sèche. Ils m'ont fait parler...

— Qu'est que t'as raconté encore ? bougonna son mari.

Depuis le meurtre il devenait plus prudent, pensait que sa femme n'aurait pas dû se mettre ainsi en avant.

— Mais la vérité, pardi ! Que crois-tu que j'ai dit, des mensonges ? Que Marguin et lui sont restés jusqu'à 23 heures à boire des whiskies...

— Deux whiskies, pas des...

— C'est pareil, non ? Même que Marguin paraissait un peu éméché. Je l'ai quand même vu... Il me tardait qu'ils s'en aillent et j'ai tout entendu derrière le rideau. Il le cherchait, quoi... L'autre ne s'en rendait peut-être pas compte ou bien faisait semblant parce que Marguin l'avait invité en disant qu'il paierait.

— Pourquoi il n'est plus curé, ce Corti ? demanda le client qui savait que Luigi et sa sœur venaient des Alpes-de-Haute-Provence.

— Ça, j'en sais rien.

— Il n'aurait pas été fichu dehors pour des histoires pas très propres, des fois ?

— Les flics disent que non. Tu sais, Henri, il y avait le grand marrant avec une petite moustache ? Celui qui vient se faire payer un coup quand il est dans le coin...

— Oui, et après ? grogna son mari.

— Dis donc, toi, tu es mal tourné, on dirait. Parce que je suis allée au commissariat ? C'est lui qui m'a tout raconté. Ça a fait un drôle de cinéma lorsque Corti a révélé ça. Du coup, ils sont en train de changer d'opinion à son sujet. Vous pensez, un ancien curé ! Quoiqu'il aurait fait de la politique, dans le temps.

— Un sale casseur, hein ? fit le client, mufla en avant.

Henri lui jeta un coup d'œil, se souvint qu'il faisait partie des C.D.R. Il essaya de faire comprendre à sa femme de ne pas trop en dire.

— Ça, je n'en sais rien... Mais c'est peut-être pour se marier qu'il a quitté la soutane.

— Bah ! ils sont tous en civil, dit un autre client. Et d'où vient-il, ce Corti, on le sait ?

— Maintenant, il habite dans le coin, mais avant il était à Marseille. Mais je crois que j'ai entendu parler de Digne.

Depuis quelques instants Luigi Sorgho, qui avait terminé son travail, se tenait au bout du bar mais côté clients, son verre de rosé à la main. Il n'avait rien perdu de la conversation. Cette fois, il se vit perdu à cause du nom de Digne.

— Dis donc, Galoche, t'as jamais entendu parler d'un curé Corti lorsque tu étais là-bas ?

— Quoi ! il a habité Digne, lui ? s'exclama la femme.

— Sûr, il y était maçon.

Luigi supportait mal tous ces regards braqués sur lui. Il secouait la tête mais sans grande conviction.

— Il est comme nous, Galoche. Son église c'est le bistrot, dit un autre consommateur.

Et, dans un éclat de rire, la conversation dériva vers un autre sujet.

CHAPITRE XII

Lorsque les gendarmes remontèrent à la Tuilerie, un peu avant midi, Grazia Sorgho réussit à quitter la maison sans se faire remarquer et s'enfonça dans les chênes-lièges et les buis de la colline, tomba sur les trois trimardeurs qui avaient entendu de loin la voiture de la gendarmerie et s'étaient confortablement installés dans l'herbe sèche avec une bouteille de vin.

— Viens boire un coup, lui lança l'un d'eux. Faut pas t'en faire. Ils viennent pas pour nous. Et puis, tu as tes papiers ?

— C'est toujours pour Vincent, lui dit un autre. Allez, bois... Il est de l'année dernière et doit faire dans les treize.

Pour ne pas se faire remarquer, elle but une gorgée. Le vin tiédasse la rebuta.

— T'es pas porté dessus, hein ? Mais on peut savoir d'où tu viens ?

À cause des gendarmes, elle était coincée. Elle dut s'accroupir avec eux.

— Marseille, dit-elle.

— Dis donc, comment tu fais pour avoir des frusques aussi neuves ?

Elle dut raconter, elle qui ne parlait presque jamais, une histoire invraisemblable. Si invraisemblable qu'ils la crurent. Elle resta avec eux jusqu'au départ des gendarmes.

— Ils voulaient des habits pour Vincent, dit Fabienne. Je suppose qu'ils vont faire analyser ceux qu'il portait ce soir-là.

Grazia nota ce détail. Dès qu'elle retrouverait son frère, elle laverait les vêtements qu'il portait lorsqu'il avait tué Marguin.

— On mange, dit-elle. Il faut que je descende à Toulon.

— Toute seule ? demanda Gérard.

— Oui... Mais je peux vous dire pourquoi. Je vais me rendre à la rédaction du quotidien local pour compulser les archives. Ils doivent avoir les numéros qui parlent de ce crime de Digne.

— Tu es sûre que ça se passait à Digne ? demanda un garçon.

— Si les dates coïncident, il n'y a aucune raison pour que je me trompe... N'oubliez pas qu'il s'agit d'un crime impuni.

— Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, ricana un autre.

— Je suis sûre de faire des découvertes. J'ai parfaitement compris vos scrupules... Vous ne pouvez pas jouer les flics... C'est à moi de sortir Vincent de là... Même s'il m'en veut par la suite. J'ai bien réfléchi. Lui ne parlera jamais et son silence l'accablera.

Il était difficile de savoir s'ils approuvaient ou non mais ils

comprenaient sa décision.

— Alors, pas la peine de descendre en ville ?

— Pas aujourd'hui... Nous verrons demain.

— Et si tu obtiens ce renseignement ? Si tu retrouves un crime identique ayant été commis à Digne ? Dans les mêmes conditions, car il paraît que les assassins n'ont aucune imagination ? dit la fille que Grazia appelait la Garce.

— Je ne sais pas... De Toulon, j'irai jusqu'à Hyères. J'essayerai de voir Vincent.

— Ces salauds ne voudront pas.

— Je rentrerai tard, dit-elle simplement, signifiant par là qu'elle ne renoncerait pas aisément.

— Veux-tu que nous descendions tous à Hyères et que nous nous regroupions devant le commissariat pour une manifestation silencieuse de solidarité ?

— Non. C'est trop tôt. Nous en reparlerons si vous voulez bien.

Bien avant la fin du repas, Grazia Sorgho quitta la salle sans attirer l'attention. On ne s'occupait pas d'elle et c'était très bien ainsi. Elle récupéra son cabas dans le dortoir situé derrière, s'éloigna à travers les arbres fruitiers et ne rejoignit le chemin de terre que lorsqu'elle fut hors de vue. Alors elle s'installa dans l'ombre légère d'un cerisier dépouillé de ses fruits et attendit. Il n'y avait pas d'autre chose à faire. Elle ne savait pas encore comment elle s'y prendrait, mais elle avait décidé que Fabienne Corti ne parlerait pas.

Bientôt le soleil remplaça l'ombre mais elle ne bougea pas, tassée sur elle-même, se confinant dans sa transpiration et la chaleur de ses vêtements sombres.

Lorsqu'elle entendit le moteur de la fourgonnette, elle se leva et se mit à marcher. Fabienne aperçut cette forme noire et ralentit pour s'arrêter à sa hauteur.

— Vous partez ?

— Il faut que j'aille à Hyères, dit Grazia.

— Je passe d'abord à Toulon, puis j'irai à Hyères. Cela vous va ?

— Parfaitement.

Elle s'installa sur le siège fatigué et, par acquit de conscience, regarda par la lucarne. Il n'y avait personne à l'arrière. Fabienne conduisait nerveusement. Lorsqu'elle fut sur la route nationale elle fit un effort pour s'intéresser à sa compagne.

— Alors, vous nous quittez ?

— Je reviendrai. Faut que j'aille voir quelqu'un à Hyères.

Et avec une aisance qui ne la surprit même pas elle inventa une histoire.

— Une amie, Italienne comme moi. Son fils est agent de police à Hyères. J'ai pensé qu'elle pourrait me donner des nouvelles de votre

mari.

Émue, Fabienne sourit :

— C'est formidable... Et moi qui pensais que vous nous quittiez parce que les gendarmes venaient trop souvent à la Tuilerie. Vous connaissez donc cette femme ?

— Je n'ai pas toujours été sur les routes... Elle et moi nous travaillions ensemble, autrefois. Vous verrez, elle est très gentille. Si elle peut faire quelque chose, elle ne refusera pas son aide.

Fabienne s'étonnait à peine que cette femme solitaire, peu bavarde, lui propose ainsi son soutien. Depuis qu'ils étaient installés à la Tuilerie, ils avaient toujours rencontré des amis inattendus qui étaient capables de miracles.

— Ça ne vous gêne pas qu'on passe à Toulon ?

— Non, dit Grazia, presque gaiement. Mais je n'ai pas compris pour le journal.

— C'est simple. Je vais consulter les archives. Je sais que mon mari a reçu cette confession pour un crime commis dans la région de Digne. Je dois en retrouver la trace dans les vieux journaux. Si je peux prouver aux policiers qu'il y a similitude, Vincent ne sera pas accusé de façon formelle. Les policiers chercheront ailleurs. Je suis certaine que l'assassin est un homme simple qui agit toujours de la même façon.

Elles étaient ralenties par un gros camion qui roulait au pas sur cette route étroite. Fabienne se résigna avec un soupir, sourit à sa passagère.

— Jamais Vincent ne parlera... Je le connais bien. Il estime qu'il est lié par le secret professionnel.

Grazia approuva :

— Un curé ne peut pas trahir quelqu'un qui s'est confessé.

— Mais moi je ne suis pas tenue. Même s'il doit me le reprocher, je le sortirai de là. Au début j'ai pensé qu'il s'agissait d'un problème collectif, mais je ne peux pas obliger mes amis à agir contre leurs idées.

— Et vous n'avez pas peur ?

— Peur, de quoi ?

Grazia soupira. Elle aurait voulu lui parler de Dieu mais cette femme ne comprendrait pas.

— Vous ne seriez pas superstitieuse, Grazia ? Vous croyez que je serai punie pour ce sacrilège ?

Mais comme il y avait une ligne droite, elle en profita pour doubler le poids lourd, oublia sa question.

Elles arrivèrent vers 15 heures à Toulon, trouvèrent difficilement une place devant l'immeuble du quotidien régional.

— Vous m'attendez, Grazia ? Si vous avez trop chaud, sortez de la

voiture mais ne vous éloignez pas.

— Je ne bougerai pas.

Fabienne devait la retrouver à la même place. Elle resta immobile, ne faisant nullement attention aux gens qui passaient, à la circulation, le regard lointain. Une seule chose la préoccupait : elle espérait que Luigi serait à la maison. Il avait dû prendre de nouvelles habitudes depuis son départ. Tout ce qu'elle demandait, c'est qu'il soit rentré et elle se mit à prier pour la réalisation de ce souhait. En sortant du journal, Fabienne la vit qui remuait les lèvres et cela l'étonna. Elle n'avait pas imaginé que la vieille femme soit aussi dévote.

— J'ai beaucoup de chance, Grazia. J'ai rapidement trouvé. Il y a plusieurs articles intéressants à la date présumée. Un certain Benito Vicini a été tué à coups de barre de fer. Exactement comme ce cordier Marguin. Il faudra bien que les enquêteurs établissent une relation entre les deux affaires.

— Vous avez trouvé ça dans le journal ? murmura Grazia, le souffle court.

Elle ne comprenait pas comment la jeune femme avait pu faire, y soupçonnait quelque diablerie.

— C'était un Italien qui travaillait comme laveur de voitures. Il couchait dans un immeuble voué à la destruction et c'est là qu'on a découvert son cadavre plusieurs jours après sa mort. On lui avait fracassé le crâne pour le voler.

Grazia tourna sa tête vers la droite tant était forte son envie de protester. Luigi n'avait pas volé ce bandit. Il était allé récupérer son bien, l'argent d'un tiercé que les deux hommes avaient fait ensemble, sacrifiant pour une fois une forte somme. Les numéros étaient sortis dans l'ordre rapportant un gain coquet. Luigi n'avait pas tout retrouvé sur le cadavre et dans le logement. Aussi avait-il cru bon de s'emparer de tout ce qui avait quelque valeur. Ce Vicini était un coquin qui, non content de garder tout l'argent pour lui, narguait Luigi lorsqu'il le rencontrait en ville d'un air de lui dire : « Tu ne l'auras pas ton argent et tu ne peux rien prouver. » Luigi avait patienté deux nuits, mais la troisième il était allé tuer Benito. Personne n'avait deviné que c'était lui l'assassin car les deux hommes ne se fréquentaient guère. Luigi ne jouait jamais et c'était parce qu'il avait touché une prime qu'il avait cru bon de confier son argent à Benito Vicini.

— À coups de barre de fer, comme pour Marguin. C'est troublant, non ? Et cet homme est à Hyères. Il a téléphoné à mon mari. Je sais bien ce qu'ils me diront, que c'est insuffisant. Mais à partir de là ils peuvent bien faire des recherches, non ? Il suffit de découvrir un homme qui a séjourné à Digne il y a trois ans. Ils ne doivent pas être très nombreux à Hyères, je suppose.

Les lèvres pincées, Grazia avait du mal à retrouver son souffle. Il

s'en était fallu de peu. Comme elle avait bien fait de prendre la décision d'accompagner cette femme. Rien n'était totalement perdu. Tout pouvait encore s'arranger.

— Nous allons à Hyères... Vous croyez que votre amie pourra faire quelque chose pour Vincent ? Peut-être que son fils acceptera de lui passer un billet en cachette.

— Je ne sais pas, dit Grazia. C'est bien possible.

— De toute façon, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, Grazia, lui dit Fabienne. Voyez-vous, j'ai cru que vous vous moquiez bien de ce qui m'arrivait et je découvre que je me suis trompée et que vous êtes une brave femme.

Grazia, pour toute réponse, lui indiqua le chemin qu'il fallait prendre. Déjà, elle avait tracé son plan.

— J'irai seule chez elle. Vous m'attendrez en bas et je vous ferai un signe depuis sa fenêtre. Alors vous monterez. C'est au second étage.

— Quel nom ?

Grazia fut prise de court :

— Rossi. M^{me} Rossi mais ne demandez à personne. Montez et frappez à la porte à gauche sur le palier.

— Vous y êtes déjà venue ?

— Plusieurs fois. Arrêtez la voiture ici.

Fabienne obéit. Malgré tout la vieille femme l'intriguait par son autorité, ce début d'impatience qu'elle manifestait.

— C'est la fenêtre, là-bas. Vous voyez ?

— Oui, dit Fabienne, les volets sont tirés.

— Je vous ferai signe si elle est d'accord pour vous recevoir et vous n'aurez qu'à monter.

— Très bien. J'espère que vous parviendrez à la convaincre.

Sans répondre, Grazia descendit, s'éloigna avec son cabas. Sur la place elle regarda soigneusement à droite, à gauche, scruta les fenêtres. Personne ne s'intéressait à elle.

Un peu fébrile, Fabienne fit quelques pas vers la place. C'était une chance inespérée, que cette mère d'un agent de police. Elle allait pouvoir communiquer avec Vincent.

La fenêtre du second étage s'ouvrit à moitié et Grazia lui fit signe.

CHAPITRE XIII

Allongé tout habillé sur son lit, Luigi Sorgho dormait dans une sieste grasse de transpiration lorsque sa sœur avait frappé. Il avait déjeuné chez les patrons du bar, avait beaucoup bu. De nombreux verres de rosé. Surtout parce que la femme d'Henri ne cessait de le regarder depuis qu'elle savait qu'il avait habité Digne. À plusieurs reprises elle avait essayé de savoir s'il connaissait oui ou non l'abbé Corti, n'avait obtenu aucune réponse précise. Empêtré dans cette situation, Luigi avait eu recours au vin et était rentré chez lui à moitié soûl.

Grazia frappait car elle avait vainement tenté d'introduire sa clé dans la serrure. Celle de son frère l'en empêchait. Soulagée de le savoir chez eux, elle devenait de plus en plus impatiente qu'il reste sourd à ses coups, craignait d'une part d'attirer l'attention des voisins, et de l'autre que Fabienne Corti ne finisse par se lasser d'attendre en plein soleil.

Assis sur son lit, le cœur battant, Luigi pensait que c'était la police qui frappait chez lui. La femme d'Henri avait parlé et ils venaient lui demander des précisions sur le curé, n'avaient peut-être pas encore fait de rapprochement avec le meurtre de la nuit. Il se leva, remonta son pantalon et s'approcha de la porte.

— Luigi !

Fou de joie, il ouvrit à sa sœur et, contrairement à son habitude et probablement attendri par le vin, il voulut l'embrasser, mais elle passa à côté de lui pour jeter un regard plongeant vers la place du Marché à travers les persiennes.

— Bien, elle est là. Viens voir.

Dans la lumière éblouissante de l'après-midi, il vit une fille brune en jean et en chemise qui flottait sur ses hanches.

— La femme de Corti.

Il concentra son attention :

— Elle t'a suivie ?

— C'est moi qui l'ai entraînée ici. Je vais la faire monter.

Comme elle tendait les mains pour ouvrir l'espagnolette il la saisit aux poignets.

— Tu es folle ?

— Non. Elle est dangereuse. J'ai réussi à l'attirer ici. On va la retenir. J'ai pensé à tout. Le grand placard.

— Il est plein de cartons, de papiers.

Une vieille manie de Grazia qu'elle avait dû abandonner faute de

place et parce que les voisins s'inquiétaient. Durant des années elle avait ramassé tous les cartons qu'elle trouvait sur les trottoirs, à la fois scandalisée et ravie par le gaspillage des gens. Elle les pliait le plus petit possible, en faisait une sorte de galette qu'elle ramenait chez eux pour alimenter la cuisinière aux premiers jours d'automne. Une économie de plusieurs semaines de charbon. Elle en avait bourré tout un placard immense où ils auraient pu aménager un cabinet de toilette et un W.-C. au lieu d'aller sur le palier. Ils étaient les seuls, d'ailleurs, car tous les locataires avaient depuis longtemps installé ce minimum de confort. Les voisins s'étaient plaints au gérant sous prétexte que cette accumulation de cartons pouvait favoriser un incendie. Elle avait renoncé mais, dans le placard, il n'y avait plus qu'un passage entre les piles de boîtes pliées.

— On ne l'entendra pas. Elle sait pour Benito Vicini mais ne te connaît pas. Elle voulait parler aux policiers. Ils auraient demandé des renseignements à Digne.

Elle secoua la tête, sévère :

— Pourquoi as-tu pris une barre de fer comme pour Vicini ?

Le regard de Luigi glissa vers la fenêtre et Grazia en découvrant l'absence de la barre d'appui, sursauta :

— Et tu as pris celle-là ? Imbécile ! Il faut la remplacer.

— J'ai cherché... Cette nuit.

— Laisse-moi la faire monter. Tu vas te tenir près de la porte avec une couverture que tu lui jetteras dessus. Tu la serreras fort pendant que je l'attacherai. Il y a de la grosse corde, ici.

— Mais qu'allons-nous en faire ?

— Nous verrons plus tard. En attendant, il ne faut pas qu'elle parle. Tu es prêt ?

Il ne réalisait pas, la regardait avec son regard vide d'homme qui a bu. Elle pinça ses lèvres.

— Tu m'entends ?

— Oui... Si je mouillais la couverture ? C'est encore plus collant. On ne peut pas s'en débarrasser.

— Fais vite ! Elle va finir par trouver que c'est long. Si tu m'avais ouvert tout de suite...

Il mettait une bassine sous le robinet, allait chercher une vieille couverture usée et la trempait dedans.

— Essore quand même, sinon tu vas mettre de l'eau partout... Ah ! j'allais oublier...

Elle mit tout sens dessus dessous pour trouver de quoi écrire, ne trouva qu'un vieux porte-plume, un encrier dont l'encre était desséchée. Elle dut mettre de l'eau.

— Il faut que j'écrive un nom sur la porte...

— Attends...

Il lui désigna une vieille boîte pleine d'allumettes brûlées. Elle traça le nom de Rossi sur le carton.

— Il me faut une punaise, celle du calendrier, vite !

Enfin elle put appliquer le carton sur la porte.

— Si quelqu'un monte, dit-il.

— Il ne fera pas attention. Tu es prêt ?

Il déplaçait la couverture humide et se plaçait derrière la porte. Grazia alla ouvrir la fenêtre, fut éblouie par le soleil et fit signe.

Sur la place, Fabienne l'avait vue et se dirigea vers l'immeuble. Quelque chose lui avait paru curieux lorsque l'Italienne avait poussé les volets. Elle ne savait à quoi l'attribuer. Au geste de la femme ou à l'immeuble ? Sans chercher davantage, elle alla jusqu'à l'étroit escalier, commença de monter. Il y avait des odeurs de cuisine et d'égout dans cette vieille bâtisse. Elle ne comprenait plus qu'on puisse ainsi vivre entassé loin du soleil et dans une chaleur qui n'avait plus rien de naturel lorsqu'elle stagnait entre les murs.

Elle arriva sur le palier du second étage, vit le carton punaisé à la porte. Il n'y avait que ce nom, Rossi, curieusement écrit. On aurait dit avec du charbon de bois. Elle frappa en se demandant ce qu'elle pourrait dire à la mère de ce flic. Elle imaginait une femme certainement fière de la situation de son fils. Faudrait proposer un dédommagement ? Un peu d'argent ? Le mieux serait d'apporter un cagnot garni de fruits et de légumes, un peu de vin.

La porte s'ouvrit et Grazia Sorgho apparut. Elle souriait et c'était la première fois que Fabienne la voyait aussi aimable.

— Entrez, entrez... Vous allez voir, tout va s'arranger.

Plus bas :

— Elle est fatiguée et se trouve dans sa chambre. Ne vous inquiétez pas.

Au lieu de se tenir près de la porte elle s'effaça sur le côté. Fabienne entra. Le souffle de la porte repoussée violemment la surprit et elle eut le temps de voir la tête du petit homme robuste qui lui jetait la couverture humide dessus. L'étoffe gluante et qui sentait mauvais lui recouvrit la tête et les épaules tandis que deux bras costauds l'étreignaient. Tout de suite elle eut une pensée ridicule, pensa que l'homme voulait la violer et que Grazia était une sorte d'entremetteuse.

— Tiens bon !

Fabienne ne pensait même pas à crier, mais se débattait avec courage, lançant ses jambes avec force. Soudain la droite fut prise dans une sorte de piège. « Une corde », pensa-t-elle. Puis on tira sans la ménager de façon à lui ramener les deux chevilles l'une contre l'autre, tandis que le genou de l'homme s'enfonçait dans ses reins et la tordait comme un arc. Elle perdit l'équilibre et ne fut plus soutenue

que par son agresseur. Grazia n'en finissait pas de lui lier les jambes, des chevilles jusqu'aux genoux.

— Vous allez me bloquer la circulation, cria-t-elle, mais ses paroles s'étouffèrent dans la couverture mouillée et ne parvinrent au frère et à la sœur que sous forme de grognements sans signification.

Elle finit par tomber par terre. Ses bras étaient liés sous la couverture et contre son corps. Elle ne pouvait plus bouger. Luigi la traîna ainsi vers le placard, l'allongea entre les cartons, l'enjamba pour sortir et ferma la porte.

— Une bonne chose de faite, dit sa sœur.

Il alla chercher la bouteille de vin, la colla à sa bouche pour en boire plusieurs gorgées. Sa sœur alla chercher un bol et commença à se préparer son mélange habituel. Ça lui avait manqué, à la Tuilerie. Luigi lui tailla plusieurs lichettes de pain, assis en face d'elle.

— Tu devais m'attendre, dit-elle.

— Je pouvais pas dormir. J'ai descellé cette barre et je suis allé là-bas.

— Et cette barre, quand vas-tu la remplacer ?

— Il faut que j'en trouve une... On ne peut pas aller en acheter une.

Grazia sucrait abondamment son vin coupé d'eau, remuait le mélange avec un plaisir anticipé.

— Tu as des nouvelles ?

— Tout le monde sait que Corti était un curé.

— C'est tout ?

— Chez Henri, quelqu'un sait que nous étions à Digne... Que tu travaillais à la pelleterie...

Sa lichette de pain s'égouttait au-dessus de son bol et elle ne pensait plus à la porter à sa bouche :

— Qui c'est ?

— Un client.

— Il a dit ça devant tout le monde ?

— Bien sûr. Je ne savais plus où me mettre.

Elle ricana, mordit dans le pain humide, mastiqua lentement :

— Je te vois d'ici. Pourquoi étais-tu là-bas ?

— Je voulais savoir... Henri m'a donné de la vaisselle à faire. Puis sa femme est rentrée du commissariat. Elle est témoin parce que Corti et Marguin sont restés tard chez elle. Il paraît que Marguin...

— Quoi, Marguin ?

— Je ne sais pas... Je comprends pas ce qu'ils veulent dire. Il l'aurait bien cherché, quoi.

— Cherché quoi ? De mourir ?

Luigi fit plusieurs fois signe que oui, se versa un peu de vin. Sa sœur enfournait tout un morceau de pain dans sa bouche.

— Et là-bas, la Tuilerie ?

Le mépris apparut d'un coup sur le visage safrané de Grazia.

— C'est honteux. Les filles sont presque nues et tout le monde fait ce qu'il veut. Je ne comprends pas qu'on les laisse faire. Les gendarmes sont montés ce matin et à midi. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Il m'avait reconnu, se demandait ce que je faisais dans la cour de sa boutique. Je ne pouvais pas le laisser, après ça.

— Bien sûr, mais tu aurais dû attendre. Ils venaient de se séparer ?

— Marguin est revenu au bout de vingt minutes. Je ne m'y attendais pas.

Elle plongea sa cuillère au fond du bol, ramena un excédent de sucre couleur de lie et le dégusta lentement.

— On va voir ce qu'il faut faire.

— Mais elle ?

— Plus tard... Si elle meurt, on la sortira de nuit.

— Vous êtes venues ensemble ?

Il apprit qu'elles avaient d'abord fait un détour à Toulon, au journal régional.

— Mais la voiture ?

— Plus loin. Nous nous sommes séparées. Personne ne nous a vues les deux ensemble. Que voulais-tu que je fasse ? La laisser aller à la police ? Tout dire pour Benito Vicini ?

— Ils ne savent pas que c'est moi, dit-il, têtue.

Elle tenta de lui expliquer que toutes ces coïncidences pouvaient devenir dangereuses, y compris le fait qu'un client d'Henri sache qu'ils venaient de Digne.

— On peut m'appeler comme témoin, dit-il. C'est possible.

— Cette femme doit-elle revenir au commissariat ?

— Non... Mais les policiers passeront chez elle.

— Tu diras que tu ne le connais pas, que tu n'allais jamais à l'église ; c'est vrai, d'ailleurs.

— Et s'ils veulent t'interroger, toi ?

— On verra.

Sa petite cuillère s'obstinait dans le fond du bol, ne se résignait pas à l'abandonner.

— Comment on fera, pour la tuer ?

— Pas à coups de barre de fer, toujours. Elle s'étouffera dans sa couverture. Tu as bien serré ?

— Pas tout de suite. Il ne faut pas.

Grazia réfléchit.

— On va aller faire un trou mais elle pourra crier. Je vais allumer une bougie.

— Et si tu mets le feu ?

— Cherche-moi les ciseaux.

Dans le placard, Fabienne s'était allongée sur le dos. Ses mains

identifiaient la matière à la fois molle et dure sur laquelle on l'avait couchée. Du carton. D'ailleurs, elle reconnaissait son odeur caractéristique dans le peu d'air qui lui parvenait. Si on la laissait ainsi, elle mourrait d'ici à quelques heures et sans s'en rendre compte. Un bruit enfin lui parvint et il lui sembla distinguer une vague lueur. Luigi tenait la bougie au-dessus d'elle, tandis que Grazia tirait la couverture humide à hauteur de son nez pour y faire une fente.

La brusque arrivée d'un air chaud lui permit de respirer plus librement. Juste une ouverture qui laissait sortir le bout de son nez et qu'elle ne devrait pas négliger.

— Que me voulez-vous, Grazia ? dit-elle.

Cette fois, ces paroles leur parvinrent. La vieille fille haussa les épaules.

— Que vous ai-je fait ? Que voulez-vous de moi ?

Grazia recula, ses ciseaux à la main, se tint droite tandis que la bougie tremblait un peu dans la main de son frère. La cire lui coulait dans les doigts.

— Je ne comprends pas..., dit Fabienne. Pourquoi m'enfermez-vous ici ? Qu'attendez-vous de moi ? Nous n'avons pas d'argent... Cette M^{me} Rossi, c'est un mensonge ?

Grazia bondit hors du placard, ouvrit la porte et arracha le carton portant ce nom. Elle l'avait totalement oublié lorsque la femme Corti était entrée chez eux. Pourvu que personne ne l'ait vu, surtout tous ces gosses qui ne cessaient d'aller et venir dans les escaliers. Luigi refermait la porte du placard, oubliant de souffler la flamme de la bougie.

— Eh bien ! qu'attends-tu ?

À nouveau dans l'obscurité, Fabienne ne reçut plus qu'un air sentant le renfermé. Ces cartons avaient contenu des denrées alimentaires, des produits d'entretien, et le mélange lui rappelait l'odeur d'un supermarché. Peut-être était-elle dans l'arrière-boutique d'une épicerie ? Elle cherchait vainement le motif de ce guet-apens, remontait à l'arrivée de cette femme à la Tuilerie. La veille, seulement. Elle n'y avait pas tellement prêté attention. Puis Grazia l'avait attendue sur le chemin de terre et lui avait raconté une histoire invraisemblable. Comment aurait-elle connu, justement, la mère d'un flic ? Il avait fallu qu'elle soit amoindrie par l'arrestation de Vincent pour accepter cette fable. Et la vieille en avait profité.

Avant de pénétrer dans l'immeuble vétuste, elle avait eu une prémonition. Un signal avait tenté de la mettre en garde. Elle ne se souvenait pas de ce que c'était. Justement, elle regardait cette façade de fenêtres anciennes. Elles avaient toutes des persiennes et chaque volet se divisait en deux parties que l'on pouvait ouvrir indépendamment l'une de l'autre.

Toutes celles du second étage avaient leurs parties inférieures ouvertes pour laisser entrer la lumière tandis que le haut faisait écran au soleil. Elle avait compté quatre fenêtres. Oui, c'était bien ça. Quatre fenêtres. Le signal était venu de là et non de l'apparition de cette femme en noir qui agitait la main. Une sorte d'insecte.

Fabienne se concentra sur ces fenêtres et ne tarda pas à trouver ce qui l'avait choquée. Toutes avaient une barre d'appui, sauf celle où était apparue Grazia. Elle fut déçue, ne comprenant pas tout de suite l'importance de sa découverte.

CHAPITRE XIV

Lorsqu'on lui annonça à 8 heures que le commissaire Fournier l'attendait pour l'interroger, Vincent Corti eut la certitude qu'il y avait du nouveau. Il retrouva le commissaire barbu installé derrière le bureau avec l'inspecteur sténotypiste. Deux autres inspecteurs étaient assis sur le côté.

— Pouvez-vous me dire où nous pouvons trouver votre femme ?

Il ne s'attendait pas à cette question.

— Mais à la Tuilerie ?

— Elle s'y trouvait hier à midi, devait venir au commissariat pour répondre à quelques questions. Nul ne l'a revue depuis et on vient de nous signaler que votre fourgonnette Citroën stationne abusivement dans une rue étroite de la vieille ville depuis hier après-midi. C'est pourquoi je vous demande où se trouve votre femme.

— Je l'ignore, dit-il sourdement.

Mais il mentait. Fabienne avait deviné quelque chose, découvert un indice et avait tenté de faire à sa place ce qu'il avait prévu avant la mort violente de Marguin.

— Elle n'est pas retournée à la Tuilerie. Vos amis sont si inquiets qu'ils sont tous descendus manifester silencieusement devant le commissariat. Il a fallu leur affirmer que votre femme n'était pas ici pour les disperser. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je vous l'ai dit, je n'en sais rien.

La barbe de Fournier crissa dans sa main agitée de mouvements nerveux :

— Corti, j'ai l'impression que vous me cachez quelque chose. J'ai de bons renseignements sur vous. De Digne, d'abord. L'évêché affirme avoir très bien compris votre renonciation au sacerdoce. Ils ne vous en veulent pas, là-bas, au contraire. De plus, vos voisins de la Tuilerie sont également favorables ainsi que les clients de la criée que vous fréquentez. Si bien que cette nuit j'avais presque décidé de vous remettre en liberté provisoire et voilà que votre femme adopte une attitude suspecte. Ma première réaction a été de penser qu'elle savait quelque chose et que pour ne pas vous accabler, elle avait préféré disparaître. N'est-ce pas une réaction logique ? Corti inclina la tête :

— Oui, parfaitement logique.

— Mais pourquoi abandonner sa voiture dans le vieux Hyères ? Elle aurait pu aller plus loin. Je pensais que vous auriez une explication.

— N'a-t-elle pas loué une chambre quelque part pour être plus près

de moi ?

— Nous faisons vérifier les garnis. Pour les hôtels, c'est terminé. Mais pourquoi ne serait-elle pas venue hier après-midi ? Il est dommage que vous ne puissiez répondre à cette question car sa réponse conditionne votre remise en liberté.

Dans moins de quinze heures le délai de garde à vue expirerait et rien ne permettrait de l'accuser. On n'avait relevé aucune empreinte sur la barre de fer et ses vêtements avaient été certainement analysés sommairement.

— Nous avons la certitude que vous dormiez vraiment lorsque Marguin est revenu, avoua à contrecœur Fournier. Votre matelas était imprégné de transpiration. De plus, vous étiez pieds nus lorsqu'on vous a retrouvé près du corps. Dites-moi, Corti, était-ce bien Marguin qui devait être tué, ce soir-là ?

Vincent tressaillit :

— Je ne comprends pas.

— N'avez-vous pas d'ennemi qui souhaiterait votre mort ? Un homme qui vous a côtoyé ces jours derniers au point de savoir où vous alliez coucher cette nuit-là. Peut-être un adversaire politique ?

— Je n'ai jamais fait de politique. Je peux avoir des idées qui ressemblent ou s'apparentent à celles des gauchistes, mais je ne me suis jamais engagé à fond. Je ne crois pas avoir des ennemis.

— Monsieur Corti...

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi.

— Monsieur Corti, nous continuons notre enquête à Digne car nous nous demandons toujours si vous ne nous cachez rien. Nous enquêtons aussi sur vos relations avec Marguin. Il vous payait régulièrement vos hamacs ?

— C'était un homme honnête. Vous pouvez vérifier à la banque. Il m'avait prévenu qu'il ne pouvait en prendre trop faute de pouvoir les vendre et j'ai parfaitement compris ce point de vue.

— Avez-vous déjà refusé l'hospitalité à quelqu'un à la Tuilerie ?

— Jamais.

— Vous n'avez pas non plus renvoyé un individu indésirable ?

— Ils s'en vont d'eux-mêmes à cause du travail qui est à faire. Nous n'obligeons personne mais, en général, ils ne peuvent supporter de nous voir peiner, ceux qui ne veulent pas nous aider.

Fournier cessa de caresser sa barbe pour prendre un crayon et griffonner sur une page blanche :

— Si je vous libère, que ferez-vous ?

— Je chercherai ma femme.

— En dehors de Hyères ?

Corti hésita. Il ne pensait pas que Fabienne avait quitté la ville. Mais il ne pouvait s'engager sur ce point.

— Si c'est nécessaire, oui.

— Je ne peux vous libérer que si vous restez ici pour l'instant. Nous allons vous trouver une chambre au prix modique. Et dès lors vous serez libre d'aller et venir dans le périmètre de cette cité.

— Vous me refusez la Tuilerie ?

— J'ai dit Hyères.

— Bien, j'accepte.

Il sortit une demi-heure plus tard après avoir signé plusieurs papiers et on s'arrangea pour lui éviter les journalistes qui attendaient devant le commissariat. La voiture conduite par un homme en civil le mena jusqu'à un petit hôtel situé à mi-distance entre la gare et la vieille ville.

— Savez-vous ce qu'est devenue la voiture de ma femme ? demanda-t-il à l'inspecteur.

— Nous la retenons en fourrière, pour le moment.

L'hôtesse, prévenue, l'installa dans sa chambre sans lui adresser un mot. Elle paraissait à la fois gênée et respectueuse. Il ressortit tout de suite après, pénétra dans un bar pour prendre un café. Puis il se hâta vers la criée espérant y rencontrer Gérard malgré l'heure tardive, malgré l'absence de véhicule à la Tuilerie. Les ventes étaient terminées et le nettoyage également.

Lorsqu'il pénétra chez Henri, il n'y avait que quelques clients qu'il ne connaissait pas. Le patron le fixait les yeux ronds, abasourdi. Il lui sourit :

— Oui, ils m'ont relâché. Personne ne m'a demandé ?

L'homme se tourna vers le rideau de la cuisine. La silhouette de sa femme était visible. Vincent se mit à sa place, la plaignit d'être aussi embarrassée.

— Non, je n'ai vu personne... Nous sommes bien contents que vous en soyez sorti.

— Merci, dit Vincent, donnez-moi un café.

En attendant, il sortit sur le pas du café, regarda dans la direction du magasin de Marguin. Le rideau de fer était baissé et il y avait un papier blanc collé dessus. Il retourna sur ses pas, but lentement son café. Malgré tout, sa rétine conservait les contours flous d'une silhouette arrêtée de l'autre côté de la rue. Il essaya de la distinguer dans la glace, vit un homme en pantalon clair et polo moutarde qui faisait les cent pas sur le trottoir. Il l'avait déjà vu, dans le commissariat, la veille après-midi. Fournier le faisait donc suivre. Il y avait certainement une voiture plus loin. Il ouvrit son portefeuille, fit des comptes rapides. Il ne possédait pas grand-chose. Marguin ne lui avait pas réglé sa demi-journée puisqu'il devait terminer son travail le lendemain. En fait, il ne possédait pas tout à fait dix mille anciens francs.

— Je peux téléphoner ? demanda-t-il à Henri.

— Bien sûr.

Il chercha le numéro du commissariat et lorsqu'il l'obtint demanda le commissaire Fournier.

— Vincent Corti. Puis-je savoir où se trouvait exactement la fourgonnette de la Tuilerie avant qu'elle ne soit mise en fourrière ?

— Que voulez-vous faire, votre enquête ? Laissez-nous travailler sans vous en mêler.

— Il s'agit de ma femme et ensuite des accusations qui pèsent sur moi. Vous avez l'air de penser que ma femme a disparu pour ne pas avoir à témoigner contre moi.

— Et vous, quelle est votre version ?

Vincent hésita, déglutit avant d'avouer :

— Je pense qu'elle est en danger.

— Ah ! triompha Fournier. Nous y voilà ! Vous avez peur pour elle car il existe des raisons. Probablement les mêmes qui ont guidé l'assassin de Marguin. Ce dernier s'est trouvé malencontreusement sur son chemin, n'est-ce pas ?

— Je ne peux pas vous en dire plus, répondit Corti qui raccrocha.

Il essuya son visage. Il entamait un curieux processus, achevait sa descente vers les hommes. Pour devenir le plus commun parmi eux, que faudrait-il encore faire ? Devenir un mouchard ? Se battre ou tuer le pauvre diable terrorisé qui s'était confessé à lui un jour ? Lui donner en somme raison d'avoir douté de son honneur !

— Donnez-moi une menthe à l'eau.

Il la but d'un trait, paya ses dépenses et sortit du bar. La femme d'Henri surgit de sa cuisine, les deux mains sur ses hanches :

— Ben ça ! ben ça !

— Oui, fit Henri, sévère. Je t'avais prévenue de ne pas t'en mêler. Heureusement qu'il ne paraît pas t'en vouloir.

— Mais de quoi, après tout ? J'ai fait mon devoir, non ?

Vincent se dirigeait vers l'avenue Gambetta. Plus il se rapprochait du haut de la ville et plus les trottoirs étaient encombrés. Dans la zone du marché il fut ralenti, dut adopter un rythme plus lent pour atteindre la place du Marché, continua encore. Le commissaire avait refusé de lui indiquer l'endroit où avait été repérée la vieille fourgonnette. Pourquoi ?

Il en eut soudain l'explication devant lui, à dix mètres. Il la reconnaissait parfaitement. Jamais elle n'avait été mise en fourrière. On avait juste coincé un avis de contravention sous son essuie-glace. Il s'en approcha. Il avait le double des clés dans sa poche. C'est alors qu'un homme surgit rapidement de derrière lui. Il portait un pantalon clair et un polo moutarde.

— Non, monsieur Corti... Je dois vous en empêcher. Venez un peu

plus loin.

Le prenant par le bras il l'entraîna dans l'ombre d'une ruelle.

— Nous la surveillons. Quelqu'un viendra peut-être la prendre.

— Vous pensez que ce sera ma femme, n'est-ce pas ?

Plus loin il apercevait les deux agents qui faisait semblant de surveiller la rue en flânant.

— Vous ne savez pas ce qu'aurait pu venir faire votre femme dans ce quartier ? D'après nos informations, la voiture est là depuis au moins 17 heures hier.

Il secoua la tête.

— Vous êtes sûr que ma femme était seule ?

— Jusqu'ici, oui.

Alors il traîna des heures durant dans le quartier, pénétrant pour s'y attarder dans quelques boutiques, s'installant à la terrasse miniature des bars.

Luigi Sorgho le repéra juste avant midi, alors qu'il regardait à travers les persiennes si sa sœur ne revenait pas du travail. Elle avait décidé de se rendre chez son conseiller municipal. Tout de suite il reconnut la haute silhouette, le visage qu'une barbe de quarante-huit heures rendait encore plus sombre. Dès lors il ne tint plus en place, alla de la porte du placard à la fenêtre, refusant la tentation de boire à la bouteille de vin.

Lorsqu'il aperçut la silhouette obstinée de sa sœur fendant la foule des acheteurs, il trépigna sur place. Elle comprit tout de suite qu'il y avait du nouveau.

— Ils l'ont libéré. Il y a cinq minutes on pouvait le voir au café, là-bas. Il vient de partir, mais il rôde dans le coin.

Grazia s'approcha des persiennes, attendit patiemment. Luigi chercha vainement la haute silhouette.

— Il était là, pourtant... Je l'ai vu !

— C'est possible, à cause de la voiture. Si tu avais su conduire, tu aurais pu aller là mener ailleurs. Mais ça ne veut rien dire. Pourquoi t'agites-tu ainsi ?

— Il suffit d'un rien, maintenant. Qu'on lui dise que j'ai habité Digne, par exemple. Un rien.

Grazia alla s'asseoir. Elle avait dû faire le travail de deux jours chez ses patrons et n'en pouvait plus. Et maintenant il lui fallait rassurer son frère, trouver des mots nouveaux pour le convaincre. Elle faisait le total de ceux dont elle disposait, s'effrayait de leur banalité, de leur pauvreté.

— Écoute-moi. Nous l'avons, elle. Nous pouvons l'obliger à faire n'importe quoi. Et il nous obéira.

Sans quitter la place du regard, il questionna :

— Tu iras le trouver ?

— Non. Demain il sera certainement à la criée.

— Pourquoi qu'il y serait ?

— Tu verras. Tu lui téléphoneras.

— Pour lui dire quoi ?

Elle réfléchit.

— De quitter la ville. S'il veut revoir sa femme vivante.

— Et s'il ne veut pas s'en aller ?

— Il partira.

— Mais reviendra s'il ne retrouve pas sa femme.

— Nous aurons quand même le temps de nous retourner. Tu es allée la voir ?

— Non.

— Il faut quand même s'en occuper. Elle doit avoir soif, faim et aussi d'autres besoins. Tu te tiendras derrière la porte si jamais elle voulait m'échapper.

Fabienne était à demi inconsciente lorsque Grazia pénétra dans le placard. Par comparaison l'air qui entra lui parut délicieusement frais.

— Je vous en prie, laissez ouvert. J'étouffe.

— Vous ne crierez pas ?

— Non, je vous le promets.

— Que voulez-vous d'abord ? Boire ?

— Faire pipi...

Grazia alla chercher le seau hygiénique qu'elle utilisait, l'aida à s'installer dessus. Elle sortit, repoussa la porte. Gêné, Luigi s'était éloigné vers la fenêtre. Petit à petit la place et les rues se vidaient dans la grande chaleur.

— Si tu lui enlevais la couverture ? proposa-t-il.

Sa sœur étudia cette idée.

— On pourra toujours la bâillonner si elle se mettait à crier.

— Bien, dit-elle.

Lorsque Fabienne eut la tête libre, elle ne put s'empêcher de sourire à la terrible vieille fille.

— Merci, souffla-t-elle.

— Vous allez boire et manger. Mais si vous essayez d'appeler on vous enveloppe de nouveau la tête.

— Je me tairai... Pourquoi me retenez-vous prisonnière ici ? Que vous ai-je fait ?

Par la porte du placard entrouverte, elle pouvait voir la fenêtre à laquelle manquait la barre d'appui. Maintenant, elle connaissait l'atroce vérité mais voulait donner le change en jouant l'incompréhension. Ces deux êtres frustes étaient capables de la tuer s'ils se doutaient qu'elle avait deviné. L'homme lui tournait obstinément le dos. Elle ne se souvenait pas l'avoir déjà vu.

— Il faut vous taire, dit rudement Grazia. Quand vous aurez mangé

et bu, essayez de dormir.

— Avez-vous des nouvelles de mon mari ?

— Il est toujours en prison, mentit l'Italienne. On continue de l'interroger sur le meurtre de ce cordier.

— Pourquoi as-tu dit ça ? lui demanda son frère, plus tard.

— Pour qu'elle ne se fasse aucune idée. Si elle le savait libre, elle nous embêterait.

CHAPITRE XV

Après une nuit d'insomnie, Vincent Corti plongeait. Lucide, froid, il choisit Fabienne. C'était dans la logique des choses puisqu'il avait préféré le monde des hommes à celui de l'église. Il lui fallait aller jusqu'au bout, être un individu comme les autres, avec leurs faiblesses et leur goût du bonheur. Fabienne était entre les mains de l'agresseur de Marguin. Il ne voyait pas d'autres explications à sa disparition. Ou elle avait découvert qui il était, ou l'inconnu avait préféré s'emparer d'elle pour plus de sécurité. Comment était-elle tombée dans le piège ? Il l'ignorait.

À 3 h 30, il se leva et se rhabilla. Par la fenêtre il vit la Peugeot noire qui stationnait devant l'hôtel, dans un endroit interdit. Fournier le faisait surveiller, lui facilitait presque la tâche. S'il découvrait l'assassin, il n'aurait même pas besoin de le désigner aux policiers. Ils le découvriraient en même temps que lui. Une petite lâcheté supplémentaire. S'il avait cru pouvoir vivre dans une certaine pureté, il avait été un grand naïf. Sciemment, il allait se transformer en salaud tranquille, comme bien d'autres. Il n'y aurait plus rien ensuite, il le savait. La communauté deviendrait impossible. Un type comme Gérard ne pourrait pas continuer à vivre auprès de lui. L'amour ne justifiait pas tout. Et à cet amour se mêlaient des intentions moins avouables, comme le besoin de vivre libre, de ne subir aucune contrainte. Ce n'était possible qu'au prix de quelques saletés.

La voiture dut s'ébranler derrière lui alors qu'il descendait vers la criée. La nouvelle de sa mise en liberté avait dû se répandre largement car il ne provoqua aucune surprise lorsqu'il pénétra chez Henri où des dizaines de personnes buvaient leur premier café du matin avant le début de la vente.

— J'ai du travail pour vous, lui proposa un expéditeur.

Il hésita à peine.

— Justement, j'ai besoin de gagner un peu d'argent.

Ces gens-là trouvaient sympathique qu'il ait osé revenir. S'ils avaient douté de son innocence, ils ne lui manifestaient aucune hostilité et il alla transporter ses cageots et ses cagettes de fruits et de légumes. Il rencontra Galoche, qui en faisait autant, lui sourit. Il aurait aimé parler à cet être simple et besogneux mais n'avait jamais trouvé ni le temps ni le joint. Il avait l'impression que Galoche ne l'aimait pas beaucoup et voyait en lui un voleur de travail.

Enfin il put prendre un moment pour aller manger un sandwich et

boire un autre café. Ce fut alors qu'Henri lui désigna le téléphone de la main, incapable de se faire entendre dans le brouhaha. Vincent pensa tout de suite à Fabienne.

Il reconnut l'étrange voix au français incertain.

— Vous allez quitter cette ville tout de suite... Nous avons votre femme et nous la tuons, sinon.

Jamais il n'avait pensé que l'homme pouvait être entouré de complices. Pourquoi pas une bande, qui protégeait l'assassin de Digne ?

— Je ne peux pas. La police exige que je reste à Hyères.

— Nous vous donnons jusqu'à midi. Si vous ne partez pas, il arrivera un grand malheur.

— Rien ne me prouve que vous la détenez, dit-il.

Puis il eut l'impression que l'autre ne comprenait pas :

— Prouvez-moi que vous la tenez.

— Vous savez bien que c'est vrai.

On raccrocha. Vincent alla reprendre son sandwich et son café. Y avait-il un calcul délibéré ? S'il quittait la ville, Fournier le ferait à nouveau emprisonner et jamais il ne pourrait retrouver Fabienne vivante. Ou bien avait-il appris à l'inconnu cette condition de sa mise en liberté provisoire ?

Après cette pause, il fit de petits transports pour quelques pièces d'un franc. Il était en train de pousser son diable vide lorsque Gérard posa sa main sur son épaule. Jamais il n'avait été aussi heureux de rencontrer quelqu'un.

— Elle n'est pas rentrée ?

— Non. Depuis son départ avant-hier, vers 2 heures, nous ne l'avons pas revue.

Il fit un effort pour ne pas se laisser aller à son désespoir, alla rendre le diable et entraîna son ami chez Henri.

— Donc c'est vrai. Elle a été enlevée.

— Par qui ?

— Le véritable assassin.

Gérard regarda les taches de mousse à la surface de son café :

— Fabienne nous a donné quelques explications pour ce qui s'est passé à Digne. Elle pensait tout d'abord que la communauté pourrait vous aider. Mais nous ne pouvions nous transformer en flics. Elle l'a très bien compris.

— C'est notre problème à tous les deux, dit Vincent. Nous ne pouvons pas vous entraîner dans cette aventure.

— Que vas-tu faire ?

— Chercher.

— Et les policiers ? S'ils t'ont libéré c'est parce qu'ils sont sur une autre piste ?

Corti chercha son regard. Il comprenait que son ami soit assez gêné d'évoquer les faits.

— Non... Je ne crois pas. Si je n'avais pas été prêtre, autrefois le commissaire Fournier aurait été moins compréhensif.

— Toujours ces notions périmées. Comme si un ancien prêtre ne pouvait pas tuer... Mais c'est ainsi. N'importe quel autre d'entre nous aurait été maintenu en prison, n'est-ce pas ?

— Certainement. À moins que je ne serve d'appât, ce qui est fort possible. Que vous a dit exactement Fabienne en vous quittant ?

— Qu'elle se rendait au siège de cet insignifiant journal régional qui nous inonde de photographies de filles nues et d'informations sans intérêt. Pour faire quelques recherches dans les archives.

— Des recherches ?

— Sur ce qui s'est passé il y a trois ans dans la région de Digne. Un crime. Ça ne doit pas arriver tous les jours. De plus, il s'agissait d'un crime impuni, ce qui réduisait les recherches.

Sa normalisation avait commencé le jour où il avait raconté cette histoire à Fabienne. Même sans l'entourer de détails, cela avait suffi. Déjà, il avait renoncé au secret de la confession. L'imagination et l'intelligence de sa femme avaient fait le reste. Oui, il était devenu un homme comme les autres, un mari qui rapporte au domicile les derniers ragots et les remous de sa profession. Fabienne et lui avaient cru créer une autre race de couples. Exactement comme un éleveur tente de provoquer la naissance d'une autre espèce.

— Elle est partie. C'est tout. Tu pourrais téléphoner à ce journal pour savoir si elle est bien passée là-bas.

— S'en souviendront-ils seulement ? Mais je peux essayer, en effet.

— Crois-tu qu'elle ait découvert quelque chose pouvant inquiéter cet assassin inconnu ?

Vincent hocha la tête. Dans le café on les regardait sans beaucoup de discrétion, mais toujours sans la moindre manifestation d'hostilité.

— Dans ce cas, ce type était sur ses talons ? Il la surveillait ?

— Peut-être.

— Il surveillait également la Tuilerie ?

La main de Vincent se posa sur son bras :

— Arrête. Tu vas transporter la suspicion jusque là-bas. Nous ne pouvons accuser nos amis.

— Pourquoi pas, fit rageusement Gérard. Nous sommes dans l'engrenage policier jusqu'au cou et nous faisons de l'instruction policière comme monsieur Jourdain faisait de la prose sans même s'en rendre compte.

— Et tu m'en veux ? Bien sûr, je n'ai pas voulu tout ça, mais le moyen de faire autrement existe-t-il seulement ?

— Nous voilà tous flics en train de rechercher un pauvre diable

probablement terrorisé, qui vivait tranquillement dans cette ville sans attirer l'attention sur lui.

— J'ai essayé de l'approcher pour lui parler, le rassurer.

— Déjà tu trahissais le secret de la confession en essayant de le connaître.

— Oui, ce fut ma première erreur. Mais fallait-il que je lui obéisse en quittant définitivement cette ville ?

Il vit Galoche qui essayait timidement de s'insérer entre les groupes pour atteindre le verre de rosé qui l'attendait dans un coin du comptoir. Il sourit.

— Rien ne sera plus comme avant, murmura Gérard.

— Je le sais. Il a bien fallu que je choisisse.

— Et tu as l'air serein, presque soulagé par ce choix. Si nous nous dispersons tous, tu ne regretteras rien ?

— Préférerais-tu que je regrette la mort de Fabienne jusqu'à la fin de mes jours ? Si nous parlions d'autre chose ? Comment as-tu pu venir sans véhicule ?

— Le voisin m'a prêté sa camionnette. Nous avons des tas de fruits à vendre. Les prix ne sont pas élevés mais j'ai récupéré un peu d'argent. Il faut que tu endosses les chèques, que je puisse les toucher. Là-bas, il faut que les gosses aient leur lait, le pain. La vie continue.

— Tu crois que je m'en désintéresse ?

— Si tu avais disparu quelque temps, en restant à la Tuilerie des semaines, des mois, cet homme aurait pensé que tu lui avais obéi. Mais non, il y avait en toi un vieux fond de prêcheur, de missionnaire...

— Un côté père blanc, quoi. J'aurais dû t'en parler plus tôt. Tu aurais su me convaincre, fit Vincent un peu moqueur. Je ne pouvais pas supporter la pensée qu'un type puisse avoir peur de moi. Ça niait tout le reste, la Tuilerie, ces gens qui vont et qui viennent depuis des mois et qui ont confiance. Ce type refusait de me faire confiance... J'ai tout compliqué par trop de scrupules...

— Tu n'as jamais songé à te faire psychanalyser avant d'entrer dans les ordres ?

— Ce n'était guère à la mode alors, mais j'aurais peut-être dû. Tu vas remonter à la Tuilerie ? Quand pars-tu ?

— J'attendrai le retour de l'un de vous deux.

— Tu ne penses pas que nous reviendrons ensemble ?

— Je ne sais pas. Plusieurs sont partis, quelques couples... Tu veux des noms ?

Il secoua la tête. Il gardait son sourire comme s'il l'avait oublié, les lèvres étirées, et Gérard pensa que son ami avait été conditionné des années durant pour paraître serein quoi qu'il arrive. Il n'arrivait pas à souffrir, à aimer, à se rebeller, comme un autre homme. Il lui fit

presque pitié.

— Les trimardeurs ?

— Non, pas encore... Je me demande s'ils se rendent compte. Ils en profitent pour picoler ferme. Il était venu une femme mais elle n'est restée qu'une nuit et une demi-journée... Je me demande même pourquoi elle est venue chez nous. Plutôt le genre à ne pas traîner sur les routes, tu vois ?

— Je vois, répondit distraitement Vincent.

— Tu me signes ces chèques qui sont établis à ton nom ?

Il les sortit de sa poche un peu froissés et Corti prit le stylobille qu'il lui tendait, commença à griffonner sa signature. Par là aussi, il devenait un homme normal. On aurait pu le prendre pour un chef d'entreprise ou un gros propriétaire terrien et cela le fit encore sourire. Le moule se refermait lentement sur lui, sans heurts, sans le forcer, attendant qu'il s'y love tout entier.

— Elle aurait pu faire une grand-mère pour les gosses, dit Gérard. Ça nous manque, là-haut. Mais j'ai bien vu que ça ne lui plaisait pas. Les filles la choquaient par leur liberté, leur tenue. Bien d'autres choses devaient lui déplaire. De toute façon ça n'a plus d'importance maintenant que la Tuilerie va se vider... Tu veux que j'aille te chercher un peu d'argent ?

— Ce que j'ai me suffit, dit Vincent. Ils m'ont loué une chambre à prix modique et j'ai gagné de quoi me nourrir deux jours, ce matin. Ne t'inquiète pas. Ce type qui tient Fabienne m'a téléphoné. Ici... Il veut que je quitte la ville.

Gérard haussa les épaules :

— Le faire, c'est donner une bonne raison aux flics de t'enfermer de nouveau.

— Il ne reste même pas quatre heures, maintenant. En sortant, tu pourras voir une Peugeot noire. Ils sont dedans. Ou bien un gars en pantalon clair et polo moutarde. Ils doivent surveiller le café.

Ils se levèrent en même temps.

— Tu n'as pas été convoqué au commissariat ?

— Non... Peut-être que les gendarmes sont revenus durant mon absence... Je me demande bien qui les aura reçus car tout le monde s'enfuit dans toutes les directions lorsqu'ils se pointent.

Dehors, ils aperçurent la vieille Peugeot noire occupée par deux hommes en veston cravate.

— Ma camionnette est par là. Tu sais que notre voisin est un brave type ? Pourtant, ils savent à ton sujet... Ils auraient de bonnes raisons de refuser...

Gérard s'installa au volant de l'ancienne Vedette aménagée en camionnette.

— Je pense à une chose... Cette vieille femme... Elle a disparu en

même temps que Fabienne. Il est possible que ta femme l'ait prise avec elle dans la fourgonnette... Peut-être jusqu'à Toulon.

— Oui, mais comment la retrouver ? Si c'est une trimardeuse, elle doit avoir fait du chemin.

Gérard lui jeta un regard aigu :

— Renseigne-toi. Cette femme est arrivée la veille vers la fin de l'après-midi. Une femme correctement habillée, propre, comme si elle sortait de son deux pièces-cuisine. Juste ses espadrilles poussiéreuses. Un air chafouin et visiblement une répulsion pour ce qu'elle découvrait à la Tuilerie. Pas du tout le genre à marcher sur les routes au gré de sa fantaisie, si tu veux tout savoir.

Cette fois, Vincent avait perdu tout sourire. Il s'accouda à la portière :

— Et alors ?

— Tu disais que Fabienne a dû être surveillée durant quelque temps. Pourquoi pas par cette femme ?

— Mais comment aurait-elle pu obliger Fabienne... Tu parlais d'une femme d'un âge...

— C'est un peu fou comme hypothèse, mais cette femme avait l'air rusé... Fabienne n'est pas d'un naturel méfiant... À toi de conclure.

— Et tu ne sais rien d'elle ?

— Si, son nom : Grazia Sorgho... À bientôt.

Il démarra, laissant Vincent désespéré.

CHAPITRE XVI

Il posa sa Gauloise sur sa paume bien plate, appuya avec son couteau de poche pour la trancher. La lame affûtée comme un rasoir pénétra dans le tabac sans difficulté, attaqua même la corne de sa main sans qu'il ressentît la moindre douleur. Il coinça un bout sur son oreille, en-dessous de ses cheveux gras, porta l'autre à ses lèvres sèches. Ce petit cérémonial lui calmait les nerfs. Il surveillait étroitement Vincent Corti, désespérait de le voir quitter la criée. Pourtant, au téléphone, il avait été catégorique. L'ancien prêtre aurait dû comprendre que ses menaces n'étaient pas exagérées. Au lieu de lui obéir, il s'attardait dans ce café en compagnie d'un ami. L'ami venait de partir au volant d'une vieille camionnette et Corti revenait lentement vers le bar. Luigi craqua une allumette, l'approcha de sa moitié de cigarette sans regarder ce qu'il faisait. Lui aussi avait envie de se rendre chez Henri, d'approcher cet homme, son ennemi, non par défi mais par une sorte d'attrance qu'il ne pouvait s'expliquer. En fait, et jamais il ne l'avait dit à sa sœur, depuis trois ans il ne s'était pas écoulé un seul jour sans qu'il pense à l'homme auquel il avait confessé son crime, oubliant le prêtre, le confessionnal, l'atmosphère feutrée et secrète de l'église pour ne se souvenir que de Vincent Corti qui partageait son crime avec lui. On l'aurait bien étonné en parlant de complicité, mais son attitude envers Corti ressemblait à celle d'un criminel pour son compagnon de sang.

La braise de son tabac lui brûla la lèvre et le tira de ses réflexions. Il ne pouvait attendre plus longtemps dans ce quartier sans attirer l'attention. Mais comment savoir si Corti accepterait de s'en aller en dehors de la ville ?

Dans le café, Vincent était seul avec ce nom que Gérard lui avait comme jeté à la face. Grazia Sorgho. Il ne connaissait personne qui le portât et ne se souvenait pas de l'avoir entendu autrefois à Digne.

— Vous voulez quelque chose ? lui demanda Henri.

Vincent le fixa d'un air hébété.

— Vous vous sentez mal ?

— Non, un café.

— Tout de suite. Vous remontez à la Tuilerie ?

— Non, pas pour l'instant. Vous ne connaissez pas...

Le nom ne pouvait pas sortir. Henri se méprit sur la question :

— Un endroit pour coucher ? Ça doit pouvoir se trouver dans le coin. Il y a des chambres à louer dans l'autre rue mais ce serait peut-

être trop cher pour vous, et comme la saison approche, les gens majorent les prix.

Seule la police pouvait utiliser ce nom. Il suffisait qu'il traverse la rue, qu'il s'adresse aux inspecteurs de la vieille Peugeot. Ils enverraient le nom sur les ondes et, rapidement, ils situeraient cette vieille femme qui n'avait fait qu'un bref séjour à la Tuilerie, juste le temps d'entraîner Fabienne vers un endroit inconnu. Et si Gérard se trompait ? S'il ne s'agissait que d'une clocharde paisible en train de marcher sur les routes torrides du Midi ?

Il sortit du bar, s'éloigna d'un pas rapide vers l'avenue Gambetta. Dès qu'il fut loin, Luigi pénétra chez Henri.

— Alors, il est sorti de prison ?

Henri fut étonné de cette entrée en matière de la part d'un homme si taciturne.

— Ce n'est certainement pas lui. Tu ne lui as pas dit que toi aussi tu as habité Digne, dans le temps ?

— J'y suis à peine resté. Et puis je ne vais pas à l'église.

— Ta sœur, peut-être ?

Luigi secoua la tête, commanda un verre de rosé qu'il but sans se presser, certain, grâce à son vélomoteur, de sa supériorité sur l'homme à pied.

Avenue Gambetta, il le repéra à hauteur d'un marchand de meubles, continua avant de grimper sur un trottoir avec son engin pour se cacher derrière un palmier. Il le vit passer, regardant droit devant lui ne prêtant aucune attention à la circulation. Peut-être revenait-il au commissariat.

Luigi recommença son manège et, lorsqu'il parvint en haut de l'avenue, dut poursuivre en poussant son engin à cause du sens interdit. Il le cala contre le trottoir non loin du feu rouge. Il dénicha sa moitié de cigarette sous ses cheveux. Le papier blanc se tachait de graisse, mais il aimait ça.

Vincent montait vers la vieille ville. Il voulait regarder à l'intérieur de la vieille fourgonnette, espérant y trouver un indice. Même si les flics la surveillaient, il tâcherait d'être plus rapide qu'eux pour ouvrir la portière. Même s'ils devaient l'accuser de vouloir prendre le volant pour fuir. Chez Henri, il n'avait osé prononcer ce nom : Grazia Sorgho, ne le regrettait pas. Henri servait d'indicateur de police à l'occasion. Il aurait pu avertir le commissariat. Mais sur l'instant, c'était autre chose qui l'avait empêché de se renseigner. Il dut attendre au feu rouge pour traverser. Dans la ville, le mouvement des voitures enflait chaque jour avec la proximité de l'été. Puis il s'engagea dans la petite rue étroite, très raide, bordée de magasins divers, des traiteurs, des boucheries, des marchands d'objets en osier, supportant mal ce jour-là les bruits, les odeurs, l'ombre même de cette gorge taillée en plein ville et qu'il

trouvait trop fraîche.

Derrière lui, poussant son vélomoteur dans la foule molle, Luigi redoutait de découvrir Corti pénétrant chez lui, dans son immeuble. La veille, ne rôdait-il pas dans le quartier ? À cause de cette voiture abandonnée plus loin. Grazia aurait dû exiger que la femme la laisse beaucoup plus loin, du côté du Portalet.

Retardé par les gens, regardé de travers car il lui arrivait de pousser sa roue avant dans leurs jambes, il perdit du temps, déboucha dans le soleil de la place bien après Corti et ne le vit pas. Il ne savait que faire, hésita beaucoup.

Lorsqu'il arriva là où devait se trouver la fourgonnette en stationnement, il trouva une autre voiture à la place. Les policiers s'étaient lassés de ce piège trop voyant et avaient dû mettre réellement la fourgonnette en fourrière. Peut-être pourrait-il alors la récupérer pour circuler plus rapidement dans la ville. Il suffisait de descendre au commissariat.

Il redescendait lorsqu'il vit un facteur qui montait, sa sacoche pleine. Au moment où il le rattrapait, il disparut dans le couloir d'un immeuble et il dut attendre.

— Je cherche une M^{me} Sorgho, dans le quartier. Grazia Sorgho.

— Je fais un remplacement, dit le jeune garçon. Je ne connais pas tout le monde. Je ne commence qu'au-dessus de la place mais j'ai un collègue, plus bas. Vous devriez le lui demander.

— Merci, murmura Vincent.

Dans un élan, Luigi s'était précipité vers son immeuble, avait poussé son Solex sous la montée d'escalier puis avait escaladé celui-ci quatre à quatre, pour se précipiter, une fois chez lui, vers les persiennes de la fenêtre. De là-haut il avait une vue d'ensemble de la place et des rues qui y débouchaient. Pour l'instant il ne voyait pas la haute stature de Vincent et des idées, plus folles les unes que les autres martelaient sa tête. Il fallait que sa sœur revienne. Or, et il le savait, elle venait de partir à son travail, ne rentrerait que vers midi. Au moins trois heures à l'attendre. Il ne pourrait pas. Cet homme n'agissait pas comme n'importe qui. Ou alors, faute de mots précis et justes, il n'avait pas su le convaincre et il maudissait la pauvreté de son langage. Son regard tomba sur les trous de scellement de la barre d'appui. Il avait encore oublié de la remplacer.

Dans la rue Massillon, Vincent Corti pénétra dans une boutique de tissus, la seule où il n'y avait pas une queue d'acheteurs à cette heure fiévreuse du marché.

— Excusez-moi, madame, est-ce que le facteur est passé chez vous, ce matin ?

La commerçante le regarda avec une déception visible.

— Le facteur ?

— Je le cherche et je voudrais savoir s'il est déjà plus haut.

— Oui, il est passé, murmura-t-elle en posant la main sur quelques lettres, des factures et un journal professionnel.

Il remercia, ressortit rapidement pour remonter vers la place du Marché. Enfin il aperçut le préposé qui discutait avec une grosse femme véhémence. Il attendit. Seul le facteur devait savoir. Lui ne s'étonnerait pas.

Enfin il s'éloigna et Vincent le rattrapa à grandes enjambées.

— Je cherche M^{me} Grazia Sorgho... Est-ce qu'elle fait partie de votre tournée ?

— Les Sorgho ? Bien sûr... Là-bas, la grande maison... Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est au second étage, à droite lorsqu'on arrive sur le palier.

— Elle est mariée ?

— Non, elle vit avec son frère...

CHAPITRE XVII

Dans le corridor flottait une odeur de moteur chaud et d'essence et il aperçut le vélosorex sous l'escalier. Il monta lentement, en silence, les marches aux tomettes usées, atteignit enfin le second étage. Sur la porte de droite il n'y avait aucune indication, même pas un morceau de papier. Il frappa, tendit l'oreille, frappa encore. Ses coups résonnaient dans un appartement vide. Il essaya de tourner le bouton de la porte, mais celle-ci résista. Il resta indécis avant de redescendre. Cette Grazia Sorgho n'était pas chez elle. Mais pourquoi, puisqu'elle louait un petit appartement, était-elle allée demander le gîte et le couvert à la Tuilerie ? Sinon dans un but suspect.

Sous l'escalier, il y avait ce Sorex dont on s'était servi depuis peu. Le moteur était chaud. Il lui semblait avoir vu ces deux vieilles sacoches vertes avachies. Il cherchait dans ses souvenirs. Il sortit de l'immeuble, longea la façade pour qu'on ne puisse le voir du haut si par hasard quelqu'un se trouvait dans l'appartement. Il gagna l'ombre d'une rue, s'immobilisa.

Son attente fut longue. Elle dépassa une heure, peut-être davantage, mais une partie de la persienne se déplaça de quelques centimètres tout d'abord, puis une main la repoussa et un visage s'encadra dans le rectangle, avança tel une verrue sur l'alignement de la façade et Vincent reconnut le visage de Galoche. Frappé de stupeur, il ne bougea plus car, d'un seul coup, son cerveau s'engorgeait d'évidences, de réminiscences, de coïncidences. Galoche hargneux, Galoche fuyant, Galoche muet pour qu'il ne reconnaisse pas la voix, Galoche passant en Sorex dans la nuit devant le bistrot d'Henri où Marguin et lui étaient attablés. Le cordier l'avait bien reconnu. Galoche le frôlant sans cesse, le surveillant, lui téléphonant certainement des taxiphones de la criée. Et lui qui lui souriait, tentait de l'apprivoiser. L'autre devait prendre ça pour des clins d'œil, des avertissements.

Là-haut, Galoche tordait sa tête dans tous les sens. Il était coincé dans cette partie basse de la persienne et il prit l'audace de l'ouvrir complètement. Si bien que Vincent Corti put voir le trou aux bords déchiquetés où aurait dû être scellée la barre d'appui. Les autres fenêtres, encore ouvertes, en possédaient toutes. Dans sa crise impulsive de tueur, Sorgho avait cherché une arme. Exactement comme à Digne. Il avait répété le même crime, le signant sans le vouloir.

Cette fois, il sortait tout le haut du corps, tordait sa tête pour

regarder dans toutes les directions. Il savait bien que Corti l'avait trouvé. Il l'avait entendu monter dans l'escalier puis frapper, ne descendant que longtemps après.

Dans un élan irrésistible, Vincent sortit de l'ombre de la rue, leva le bras en signe d'appel. Tout n'était pas peut-être définitif. Sorgho pouvait lui rendre Fabienne et s'enfuir. Une faible chance d'échapper à la police, mais une chance quand même.

Sorgho le vit et ses yeux s'exorbitèrent de haine, de désespoir et de peur. Non seulement cet homme refusait de croire à ses menaces, mais encore il venait le narguer, sous sa fenêtre. Il ne put se retenir et dans une poussée de ses jambes se projeta en-dehors de la fenêtre, fut quelques secondes en équilibre instable sur le montant. Vincent pensa, tout en réalisant l'horreur de ce qui allait arriver, qu'avec une barre d'appui Galoche n'aurait jamais pu accomplir un tel geste. La tête bascula avec une vitesse étonnante, vint percuter la façade. Le corps fit ensuite un tour complet et vint s'écraser sur le trottoir dans la clameur d'une dizaine de témoins qui avaient levé la tête à ce moment-là.

Corti se précipita mais déjà un rond de gens curieux se soudait autour du corps recroquevillé sur lui-même. D'après la position de la tête, il put conclure à la mort. Se retournant, il vit l'entrée proche et s'y engagea. Mais il fut rejoint dans l'escalier par l'homme en pantalon clair et polo moutarde. Lui-même était suivi par un gros moustachu en complet cravate.

— Laissez-nous faire, monsieur Corti... Nous sommes là pour ça.

Il les drainait dans son sillage depuis la criée. Il l'avait toujours su. Devant lui, ils attaquaient la porte, faisaient sauter la faible serrure. Dans la cuisine ils regardaient autour d'eux avec des airs agressifs.

— Certainement par là.

Mais ce n'était qu'une chambre et puis on ouvrit le placard. Fabienne n'avait même plus la force d'ouvrir les yeux lorsqu'ils la sortirent de l'ombre.

— Attention, dit le policier en polo moutarde. Elle est très faible... Il faut appeler une ambulance.

Dès lors, ils prirent tout en charge comme il l'avait prévu. Il pouvait se sentir dégagé de toute responsabilité, confondait les événements présents avec ceux qui avaient entouré la mort de son père. Là aussi des étrangers des pompas funèbres s'étaient chargés de tout, les rejetant dans une douleur si abstraite qu'elle en devenait artificielle.

Et puis il y eut Fournier, Fournier qui le félicitait tandis qu'on plaçait Fabienne, toujours inconsciente, sur un brancard.

— Vous avez été parfait, mon vieux, parfait... Je savais qu'en vous relâchant vous trouveriez... Vous l'avez connu, autrefois, n'est-ce pas ? Il avait commis un délit ? À Digne ? Nous allons avoir des

renseignements sous peu... Et cette barre d'appui, hein ? Quelle sottise de l'avoir arrachée à sa fenêtre... Depuis ce matin, nous avons compris que vous aviez trouvé quelque chose, mais pourquoi lui ? On le connaît sous le nom de Galoche, à la criée... Un type complètement inoffensif, en apparence...

Vincent se leva lorsque les infirmiers soulevèrent le brancard, et Fournier posa une main compatissante sur son épaule :

— Ne vous inquiétez pas... Deux, trois jours d'hôpital et elle sera sur pied... C'est la sœur qui l'avait entraînée ici, hein ? On est allé l'arrêter à son lieu de travail... Vous vous rendez compte que vous avez été formidable ? Et sans jamais trahir véritablement cet homme. Vous n'avez rien à vous reprocher... Au revoir, monsieur Corti... Nous nous reverrons pour l'instruction, très certainement.

Vincent vit la main droite tendue tandis que l'autre caressait la barbe crissante. Il hésita à peine. Pour aller jusqu'au bout, il devait serrer la main puis le moule se refermerait complètement sur lui, le temps d'une dernière transformation ou d'une normalisation. Il prit la main offerte.

FIN

VIENT DE PARAÎTRE

La bande dessinée a entrepris au cours de son histoire de démythifier souvent, de ridiculiser toujours, tel ou tel problème nous touchant de très près.

Aujourd'hui, les Éditions FLEUVE NOIR vous proposent d'entrer par la petite porte, dans les ministères, les institutions publiques, et l'Élysée même, avec son nouveau personnage plein d'humour et de candeur :



CHEZ VOTRE LIBRAIRE HABITUEL

- 1016. *Touche pas à la fillette*. André Caroff
- 1017. *Enquête buissonnière*. Claude Joste
- 1018. *À cause d'une grille restée ouverte*. Mario Ropp
- 1019. *Le diamant du rio Verde*. Dan Dastier
- 1020. *Le banco des caves*. Peter Randa
- 1021. *Le repos du truand*. Pierre Latour
- 1022. *Avanti, Vallès pi*. André Lay
- 1023. *Au nom du père*. G.-J. Arnaud
- 1024. *L'étoile dans le brouillard*. D. Arly
- 1025. *Le voleur de poules*. James Carter
- 1026. *Fantasia pour un meurtre*. P. Nemours
- 1027. *Quand le destin bascule*. Pierre Courcel
- 1028. *Pourquoi, Nathalie ?* Roger Fallier
- 1029. *Je tue pour toi*. Jacques Blois
- 1030. *Sex and bacon*. Brice Pelman
- 1031. *La colère de Wotan*. J.-P. Garen
- 1032. *Le Savoyard et la Vaudoise*. Paul Sala
- 1033. *Portes closes*. Julien Sauvage
- 1034. *Les mitrailleurs*. André Caroff
- 1035. *Aucune raison de la tuer*. Mario Ropp
- 1036. *Adieu, mec*. M.-G. Braun
- 1037. *La brute et l'enfant*. Pierre Latour
- 1038. *Sans sommation*. Pierre Vial-Lesou
- 1039. *Treize témoins à décharge*. P. Nemours
- 1040. *Les compagnons de l'arche*. Claude Joste
- 1041. *Les enlisés*. André Lay
- 1042. *Le pari de la dernière chance*. P. Randa
- 1043. *La calanque*. Claude Rank

VIENT DE PARAÎTRE :

Dominique Arly
LA NASSE

À PARAÎTRE :

André Caroff
LA FRIME

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
94 – KREMLIN-BICÊTRE

DÉPOT LÉGAL : 3^e TRIMESTRE 1973

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE
RÉFÉRENCE 4.500

V1 - numérisé en octobre 2017



G.-J. ARNAUD

ICE - SPÉCIAL POLICE - SPÉCIAL POLICE - SPÉCIAL

Dans ce roman, G.-J. Arnaud reprend une idée d'Hitchcock mais l'exploite différemment. Lorsqu'il était prêtre, Corti a reçu la confession d'un assassin dont le crime est resté impuni. Ayant abandonné la prêtrise et s'étant marié, Corti découvre qu'il inquiète cet inconnu dont il n'a jamais vu le visage. Il ne se souvient que de sa voix. L'autre le menace par téléphone. Corti essaye de le retrouver, de l'approcher pour lui prouver qu'il a enfoui à jamais le secret qu'ils partagent ensemble, mais l'autre ne comprend pas le sens de cette tentative et dans son affolement il sera amené à commettre un second crime.

Imp. Royer, Paris